APOLLONIOS DE RHODES

LES ARGONAUTIQUES

ISBN : 979-10-96721-23-8

CARRAUD-BAUDRY

ISBN : 979-10-96721-23-8

Copyright © Carraud-Baudry, 2015.

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières, 37230 Fondettes, France

AVERTISSEMENT

Cette édition de « Les Argonautiques » reprend le texte de l'édition qui en fut réalisée par G. Gounouilhou et J. Rouam & Cie en 1892 (Apollonios de Rhodes. *Les Argonautiques*. Traduction française — Suivie de notes critiques, mythologiques, géographiques et historiques et de deux index des noms propres — par H. de La Ville de Mirmont — Maître de conférence à la faculté des lettres de Bordeaux. Bordeaux : G. Gounouilhou ; Paris : J. Rouam & Cie ; 1892. XXX p. et 479 p.) ; toutefois dans la présente édition nous ne reproduisons ni les *Notes* [*Notes critiques, mythologiques, géographiques et historiques*] ni les *deux index des noms propres* (*I. — Noms qui se trouvent dans le texte et dans les notes* ; *II. — Noms mythologiques, historiques et géographiques qui ne se trouvent que dans les notes*) de l'édition nous servant de modèle, édition dont nous ne reproduisons que les exergues, la *Préface* et la traduction elle-même du texte d'Apollonios de Rhodes.

ISBN : 979-10-96721-23-8

Copyright © Carraud-Baudry, 2015.

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières, 37230 Fondettes, France

APOLLONIOS DE RHODES

LES ARGONAUTIQUES

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR H. DE LA VILLE DE MIRMONT

À LA MÉMOIRE D'ÉMILE SOULÉ
26 avril 1857. — 18 mars 1889.

« Ô ma mère... les dieux distribuent des maux imprévus aux mortels. Le sort qu'ils nous envoient, quoique profondément affligée, aie la force de le supporter... »

(*Argonautiques*, Ch. I, v. 295-300.)

PRÉFACE

L'illustre philologue strasbourgeois, Brunck, condamnait sans merci les traductions des auteurs grecs : dans une note de sa savante édition des *Argonautiques*, il répétait, en lui donnant son entière approbation, un jugement sévère de Ruhnken : « Mieux vaut ignorer les auteurs grecs que de les connaître d'après une version [1] . » Sans doute, l'éditeur des *Argonautiques* faisait allusion aux traductions latines d'Hoelzlin et de Shaw. Mais son arrêt semble avoir découragé surtout les traducteurs français. Depuis l'édition de Brunck, en effet, le poème d'Apollonios a été mis en latin par Beck (Leipzig, 1797) et par Lehrs (Paris, collection Didot, 1840), qui a reproduit à peu près textuellement le travail de Beck ; en allemand, par Wilmann (Cologne, 1832) ; en italien, par Flangini (Rome, 1791-1794), par Rota (3e édit., Milan, 1864) et par Felice Bellotti (Florence, 1873) ; en anglais, par Preston

1 Verissimum est quod nuper Ruhnkenius professus est, uielius esse Graecos poetas ignorare, quant ex versions cognoscere. (APOLLONII RHODII ARGONAUTICA. E scriptis octo veteribus libris quorum plerique nondum collati fuerant nunc primum emendate edidit Rich. Fr. Phil. Brunck, regiae Inscriptionum et Humaniorum Literarum Academiae socius. Argentorati, apud socios bibliopolas Bauer et Treuttel. MDCCLXXX.) — In librum IV Notae, v. 1196.

(Dublin, 1803) et, tout récemment, par Coleridge (Londres, 1889) [2]. D'autre part, la France ne possède encore que la vieille traduction de Caussin [3] , *belle infidèle*, dont la beauté est assurément contestable et qui, en tous cas, ne donne qu'une idée très éloignée de l'original grec.

Cette très mauvaise traduction est à la fois le motif et l'excuse de la mienne ; si l'œuvre de Caussin eût été bonne, je me serais gardé de la refaire, ou, du moins, elle m'aurait peut-être permis de donner un travail définitif fait d'après l'édition critique d'Apollonios qui manquait à la fin du xvme siècle et que nous possédons aujourd'hui, grâce à R. Merkel [4].

Malheureusement, le livre de Caussin n'a pu m'être d'aucune utilité. Occupé depuis plusieurs années à la préparation d'une thèse qui paraîtra bientôt, je l'espère, sous ce titre : *Les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes, et leur influence sur l'Énéide*, je me suis vu forcé de traduire moi-même pour mon propre usage le poème que je voulais étudier.

---

2 *Les Argonautiques* avaient déjà été traduites en allemand par Bodmer (Zurich, 1779), et en anglais par Burnaby Green (Londres, 1780), et par Francis Fawkes (Londres, 1780).

3 L'EXPÉDITION DES ARGONAUTES ou *la Conquête de la Toison d'or*, poème en quatre chants par *Apollonius de Rhodes*, traduit pour la première fois du grec en françois par *J.-J. -A. Caussin*, professeur au collège de France. À Paris, l'an V de la République française. — Les catalogues de librairie indiquent, en outre, la traduction d'un fragment des Argonautiques publiée chez Quantin, à Paris, en 1882, sous ce titre: « *Apollonius de Rhodes*, Jason et Médée. Traduction et notices d'A. Pons. » Je ne connais pas ce volume.

4 APOLLONII ARGONAUTICA emendavit, apparatum criticura et prolegomena adiecit R. Merkel. Scholia vetera e codice Laurentiano edidit Henricus Keil, Lipsiae, sumptibus et typis B. G. Teubneri, 1854, 1 vol. in-8° de CXC-562 pages. — Deux ans avant cette *editio maior*, Merkel avait publié une *editio minor*, réimprimée en 1872, qui ne contient que le texte, lequel a, d'ailleurs, été souvent et heureusement amendé dans le volume de 1854.

Cette première traduction a été terminée en 1885. M. Waltz a bien voulu demander ce travail à son maître de conférences pour les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, qu'il dirigeait alors. C'est ainsi que la traduction des quatre chants des *Argonautiques* et les notes qui accompagnent les deux premiers ont paru dans nos *Annales* à partir de l'année 1886 [5]. Mais ce n'est pas seulement pour les ouvrages satiriques dont parle La Bruyère que « l'impression est l'écueil ». À mesure que la traduction s'imprimait, les défauts m'en apparaissaient plus évidents et je reprenais le travail en sous-œuvre. Les notes surtout me semblaient si médiocres que je n'ai pas voulu publier celles qui avaient rapport aux deux derniers chants.

Cependant, le nouveau manuscrit, corrigé quant au texte, amélioré et considérablement augmenté quant aux notes, était à peu près terminé à la fin de 1889, lorsque M. Gounouilhou, aussi bienveillant pour Apollonios que si c'eût été un concitoyen comme notre Ausone, a eu la généreuse pensée d'offrir aux *Argonautiques* cette flatteuse hospitalité de sa belle *Collection bordelaise* qu'il avait déjà si libéralement donnée à la *Moselle* [6]. Grâce à lui, le poème alexandrin se présente au public érudit avec cette élégance et ce luxe typographiques qui ont valu à l'éditeur de la Moselle une des plus hautes récompenses décernées par le jury de l'Exposition universelle en 1889.

---

5 *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, année 1886, 2e fascicule; année 1887, 3e fascicule; année 1889, pp. 234-282.

6 *La Moselle d'Ausone*, édition critique et traduction française, précédées d'une introduction, suivies de commentaires explicatifs et ornées d'une carte de la Moselle et de fac-similés d'éditions anciennes. Bordeaux, Gounouilhou, 1889. (Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Jules Janin, 1890.) — Ce livre complète ma thèse latine, *De Ausonii Mosella*, comme le présent ouvrage est le complément nécessaire de ma thèse française.

Il ne m'appartient pas de décider si mon travail méritait une pareille édition. Mais je dois expliquer comment je me suis efforcé de le rendre digne du poète que j'ai traduit et annoté, aussi bien que de cette élégance elzévirienne qui convient si parfaitement au talent alexandrin.

Pour ce qui est de la traduction, j'ai suivi fidèlement le texte constitué par Merkel dans sa grande édition critique de 1854. Je ne m'en écarte que pour quatre passages où j'ai essayé d'améliorer les leçons établies par le savant éditeur [7] 1 et pour un autre où j'adopte une ingénieuse correction de M. Weil [8]. Rien n'a été ajouté pour embellir l'original grec ; aucune longueur n'a été supprimée : l'exactitude précise a été la loi de cette traduction. Sans doute, les hellénistes pourront relever de nombreux contresens, mais, du moins, on ne me reprochera pas d'inexactitudes volontaires. À vrai dire, pour ce qui est des noms propres, je n'ai pas poussé à l'extrême le respect absolu du mot, comme le fait Leconte de Lisle dans ses traductions des grands poètes grecs. Je dis bien *Zeus* et *Héra* et non *Jupiter* et *Junon* ; car Jupiter et Junon, divinités latines qui ressemblent assez peu à Zeus et à Héra, n'ont rien à faire dans la traduction d'un poème grec. Mais je n'ai pu me résoudre à écrire *Iéson*, *Médéia*, *Polydeucès* : les noms de *Jason*, de *Médée*, de *Pollux*, sont consacrés par l'usage. Quant aux inconnus, je les laisse tels que je les trouve dans le texte : j'écris *Pélée* et non *Péleus*, car tout le monde connaît le père d'Achille ; mais j'admets, sans le traduire, le nom de *Nycteus*, que tout le monde ignore. C'est évidemment une anomalie, mais qui a des précédents dans

---

7 Chant Ier , v. 566 ; III, 847 ; IV, 289 et 308. — Voir celles de mes notes qui concernent ces vers. On trouvera les corrections que j'ai tentées à propos de ces divers passages des *Argonautiques* exposées avec plus de développements dans la *Revue des Études grecques* (1891, fascicule de juillet-septembre, pp. 301-313).

8 Chant III, v. 745.

l'usage français. Ne disons-nous pas *Horatius Coclès* et le poète *Horace*, *Livius Andronicus* et *Tite-Live*, *Valérius Flaccus* et *Valère Maxime*, le tribun *Tibérius Gracchus* et l'empereur *Tibère* ?

En même temps que le texte des *Argonautiques*, j'ai cru devoir traduire aussi, du moins dans leurs parties essentielles, les scolies qui accompagnent le poème d'Apollonios. Il ne faut pas s'exagérer le mérite de ces scolies : elles sont souvent oiseuses ou absurdes [9], mais elles nous donnent aussi de nombreux fragments d'auteurs anciens qu'on ne trouve pas ailleurs. Elles m'ont servi quelquefois à éclaircir le sens des passages qu'elles commentent ; discutées et complétées, elles m'ont donné la plus grande partie des notes qui se trouvent à la suite de la traduction.

Ces scolies ont leur histoire qu'il faut rappeler rapidement. Jean Lascaris les a publiées dans l'édition princeps des *Argonautiques* (Florence, 1496). Les éditeurs d'Apollonios qui ont imprimé les scolies se sont contentés, pendant trois siècles, de reproduire telle quelle la recension de Lascaris, sans se donner la peine de recourir au manuscrit. D. Ruhnken, le premier, ayant trouvé dans le *Parisinus* 2727 des scolies notablement différentes de celles que le premier éditeur avait publiées, jugea bien supérieur au commentaire plusieurs fois réimprimé ce commentaire nouveau qui avait à ses yeux le double mérite d'être inédit et d'avoir été découvert par lui. Schaefer a publié ces scolies parisiennes, en même temps que celles de Lascaris, dans le second tome de la nouvelle édition

---

9 Voir, par exemple, une étymologie citée dans la note au vers 292 du Chant Ier.— J'ai laissé de côté beaucoup d'autres puérilités de même ordre: car je ne prétends pas donner une traduction complète des scolies ; je me contente d'en extraire les renseignements utiles pour l'intelligence et le commentaire du texte d'Apollonios.

des *Argonautiques* de Brunck qu'il a donnée en 1813 [10]. Wellauer, après lui, a également admis les deux séries de scolies, les *Florentines* et les *Parisiennes* : mais au lieu de les donner à la suite l'une de l'autre, comme Schaefer, « *ita ut eadem pleraque bis legenda sint* [11], » il a essayé de les fondre et d'en faire un tout complet.

Henri Keil, qui a publié les scolies à la suite de l'édition de Merkel, n'avait pas les motifs personnels qui poussaient Ruhnken à s'enthousiasmer pour le manuscrit de Paris. Il a jugé, sans doute, qu'il était peu scientifique d'imprimer à la suite l'une de l'autre deux séries de scolies qui font souvent double emploi et peu nécessaire de tenter de les combiner. Il a préféré prendre la peine d'examiner les manuscrits. Cet examen l'a convaincu que les scolies de Paris, comme celles de Florence, procèdent du *Lanrentianus*, XXXII, 9. L'archétype étant le même, les variantes, souvent considérables, des deux recensions sont le fait des copistes qui d'un même ouvrage en ont fait deux par les additions et les suppressions qu'ils se sont permis d'opérer sur le texte original. Keil a donc donné le texte des scolies qu'il trouvait dans le *Laurentianus*, en le corrigeant, en le débarrassant surtout de certaines remarques puériles qui sont évidemment des interpolations de date récente [12].

---

10 APOLLONII RHODII ARGONAUTICA ; ex recensione et cura notis Rich. Fr. Phil. Brunckii. Editio nova, auctior et correctior. Accedunt Scholiagraeca ex codice Biblioth. Impérial. Paris., nunc primum evulgata. Lipsiae, apud Gerh. Fleischer Jun. Tomus I, 1810 ; Tomus II (*celui qui contient les scolies*), 1813.

11 APOLLONII RHODII ARGONAUTICA. Ad fidem librorum manuscriptorum et editionum antiquarum recensuit, integram lectionis varietatem et annotationes adiecit, scholia aucta et emendata indicesque locupletissimos addidit Augustus Wellauer. Lipsiae, sumtibus et typis B. G. Teubneri, MDCCCXXVIII. [Deux volumes in-8°; le second contient les scolies.] — Vol. I, *Praefatio*, p. IX.

12 H. Keil, *Praefatio*, pp. 299-301 de l'édition Merkel.

C'est la recension de Keil que j'ai traduite, en supprimant beaucoup d'inutilités qu'il avait épargnées, et que je n'avais aucune raison de conserver dans un travail qui ne prétend pas être une traduction complète des scolies.

Quels sont les érudits auxquels le compilateur a emprunté la matière de ses notes ? La dernière remarque qui termine les scolies du *Laurentianus* nous l'apprend, en même temps qu'elle nous donne une preuve de la puérilité de ce compilateur [13] : au lieu d'un renseignement banal sur Tarra, il aurait mieux fait de nous indiquer ce qu'il doit à chacun des trois philologues dont il cite les noms : Lucillus de Tarra, Sophocle et Théon. Mais il ne nomme Lucillus que quatre fois, et toujours dans les scolies du Chant Ier [14] ; Sophocle, qu'une seule fois, également dans les scolies du Chant Ier [15]. Quant à Théon, il n'en parle jamais.

Stender [16] a essayé de conjecturer quelle part revient à Théon et à Sophocle dans la compilation qui nous est parvenue. Je me borne à résumer ses conclusions. Stéphane de Byzance dit que Théon a commenté Lycophron et Nicandre : Stender en conclut que l'on doit à Théon celles des scolies qui ont trait aux légendes d'Étolie dont Nicandre s'est occupé et aux mythes dont il est à la fois question dans Lycophron et dans Apollonios.

---

13 Voir ma note au vers 1781 du Chant IV.

14 Voir mes notes aux vers 186, 1040, 1165 du Chant Ier. Le compilateur reproduit aussi l'explication que Lucillus donnait du vers 1083 de ce Chant.

15 « Au dire de Sophocle, Déilochos fait mention de ceux qui ont été tués. » (Scolie au vers 1039 du Chant Ier.)

16 Stender, *de Argonautarum ad Colchos usque expeditione fabulae historia critica*, Kiliae, 1874; 68 p. in-8°. — C'est dans les pages 13-18 que Stender traite la question des Scoliastes originaux des *Argonautiques*. Sa dissertation ne me semble pas définitive. Je compte revenir ailleurs sur cette question dont l'étude serait hors de propos dans la préface de ma traduction.

Stéphane de Byzance cite souvent l'autorité d'Apollonios à propos de certains noms géographiques ; plusieurs notes géographiques des scolies sont à peu près textuellement reproduites par Stéphane, qui dit se fonder sur Sophocle : Stender en conclut que toutes ces notes des scolies sont dues à Sophocle. Enfin, le compilateur citant Déilochos d'après Sophocle (scolie au vers 1039 du Chant Ier), les douze citations de Déilochos qu'on trouve dans le *Laurentianus* viendraient des scolies de Sophocle.

En outre des trois Scoliastes originaux nommés à la fin du *Laurentianus*, Stender admet l'existence d'un quatrième, Eirénaios. Il est parlé de ce dernier dans la scolie au vers 1299 du Chant Ier, à propos du sens que ce philologue donnait du mot λαίτμα. Dans le livre IV de son ouvrage sur Apollonios. Il est aussi question des travaux d'Eirénaios sur les *Argonautiques* dans les scolies aux vers 127, 992 et 1015 du Chant II [17]. Stender estime, comme Weichert [18] , qu'il ne faut pas mettre Charès et Aristophane au nombre des Scoliastes primitifs d'Apollonios ; il est question dans les scolies de Charès [19] et d'Aristophane [20] ; mais le passage qui a rapport à Charès ne donne pas à entendre qu'il ait composé des scolies sur les *Argonautiques* , et Aristophane est cité seulement à propos du sens qu'il attribue au mot όρείχαλκος. Rien ne prouve que la note sur ce mot se trouve dans un ouvrage consacré au poème

17 Voir mes notes au vers 992 et 1015 du Chant II. — Weichert s'occupe d'Eirénaios ainsi que des autres Scoliastes des *Argonautiques* dans le Chapitre III, p. 390-399, de son ouvrage sur Apollonios: *Ueber das Leben und Gedicht des Apollonius von Rhodus*. Eine historisch-kritische Abhandlung von M. August Weichert... Meissen, bei Friedrich Wilhelm Goedsche, 1821.

18 Weichert, *ouvr. cité*, p. 391-393.

19 Voir ma note au vers 105 du Chant II.

20 Voir ma note au vers 973 du Chant IV.

d'Apollonios. Enfin, comme Suidas fait mention d'un ὑπόμνημα sur Apollonios composé par Hypathia, laquelle était fille d'un certain Théon, Stender conjecture que le père d'Hypathia n'est autre que le Théon cité par le compilateur du *Laurentianus* parmi les Scoliastes originaux des *Argonautiques* ; il admet, en outre, que l'Apollonios dont Hypathia s'est occupée est Apollonios de Rhodes. Ces conjectures peuvent sembler ingénieuses, mais il est aussi difficile d'en admettre que d'en prouver la justesse.

Merkel, d'autre part, met avec assez de vraisemblance un certain Méthodios au nombre des premiers Scoliastes d'Apollonios. Le savant éditeur des *Argonautiques* fait remarquer, en effet, dans les *Prolegomena* [21] de son édition, que les auteurs de l'*Etymologicum magnum* citent souvent les scolies d'Apollonios ; en général, ces citations se rapportent mal aux scolies que nous connaissons : elles doivent avoir été faites d'après une recension antérieure à celle que le *Laurentianus* nous a transmise. Or, le principal rédacteur de l'*Etymologicum magnum* semble être un érudit nommé Méthodios, dont le nom se trouve, en effet, cité à la suite des remarques les plus importantes du recueil. Merkel est donc fondé, sinon à mettre Méthodios au nombre des Scoliastes primitifs, du moins à prétendre que ce philologue reproduit, mieux que ne fait le compilateur du *Laurentianus*, la tradition des plus anciens Scoliastes des *Argonautiques*.

On le voit : pour être meilleure que la recension du *Parisinus*, celle du *Laurentianus* est encore fort sujette à caution. Si l'on admet que Lucillus, Sophocle et Théon étaient des philologues érudits et consciencieux, on doit reconnaître que le compilateur anonyme du *Laurentianus* a fort mal usé de leur travail original ; il l'a mutilé mal à propos, encombré

21 Pages LX et suivantes.

d'inutiles interpolations, dénaturé par des changements de tout genre, accumulant les remarques ridicules, juxtaposant les observations contradictoires. Mais il a le mérite de nous donner des fragments d'auteurs anciens qui, sans lui, seraient restés inconnus : quelques vers d'Hésiode [22] , beaucoup de fragments des historiens grecs perdus [23], une grande partie des renseignements mythologiques contenus dans ces livres de Phérécyde, qui seraient si utiles pour essayer une histoire de la science mythologique en Grèce entre l'époque d'Homère et d'Hésiode et celle d'Apollodore [24]. Enfin, il ne faut pas l'oublier, c'est grâce aux scolies du *Laurentianus* seules qu'« une indiscrétion de Mnaséas nous a révélé les noms mystiques de trois des Cabires de Samothrace » [25].

Les parties essentielles de ces scolies méritaient donc d'être traduites. Mais elles ne pouvaient me servir uniquement pour établir le sens des passages difficiles du poème et pour en annoter l'ensemble.

J'ai donc eu recours aux éditions : celle de Merkel, dont je traduis le texte, a des notes excellentes mais trop rares ; son commentaire est critique et non exégétique [26]. Brunck, le

---

22 Scolies aux vers 156, 824 du Chant Ier; 296 du Chant II. — Voir mes notes aux vers 156 du Ch. Ier et 296 du Ch. II.

23 Voir les *Fragmenta Historicorum Graecorum* (édit. Didot).

24 Voir P*herecydis Fragmenta* e variis scriptoribus collegit, emendavit, illustravit... Fridericus Guilielmus Sturz. Editio altéra, aucta et emendata, Lipsiae, sumtu Cnoblochii, CI□ I□ CCCXXIV. — Sur les 81 fragments de Phérécyde que Sturz a publiés, 33, et parmi eux quelques-uns des plus importants (voir, par exemple, mes notes aux vers 1091, 1396 et 1515 du Chant IV), lui ont été fournis par les scolies des *Argonautiques*.

25 Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2e édition revue et corrigée, Paris, 1886, p. 270. — Voir ma note au vers 917 du Chant Ier.

26 Merkel a le mérite, peu commun dans l'Allemagne contemporaine, de ne pas injurier l'érudition française; il ne l'attaque qu'une seule fois et,

premier éditeur critique d'Apollonios, cite sept éditions des *Argonautiques* qui ont précédé la sienne : « Florentina, Aldina, Parisina, Brubachii, Basileensis, Stephani et Hoeltzlini (*sic*) [27]. » Toutes ces éditions sont difficiles à trouver, dit Brunck, et généralement mauvaises ; mais la pire est celle de Hoelztlin : c'est la seule que je connaisse [28].

J'emprunte à Beck [29] les indications suivantes sur les premières éditions d'Apollonios :

L'édition princeps est la Florentine de 1496, qui contient les scolies en marge du texte [30].

La seconde est l'Aldine « Venetiis, in aedibus Aldi et Andreae soceri, mense aprili MDXXI ».

C'est un petit in-8° qui contient le texte, puis les scolies. La Préface est due à Franciscus Asulanus qui dit avoir eu pour collaborateur Hercules Mantuanus.

La troisième est l'édition parisienne de 1541, in-8°, sans scolies.

La quatrième est l'édition de Francfort, in-8° : « Francoforti (*sic*), ex officina Petri Erubachii. Anno Dom. MD.XLVI » À la

---

d'ailleurs, cette unique accusation tombe à faux. — Voir ma note au vers 945 du Chant IV.

27 Brunck, *édit. citée*, *Avis au Lecteur*, p. III.

28 APOLLONII RHODII ARGONAUTICORUM LIBRI IV ab Jeremia Hoelzlino in Latinum conversi; commentario et notis, illustrati, emaculati; scholiis ad carmina numerato additis concinnati. Commentarius in verborum et rerum Indicem contractus. Lugd.Batavorum ex Officina Elzeviriana. Anno CI□ I□C XLI. — Il faut remarquer que Brunck travestit en *Hoeltzlinus* le nom de l'éditeur qui signe lui-même son *Epistola dedicatoria* « *Jeremias Hoelzlin* ».

29 APOLLONII RHODII ARGONAUTICORUM LIBRI QUATUOR. Graece cum versione lat., scholiis grr., commentario, indicibus edidit Christianus Daniel Beckius. Volumen primum. Lipsiae, apud E. B. Schwickertum, CI□ CIC CCXCVII. *Praefatio*, p. XI et suiv.

30 Voir plus haut, p. XII.

suite de l'exemplaire de Beck se trouvait un exemplaire de la première traduction latine des *Argonautiques* : « Apollonii Rhodii Argonauticorum libri quatuor nunc primum latinitate donati atque in lucem editi. Ioanne Hartungo interprete. Basileae M. D. L., mense Februario. »

La cinquième est l'édition de Bâle avec les scolies à la suite du texte, in-8°, 1572. Le même volume comprend une traduction en vers latins due à « Valentinus Rotmarus, Salisburgensis », et imprimée dès 1570.

La sixième est celle d'Henri Estienne, Genève, 1574, contenant, avant le texte dont la marge renferme les scolies, une préface où sont discutées plusieurs questions ayant trait aux scolies aussi bien qu'au poème, et, à la fin du volume, un certain nombre de conjectures.

Beck mentionne enfin une édition dont Brunck ne parlait pas : c'est le *Corpus Poetarum Graecorum*, Genève, 1606, in-folio, où Jacobus Lectius a inséré le texte des *Argonautiques* avec l'interprétation latine de Hartung.

Brunck est très dur pour l'éditeur de Leyde ; il parle avec mépris des *tenebrae Hoeltzlinianae* [31] ; il est d'accord avec D. Ruhnken qui le qualifiait de *futilissimus hominum*, de *tetricus et ineptus Apollonii commentator* ; il l'attaque sans cesse et ne loue de lui qu'une seule correction : « Quot culpas bona illa emendatio redemerit aliis decernendum relinquo [32] ! » Plus tard, Caussin, qui, semble-t-il, n'a pourtant le droit de mépriser personne, raille le fatras des notes d'Hoelzlin : « Il suffit de lire la première, dans laquelle il cite successivement les Actes des *Apôtres*, la comédie des *Grenouilles* d'Aristophane, le livre Ier

31 Brunck, *édit. citée*, note au vers 1057 du Chant IV.

32 Brunck, *édit. citée*, note au vers 1500 du Chant IV. — Tout en jugeant cette correction de Hoelzlin admissible, Merkel ne l'adopte pas: « [IV,] 1501, τά δέ μήλα: *Hoelzlinus, fort, recte*. »

des *Rois*, l'*Énéide* de Virgile, Oppien et plusieurs mots hébreux [33]. » Assurément, Hoelzlin explique souvent *obscurum per obscurius* ; mais il s'est efforcé de donner une version latine meilleure que celle de ses prédécesseurs [34]. L'éditeur de Leyde est un *polymathe*, et l'on sait ce qui advient à un homme « que l'esprit de polymathie commence à agiter » [35]. Mais Caussin aurait pu lire les notes de Hoelzlin et consulter sa traduction latine ; cela lui aurait évité quelques contresens. Quant à moi, cette vieille interprétation et ces notes encombrées d'inutilités m'ont souvent servi.

J'ai également tiré quelque profit d'une édition que Brunck ne daigne pas compter au nombre de celles qui ont précédé la sienne : l'édition de Shaw [36]. Voici en quels termes il la juge : « *In editionum Apollonii censum referri non meretur Batavae repetitio, quae ante hos très annos Oxonii prodiit cura Joannis Shaw, Artium magistri. Qui primant tantum praefationis paginant legerit, statim arbitratus fuerit, eximium forte in ceteris artibus Magistrum, in arte Graecos poetas edendi Shawium illum ne tironem quidem esse. De ejus in Apolloninm meritis quid censeam in notis abunde declaravi* [37]. » En effet, les injures à l'adresse de Shaw abondent dans les notes de Brunck : si Hoelzlin était un Allemand peu érudit qu'on avait

33 Caussin, *ouvr. cité*, *Préface*, p. 27.

34 Hoelzlin, *édit citée*, *Epistola dedicatoria*, p. XII: « *Latinam inter-Pretationem, qua vix insulsius quid editum putem, mea substituenda abolevi*. »

35 Malebranche, *Recherche de la vérité*, IV, 7.

36 APOLLONII RHODII ARGONAUTICORUM LIBRI QUATUOR. Edidit, nova fere interpretatione illustravit, priorum editorum notas praecipuas selegit, Sanctamandi nunquam prius editis nonnullas suas adjecit, nec non indices tres addidit Johannes Shaw, A. M., Coll. Beatae Mariae Magdalenae apud Oxonienses socius. Oxonii, e typographeo Clarendoniano, MDCCLXXVII. - 2 vol. gr. in-4°.

37 Brunck, *édit. citée*, *Avis au Lecteur*, p. IV.

fait venir à Leyde pour être helléniste, *meliorum doctorum penuria*, — tout comme on avait fait venir Petit-Jean d'Amiens, pour être Suisse — Shaw, l'ignorant *magister Oxoniensis,* est, à en croire Brunck, le dernier des ignorants ; il a déshonoré Apollonios : « Dijudica an de literis bene meritus sit artium ille magister, quod tam putida versione Apollonium infamem fecerit [38] ! »

Le texte de Shaw n'est qu'une médiocre réimpression ; sa traduction n'est pas aussi nouvelle qu'il le prétend ; le choix des notes des éditeurs précédents n'est pas très heureux ; celles qu'il a tirées de son fonds sont assez maigres. Toutefois son travail n'est pas sans utilité ; il ne mérite pas toutes les lourdes railleries de Brunck.

Il est assez curieux que les principaux éditeurs des *Argonautiques* semblent, parmi tant de héros bienveillants et polis qu'Apollonios nous présente, avoir voulu choisir pour modèle Idas, qui fait tache au milieu des Argonautes. Comme le fils d'Aphareus ils sont « irrités et injurieux » [39] . Ils montrent à l'endroit de leurs prédécesseurs la même férocité dont les guerriers, nés des dents du serpent, sont animés les uns contre les autres : « Quant aux guerriers, semblables à des chiens impétueux qui se sautent dessus mutuellement, ils se déchiraient en hurlant [40]. » Hoelzlin déchirait ses prédécesseurs qui avaient, dit-il, donné d'Apollonios une traduction latine

38 Brunck, *édit. citée*, note au vers 1403 du Chant IV. — Jugé très sévèrement par un des collaborateurs de la Bibliotheca Critica Amstelodamensis (vol. I , p. III, p. 113) qui lui reprochait de ne pas avoir consulté les travaux de Pierson, de Ruhnken, etc., Shaw donna, en 1779, en deux volumes in-8°, une nouvelle édition de ses *Argonautiques*, augmentée des remarques de ces érudits. Je ne connais pas ce dernier ouvrage qui, au dire de Flangini (voir plus loin, p. XXIV, note 3), ne constituait pas un progrès sérieux sur la première édition.

39 *Argonautiques*, Ch. Ier , v. 492.

40 *Argonautiques*, Ch. III, v. 1373-1374.

insensée ; Shaw déchirait Hoelzlin, dont il condamnait la traduction comme incompréhensible et les notes comme stupides. Brunck, plus tard, déchirait à la fois Hoelzlin et Shaw ; Wellauer, qui a procuré une bonne édition d'Apollonios [41] quarante-huit ans après celle de Brunck, épargne peu l'éditeur de 1780 et traite fort mal ceux qui ont réimprimé les *Argonautiques* entre 1780 et 1828.

Pour ce qui est de Brunck, il lui reproche d'avoir laissé subsister beaucoup de fautes et aussi d'en avoir ajouté beaucoup, de s'être laissé aller, malgré sa sagacité, à un goût démesuré pour les corrections, et d'avoir souvent gâté le texte par suite de la trop grande confiance qu'il accordait aux manuscrits, dont il avait, le premier, fait la collation [42]. Les critiques de Wellauer sont justes : je n'ai pas à m'occuper du texte constitué par Brunck, puisque ma traduction est faite sur celui de Merkel ; mais je dois remarquer que l'éditeur de 1780 veut corriger à tout prix, et que, dans bien des cas, le ton tranchant de la note est impuissant à justifier l'audace de la correction, qui y est plutôt imposée qu'indiquée. Très grossier à l'endroit de ses prédécesseurs, Brunck affecte la manière de Scaliger, traitant, comme lui, d'absurdes des leçons qu'il ne se donne pas la peine de comprendre [43]. D'autre part, les notes de l'édition de 1780 abondent en rapprochements précieux et en explications ingénieuses. Elles m'ont été très utiles pour comprendre et pour commenter les *Argonautiques*.

---

41 Voir p. XII, note 2.

42 Wellauer, *édit. citée*, *Praefatio*, pp. III-IV : « Mendosa multa relicta, multa illata... Sagacissimus ceteroquin poetarum emendator saepe tamen emendandi pruritu se ultra quam par erat, abripi passus est, saepe ex legibus metricis et grammaticis, a se ipso perperam scriptis, locos sanissimos corrupit, saepe codicibus suis propterea, quod a se primum collati erant, nimiam fidem habuit. »

43 Voir, par exemple, ma note au vers 1521 du Chant IV.

Wellauer insiste peu sur les sucesseurs de Brunck : « *Quum enim tres post Brunckium exorti sint Apollonii editores, Flanginius, Beckius, Hoerstelius, omnes novis ad textum emendandum copiis instructi, nullus tamen eorum iis uti aut potuit, aut voluit*. » De ces trois éditeurs, c'est le dernier, Hoerstel, que Wellauer traite le plus durement : « *Hoerstelium plane silentio praeterire licet quem ligna potius scindere quam Apollonium edere oportebat* [44] . » Boileau disait avec plus d'atticisme :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Je n'ai pu me procurer l'édition d'Hoerstel, qui, au dire de Weichert [45] , ne serait pas sans mérite.

Quant à la publication de Flangini, c'est une monumentale édition *variorum* qui comprend une traduction en vers italiens en regard du texte de Brunck, avec des notes abondantes au bas des pages et des *Observazioni* très développées à la suite de chaque Chant [46]. Elle m'a assez souvent servi pour la rédaction de mes notes.

J'ai déjà cité l'édition de Beck [47] : je lui dois les renseignements que j'ai donnés sur les premières éditions. La Préface de l'éditeur de 1797 est surtout consacrée à des renseignements bibliographiques : plus de six pages

44 Wellauer, *édit. citée*, *Praefatio*, p. III et IV.

45 Weichert, *ouvr. cité*, p. 422: « Nicht ohne Verdienst ist die Ausgabe von Hörstel, Braunschweig, 1807, in-8°. »

46 L'ARGONAUTICA DI APOLLONIO RODIO, tradotta, ed illustrata.Tomo primo. In Roma MDCCXCI. — Tomo secondo In Roma MDCCXCIV. [Deux vol. in-4° de XL-434 et XXVIII-532 pages.] C'est aux pages XX-XXI de la *Préface* du premier volume que se trouve l'opinion de Flangini sur la deuxième édition de Shaw, opinion que j'ai citée, note 8 de la page XXI.

47 Voir la note 4 de la page XIX.

(pp. XVIII-XXIV) sont employées à une minutieuse description de l'édition de Flangini. Beck expose aussi le plan de l'ouvrage qu'il publie lui-même : son texte est à peu près celui de Brunck, son interprétation latine, une refonte de celle de Shaw ; son *Index verborum* est celui du même Shaw corrigé, complété et disposé dans un meilleur ordre. Enfin, un second volume devait contenir les scolies et un double commentaire critique et explicatif : ce second volume n'a jamais été publié. La traduction latine de Beck m'a souvent servi.

Wellauer ne cite pas l'édition de Schaefer, dont j'ai déjà parlé à propos des scolies [48] et qui ne pouvait m'être d'aucune utilité, puisqu'elle ne donne qu'une simple réimpression du texte et des notes de Brunck. L'édition même de Wellauer [49] , qui corrige avec raison et dans bien des endroits le texte de Brunck, m'a été utile, surtout par ses notes abondantes qui fixent avec précision le sens de beaucoup de passages difficiles. Elles donnent aussi de nombreux extraits de la dissertation de Ruhnken sur Apollonios, que je n'ai pu me procurer [50] .

On trouvera assez fréquemment dans mes notes des citations de F. Dübner qui n'a publié cependant ni édition d'Apollonios ni dissertation sur les *Argonautiques*. Ce sont des remarques inédites dont je dois communication à l'obligeance de M. Dezeimeris. Dübner devait donner dans la collection Didot une recension des scolies qui n'a jamais paru : M. Dezeimeris

48 Voir p. XII, note 1.

49 Voir p. XII, note 2.

50 Dav. Ruhnken, *Epistola critica in Callimachum et Apollonium Rhodium*, Leidae, 1752. — Je ne connais que de nom les dissertations suivantes: J. F. Facius, *Epistola critica in aliquot Orphei et Apollonii Rhodii loca*, Erlangae, 1772 ; Spitzner, *Observationes criticae in Apollonii Rhodii Argonautica*, Wittembergae, 1810. — J'ai pu, du moins, consulter le précieux travail de Gerhard: *Lectiones Apollonianae*, scripsit Eduardus Gerhardus. Lipsiae apud Gerhardum Fleischerum Iun., 1816.

possède la mise en pages des scolies parisiennes sur les vers 1-224 du Chant Ier corrigées de la main de Dübner. Le savant philologue avait sans doute commencé par revoir le texte avant de s'occuper des scolies ; car M. Dezeimeris m'a confié un exemplaire interfolié de l'édition Tauchnitz d'Apollonios (Lipsiae, 1819) dont les feuilles blanches, aussi bien que les marges du texte imprimé, sont couvertes de notes critiques et explicatives rédigées par Dübner tantôt en latin, tantôt en allemand. J'ai usé de ces notes avec la plus grande réserve ; d'abord, elles sont très souvent illisibles ; ensuite, il y a, semble-t-il, quelque inutilité et même quelque indélicatesse à publier des notes qui ont été rédigées pour un usage personnel et qui n'étaient pas destinées à la publicité. Ici Dübner copie ou résume les remarques de ses prédécesseurs ; là, il écrit des observations sans utilité ou sans valeur qu'il aurait évidemment fait disparaître s'il avait imprimé son travail. Il est à regretter que le commentaire ébauché et la recension des scolies, dont l'impression était commencée, n'aient pas paru. Il est encore plus regrettable que l'édition d'Apollonios dans la collection Didot n'ait pas été confiée à Dübner, plutôt que d'être abandonnée à Lehrs, dont le travail est absolument sans valeur [51]. L'éditeur de l'Apollonios-Didot reconnaît qu'il a presque toujours suivi le texte de Wellauer [52] ; mais il ne dit pas qu'il a reproduit à peu près textuellement la version latine de Beck, et il surfait singulièrement le mérite de son *Index*

51 *Hesiodi Carmina, Apollonii Argonautica*... Graece et latine cum indicibus nominum et rerum edidit F. S. Lehrs... Parisiis, Editore Ambrosio Firmin Didot... MDCCCXL.

52 Lehrs, *édit. citée*, *Praefatio*, pp. VI-VII.

nominum et rerum [53]. Plusieurs noms propres sont omis [54] ; quelques confusions géographiques sont étranges [55]. Enfin, dans le texte, comme dans la traduction et dans l'Index, les fautes d'impression abondent : cette édition, on le voit, n'a pu m'être d'aucune utilité.

Depuis Merkel, le texte d'Apollonios n'a fourni la matière d'aucune édition ni d'aucun travail d'ensemble. Le seul ouvrage magistral qui ait été consacré à la poésie alexandrine, le beau livre de M. Couat [56] , indispensable pour quiconque essaie une étude sur quelque poète du Musée, ne pouvait me donner grand secours pour le détail des notes. Quant aux morceaux des *Argonautiques* traduits dans le chapitre de la *Poésie Alexandrine* qui est consacré à l'étude d'Apollonios, j'ai évité de reproduire le travail de M. Couat : le lecteur y perdra, mais je crois que l'unité de la traduction y gagne.

J'ai usé assez souvent des remarques sur Apollonios rédigées par H. van Herwerden [57] . Je dois une des rares corrections que j'ai apportées au texte de Merkel à un article de mon ancien maître de conférences à l'École Normale, M. H. Weil [58].

Quant aux notes qui forment plus de la moitié de ce volume, le lecteur reconnaîtra que je ne les ai pas seulement empruntées

---

53 Lehrs, *édit. citée*, *Praefatio*, p. XV: « Indicibus nominum et rerum, *quos singulis auctoribus sitbinnximus locupletissimos, lectorum commodo nos optime consuluisse eorumque approbationem meruisse confidimus*. »

54 Il suffit de citer l'omission des noms suivants: Γεραιστός, III, 1240 ; Ἐρυβώτης, I, 71; Θέμις, IV, 800 ; Κάλπης, II, 659 ; Ὀτρηρή, II, 387, etc.

55 Voir, par exemple, ma note au v. 131 du Ch. IV.

56 *La Poésie Alexandrine sous les trois premiers Ptolémées*, Paris, 1882.

57 H. van Herwerden, *ad Apollonii Argonautica* (*Mnemosyne*, 1883).

58 H. Weil, *Revue de Philologie*, année et tome XI, 1887, p. 5 et suiv. — Voir ma note au vers 745 du Chant III.

aux scolies, aux éditions et aux travaux critiques qui viennent d'être énumérés. Pour la mythologie, on verra cités à chaque page, à côté de la *Bibliothèque* d'Apollodore, les ouvrages contemporains de Preller et de Decharme. Pour l'histoire, qui, dans un commentaire des *Argonautiques*, se confond généralement avec la mythologie, les *Fragmenta Historicorum Graecorum* de la collection Didot ont été mis le plus souvent à contribution.

L'œuvre célèbre de Strabon a été la base de mes notes géographiques ; j'ai aussi beaucoup emprunté pour le commentaire de la navigation des Argonautes sur le Pont-Euxin aux divers *Périples* de la Mer Noire insérés dans les *Geographici Minores* de la collection Didot.

Je dois enfin une mention toute spéciale à l'excellente étude de M. Cartault, *la Trière Athénienne*, qui m'a servi aussi bien à expliquer les termes nautiques, si fréquents dans le poème d'Apollonios, qu'à compléter les renseignements et à corriger les erreurs du Scoliaste. Le travail de M. Vars, *l'Art nautique dans l'Antiquité*, m'a été beaucoup moins utile. M. Vars cite souvent Apollonios, d'ailleurs sans exactitude, et ses explications sont en général inadmissibles [59].

Mon livre se termine par deux Index qui occupent plus de soixante-six pages à deux colonnes. Le premier contient près de huit cent cinquante noms propres qui se trouvent à la fois dans le texte et dans les notes ; le second, plus d'un millier de noms mythologiques, historiques et géographiques qui ne sont cités que dans les notes. La confection de ces deux Index a été très laborieuse ; je n'ose affirmer qu'ils soient complets : ils pourront servir du moins à contrôler les contresens de ma traduction et les erreurs de mes notes [60].

---

59 Voir mes notes aux vers 368-370, 393, 566, 723 du Chant Ier , etc.

60 Dans le second Index, je cite bien les personnages de l'épopée et de la

Je n'ai pas jugé utile de faire un Index des auteurs cités, qui aurait demandé un grand nombre de pages et offert peu d'utilité. Il m'aurait d'ailleurs fallu mentionner Alfred de Musset (dont il est question incidemment dans la note au vers 65 du Chant Ier) à côté de Phérécyde ou de Mnaséas : cette disparate entre des noms si divers donnerait, semble-t-il, un caractère peu scientifique à un catalogue qui les rapprocherait.

Tels sont le plan et le contenu de ce volume qui m'a coûté beaucoup de temps et de travail. J'espère que ce temps n'a pas été tout à fait perdu et que ce travail ne sera pas absolument inutile. Je ne me suis pas laissé décourager par l'assertion pessimiste de Brunck : non, il vaut mieux connaître les auteurs grecs par une traduction consciencieuse que de les ignorer tout à fait. Les poètes alexandrins surtout méritent l'intérêt des lecteurs français. M. Couat a écrit sa *Poésie Alexandrine* pour répondre à l'appel déjà lointain de Sainte-Beuve, qui, en 1843, dans un article fameux de la *Revue des Deux- Mondes*, signalait à l'attention des travailleurs et du public français cette poésie si intéressante et si peu connue [61]. Je publie cette traduction, à mon tour, dans l'espoir de faire relire à ceux qui savent le grec le texte que j'ai essayé de traduire et de faire connaître à la partie du grand public qui se soucie de littérature un poème ancien digne de prendre place à côté des œuvres de notre siècle et capable d'être compris par les hommes de notre temps [62].

---

tragédie qui ont une existence historique ou mythologique: mais j'ai laissé de côté les noms de fantaisie: par exemple, le *Thrason* de Térence, dont il est question dans la note au vers 188 du Chant III.

61 Couat, *ouvr. cité*. *Préface*, p. XIII.

62 En même temps que cette édition, il en paraît une autre qui ne contient, avec une Préface différente, que la traduction, sans les notes et les Index. Celle-là est plus spécialement destinée aux élèves de nos Lycées et de nos Collèges et aux gens du monde.

M. Couat a parfaitement démontré que les Alexandrins sont les précurseurs de notre Art moderne. Je renvoie le lecteur à la *Conclusion* de la *Poésie Alexandrine* en me bornant à en citer les dernières lignes : « Nous ne pouvons lire les Alexandrins sans faire un retour sur nous-mêmes, et, peut-être, par l'effet de certaines sympathies intellectuelles, sommes-nous plus capables qu'on ne l'était autrefois de les comprendre. » Apollonios, en particulier, nous fait souvent penser aux meilleurs de nos poètes et de nos romanciers. L'analyse psychologique des passions, inconnue à l'épopée homérique et entrevue par la tragédie d'Euripide, est chez Apollonios aussi subtile parfois que chez Paul Bourget. Notre poète aime, comme François Coppée, à s'intéresser aux humbles et aux petits ; il se complaît aux *Intimités*, aux tableaux d'intérieurs modestes ; et, en même temps, quelques-unes de ses descriptions épiques ont la largeur des tableaux de Leconte de l'Isle. Il a su, dans ses *Argonautiques*, « mettre la grande monotonie de la mer [63], » dont l'auteur de *Mon frère Yves* et de *Pêcheur d'Islande* nous laisse une impression inoubliable. Enfin et surtout, Apollonios est pénétré de cette mélancolie, parfois pessimiste, qui fait de lui un précurseur et un inspirateur de la poésie virgilienne et de celle de notre temps.

Le poète des *Argonautiques* s'intéresse à tous ces jeunes héros morts avant le temps, Canthos, Cyzicos, Idmon, Tiphys. Des circonstances particulières m'ont fait apprécier d'une manière toute spéciale cette sympathie d'Apollonios pour ceux qui meurent jeunes. C'est au moment de la mort de mon fraternel ami d'enfance, Émile Soulé, à la chère mémoire de qui ce livre est dédié, que j'ai commencé à revoir ma traduction ; et je termine cette préface le lendemain du jour où nous avons conduit à sa dernière demeure notre bien-aimé collègue de la

63 Pierre Loti, Préface de *Mon frère Yves*.

Faculté des lettres, Charles Cucuel, enlevé, comme Soulé, par une de ces atteintes subites et inattendues qui déconcertent la science et désolent l'affection.

« Ô père Zeus, un grand étonnement trouble mon âme : ce n'est donc pas seulement par des maladies ou des blessures que la mort vient vers nous ; un ennemi peut aussi nous atteindre de loin ! » (*Argon.*, Ch. IV, v. 1673-1675.)

H. DE LA VILLE DE MIRMONT.

BORDEAUX, *27 novembre 1891*.

LES ARGONAUTIQUES

CHANT PREMIER
SOMMAIRE

Invocation à Phoibos (1-4). — Causes de l'expédition ; construction du navire (5-22). — Catalogue des Argonautes : Orphée (23-34). — Astérion (35-39). — Polyphémos (40-44). — Iphiclos (45-48). — Admète (49-50). — Érytos, Échion et Aithalidès (51-56). — Coronos (57-64). — Mopsos (65-66). — Eurydamas (67-68). — Ménoitios (69-70). — Eurytion, Érybotès, Oileus (71-76). — Canthos (77-85). — Clytios et Iphitos (86-89). — Télamon et Pélée (90-94). — Boutès et Phaléros (95-100). — Absence de Thésée (101-104). — Tiphys (105-114). — Phlias (115-117). — Talaos, Arèios, Lèodocos (118-121).— Héraclès et Hylas (122-132). — Nauplios (133-138). — Idmon (139-145). — Castor et Pollux (146-150). — Lyncée et Idas (151-155). — Périclyménos (156-160). — Amphidamas, Cépheus et Ancaios (161-171). — Augéiès (172-175). — Astérios et Amphion (176-178). — Euphémos (179-184). — Erginos et Ancaios (185-189). — Méléagros, Laocoon et Iphiclos (190-201). — Palaimonios (202-206). — Iphitos (207-210). — Zétès et Calais (211-223). — Acastos et Argos (224-227). — Pourquoi on désigne les Argonautes sous le nom de Minyens (228-233). — Marche des héros vers le port.

Réflexions de la foule, émotion des femmes. Adieux d'Alcimédé et de Jason. Plaintes de la mère et réponse du fils (234-305). — Marche de Jason vers le navire (306-316). — Arrivée d'Acastos et d'Argos (317-330). — Discours de Jason (331-340). — Jason élu chef (341-362). — Préparatifs de départ (363-401). — Autel et prière à Apollon (402-424). — Sacrifice et prédiction d'Idmon (425-447). — Le festin ; insolences d'Idas (448-495). — Chant d'Orphée (496-518). — Le départ (519-558). — Le navire double le cap Tisée (559-579). — Voyage jusqu'à Lemnos : le promontoire Sépias, Sciathos, Peirésies et Magnésa, le tombeau de Dolops, le fleuve Amyros, le mont Athos (580-608). — Retour sur l'histoire des femmes de Lemnos ; arrivée des Argonautes à Lemnos (609-639). — Aithalidès est député à Hypsipylé ; elle réunit les femmes au conseil (640-656). — Discours d'Hypsipylé (657-666). — Discours de Polyxo (667-696). — Iphinoé envoyée en ambassade aux Argonautes (697-720). — Départ de Jason pour la ville ; description de son manteau (721-729). — Les Cyclopes (730-734). — La fondation de Thèbes par Amphion et Zéthos (735-741). — Cythéréia tenant le bouclier d'Arès (742-746). — Les Téléboens et les fils d'Électryon (747-751). — Lutte de Pélops et d'Oinomaos (752-758). — Apollon châtiant Tityos (759-762). — Phrixos et le bélier (763-767). — Marche de Jason vers la ville ; son entrée au palais d'Hypsipylé (768-792). — Discours mensonger d'Hypsipylé (793-833). — Les Argonautes, excepté Héraclès et quelques héros, s'installent dans la ville d'Hypsipylé (834-860). — Héraclès, par ses reproches, décide les Argonautes à quitter l'île (861-874). — Douleur des femmes de Lemnos (875-885). — Adieux de Jason et d'Hypsipylé (886-909). — Départ de Lemnos ; arrivée à Samothrace (910-921). — Navigation de Samothrace à la Propontide (922-935). — Arrivée chez les Dolions (936-960).

— Réception amicale des Argonautes par Cyzicos (961-988). — Combat contre les géants (989-1011). — Départ des Argonautes. La tempête les force de revenir chez les Dolions. Lutte pendant la nuit ; mort de Cyzicos et honneurs qui lui sont rendus (1012-1077). — Tempête ; présage de calme interprété par Mopsos (1078-1102). — Sacrifice à Rhéa sur le Dindymos et départ de Cyzique (1103-1152). — Après une rapide traversée où Héraclès brise sa rame, les héros arrivent vers le soir chez les Mysiens ; préparatifs pour la nuit (1153-1186). — Héraclès va dans les bois se faire une rame (1187-1206). — Enlèvement d'Hylas par les Nymphes (1207-1239). — Polyphémos annonce à Héraclès la disparition d'Hylas (1240-1260). — Héraclès, désespéré, part à sa recherche (1261-1272). — Tiphys lève l'ancre ; une fois en mer, les héros s'aperçoivent de l'absence d'Héraclès et de Polyphémos ; reproches de Télamon à Jason (1273-1295). — Opposition faite à Télamon par les fils de Borée (1296-1309). — Prédiction du dieu marin Glaucos (1310-1328). — Excuses de Télamon à Jason et réponse de l'Aisonide (1329-1344). — Renseignements donnés par le poète sur le sort de Polyphémos et d'Héraclès (1345-1357). — Le navire aborde au rivage des Bébryces (1358-1362).

CHANT PREMIER

Vers 1-4.

C'est après avoir commencé par t'invoquer, ô Phoibos, que je rappellerai les exploits de ces héros d'autrefois qui, sur l'ordre du roi Pélias, firent voguer vers le détroit qui ouvre le Pont et au travers des roches Cyanées, à la conquête de la toison d'or, le navire Argo, muni de bancs nombreux de rameurs.

V. 5-22.

Car voici l'oracle que Pélias avait entendu : un jour, un destin terrible lui serait réservé par le fait d'un homme qu'il aurait vu sortir du milieu de la foule, chaussé d'un seul brodequin ; il serait victime des desseins de cet homme. Peu de temps après, et suivant cet oracle véridique, Jason traversait à pied le courant de l'Anauros, que les tempêtes de l'hiver avaient grossi. Il put sauver de la bourbe l'un de ses brodequins, mais l'autre resta au fond, retenu dans le sol que recouvraient les eaux débordées. Sans s'en inquiéter, il vint auprès de Pélias, pour prendre part à un festin que le roi offrait au père Poséidon et aux autres dieux ; quant à Héra Pélasgienne, il ne s'en souciait pas. Dès que Pélias vit Jason, il pensa à

l'oracle : alors il prépara au héros le travail d'une navigation pleine de dangers, dans l'espoir que, soit sur la mer, soit parmi les hommes étrangers, il perdrait toute chance de retour.

Quant au navire, les anciens aèdes chantent qu'il fut construit par Argos, sur les conseils d'Athéné. Pour moi, je vais dire la race et le nom des héros, leurs voyages sur la mer immense, toutes leurs actions dans leurs courses errantes. Que les Muses soient les inspiratrices de mon chant !

V. 23-34.

D'abord, nous rappellerons Orphée : autrefois, dit-on, Calliopé elle-même, unie au Thrace Oiagros, l'enfanta auprès des hauteurs de Pimpléa. On raconte qu'il charmait, au son de ses chants, les durs rochers des montagnes et les cours des fleuves. Et les chênes sauvages, qui attestent encore aujourd'hui le pouvoir de ses accents, les chênes qui poussent vigoureux le long du rivage thrace, à Zôné, sont venus s'avançant à sa suite en rangs nombreux, amenés bien loin par le charme de sa phorminx, depuis les hauteurs du Piéros. Tel était Orphée, roi de la Piérie Bistonienne, quand l'Aisonide, par déférence pour les conseils de Chiron, l'accueillit comme auxiliaire secourable à ses travaux.

V. 35-39.

Astérion, lui, vint de son propre mouvement ; Astérion que Cométès engendra auprès des eaux de l'Apidanos aux flots tournoyants. Cométès habitait Peirésies, non loin du mont Phylléios, à l'endroit où le grand Apidanos et le divin Énipeus, deux fleuves qui viennent de loin, se rejoignent et n'en forment plus qu'un.

V. 40-44.

Après ces deux héros, l'Eilatide Polyphémos arrivait, ayant quitté Larissa ; c'est lui qui autrefois avait combattu au nombre des robustes Lapithes, lorsque les Lapithes s'étaient armés contre les Centaures. Il était jeune alors : maintenant ses membres s'appesantissaient déjà, mais son cœur restait toujours digne d'Arès, comme autrefois.

V. 45-48.

Et, à Phylacé, Iphiclos n'était pas resté longtemps en arrière. C'était le frère de la mère de l'Aisonide ; car Aison avait épousé sa sœur, la Phylacéide Alcimédé. L'alliance de sa sœur, sa parenté avec Jason, le poussaient à s'associer à la troupe des héros.

V. 49-50.

Et Admète, roi de Phères, qui abonde en beaux agneaux, ne restait pas non plus dans sa ville, au pied des hauteurs du mont Chalcodonion.

V. 51-56.

Ils ne restaient pas non plus à Alopé les fils d'Hermès, riches en champs de blé, Érytos et Échion, tous deux habiles en ruses. Un troisième frère vint les rejoindre à leur départ, Aithalidès ; auprès du courant de l'Amphrysos, la fille de Myrmidon, la Phthienne Eupoléméia l'avait enfanté. Quant aux deux autres, ils étaient nés d'Antianéiré, la fille de Ménétos.

V. 57-64.

Il vint aussi, ayant quitté l'opulente Gyrtone, Coronos, fils de Caineus. Certes il était brave, mais il ne surpassait pas son père : car les aèdes chantent que Caineus, vivant encore, disparut sous les coups des Centaures ; d'abord,

seul, sans l'aide des autres héros, il les chassa ; mais eux revinrent à la charge et se jetèrent sur lui : ils ne purent ni le faire plier, ni le tuer. Inébranlable, toujours droit, il descendit au fond de l'abîme souterrain, terriblement frappé à coups de solides sapins.

V. 65-66.

Il vint aussi le Titarésien Mopsos, que le fils de Létô instruisit entre tous dans la divination par le moyen des oiseaux.

V. 67-68.

Puis, Eurydamas, fils de Ctiménos ; il habitait, près du lac Xynias, Ctiméné, ville des Dolopes.

V. 69-70.

Actor envoya d'Opous son fils Ménoitios, pour qu'il naviguât avec les héros.

V. 71-76.

Eurytion et le vigoureux Érybotès venaient ensuite ; ils étaient fils, l'un de Téléon, l'autre d'Iros, fils d'Actor. L'illustre Érybotès, en effet, était fils de Téléon, et Eurytion, d'Iros. Avec eux venait un troisième héros, Oileus, éminent par son courage, très habile à s'élancer par derrière sur les ennemis, au moment où ils commencent à faire plier les phalanges.

V. 77-85.

D'autre part, Canthos vint d'Eubée, envoyé de son plein gré par Canéthos, fils d'Abas : et cependant il ne devait pas rentrer à Cérinthos, de retour de l'expédition ; car c'était le destin que lui et Mopsos, habile à la divination, périraient errants aux confins de la Libye. En effet, il n'est pas pour les hommes de malheur si lointain qu'il ne puisse les atteindre : ainsi tous les deux sont

ensevelis en Libye, et de la Libye au pays des Colchiens, la distance est égale à celle que le soleil voit entre son lever et son coucher.

V. 86-89.

Après lui venaient ensemble Clytios et Iphitos, chefs d'Oichalié, fils du cruel Eurytos, d'Eurytos à qui le dieu qui lance au loin les traits, donna un arc ; mais il ne profita pas de ce présent ; car, de lui-même, il entra en lutte avec celui qui le lui avait fait.

V. 90-94.

Après eux vinrent les Aiacides ; mais ils n'arrivaient pas ensemble et n'étaient pas partis du même endroit ; car, chacun de son côté, ils étaient allés en exil loin d'Aiginé, après avoir tué leur frère Phocos, sans le vouloir. Télamon se fixa dans l'île Attique, et Pélée établit sa demeure en Phthie, bien loin de son frère.

V. 95-100.

Après eux, de Cécropie vint Boutès, cher à Arès, fils du courageux Téléon ; puis Phaléros, habile à manier la lance. C'est Alcon, son père, qui le fit partir ; et cependant il n'avait pas d'autres fils de sa vieillesse pour prendre soin de ses jours. Mais, quoique ce fût l'enfant né dans son âge avancé, le seul qu'il eût, il l'envoya, pour qu'il se distinguât parmi les héros audacieux.

V. 101-104.

Mais Thésée, illustre parmi tous les Érechtides, était retenu sous la terre Tainarienne par des liens terribles, lui qui avait suivi Peirithoos dans une voie commune. Il est certain que Peirithoos et lui auraient rendu bien plus facile à tous l'issue de l'expédition.

V. 105-114.

L'Agniade Tiphys quitta le dême Thespien de Sipha ; il était habile, soit à prévoir le moment où vont se soulever les flots de la vaste mer, soit à présager les tempêtes des vents, et à diriger la navigation en se fixant sur le soleil et la Grande-Ourse. C'est la déesse Tritonide, Athéné elle-même, qui l'envoya se joindre aux héros. Il arriva alors qu'on souhaitait sa venue. [C'est elle, en effet, qui fabriqua le navire rapide et, avec elle, l'Arestoride Argos, aidé de ses conseils. Aussi fut-il supérieur à tous les navires qui jamais ont éprouvé la mer par le mouvement des rames.]

V. 115-117.

Et Phlias, après ceux-ci, venait d'Araithyréa, où il habitait, très riche par la volonté de Dionysos son père, auprès des sources de l'Asopos.

V. 118-121.

D'Argos, vinrent Talaos et Aréios, fils tous deux de Bias, et le courageux Léodocos, eux qu'enfanta la Néléide Péro : à cause d'elle, l'Aiolide Mélampous dut subir de terribles épreuves dans les étables d'Iphiclos.

V. 122-132.

Nous n'avons pas entendu dire que la force du magnanime Héraclès ait trompé l'attente de l'Aisonide. Loin de là, dès qu'il apprit la nouvelle que les héros se rassemblaient, — il arrivait à peine d'Arcadie à Argos Lyrcéienne, ayant suivi jusqu'au bout le chemin le long duquel il portait vivant le sanglier qui paissait dans les vallées du Lampéia, auprès du vaste marais d'Érymanthos ; à l'entrée de l'agora de Mycènes, il déchargea de ses fortes épaules le monstre enveloppé de

liens, — et par sa propre volonté, sans l'ordre d'Eurysthée, il s'élança. Avec lui venait Hylas, son bon compagnon, encore dans la première jeunesse, porteur de ses flèches et gardien de son arc.

V. 133-138.

Après lui, arriva un descendant du divin Danaos, Nauplios : c'était le fils du Naubolide Clytonéos ; or, Naubolos était fils de Lernos ; or nous savons que Lernos était le fils du Naupliade Proitos ; et jadis, la jeune Danaïde Amymoné, unie à Poséidon, lui avait enfanté ce Nauplios qui l'emportait sur tous dans l'art de la navigation.

V. 139-145.

Idmon vint le dernier de tous ceux qui habitaient Argos ; les présages donnés par les oiseaux lui avaient appris sa destinée : mais il vint, craignant que le peuple ne traitât avec mépris sa bonne renommée. Il n'était pas le vrai fils d'Abas ; quoiqu'il fût compté parmi les nobles Aiolides, il avait été engendré par le fils de Létô, qui lui enseigna l'art de prédire l'avenir, d'observer les oiseaux, et de tirer des présages des entrailles brûlées des victimes.

V. 146-150.

Et l'Étolienne Léda envoya le courageux Pollux [64] et Castor, habile conducteur de chevaux aux pieds rapides : ils venaient de Sparte. C'est dans le palais de Tyndare qu'elle eut d'un seul enfantement ces deux fils bien-aimés ; elle était pleine de confiance quand ils partirent, car ses pensées étaient dignes d'une épouse de Zeus.

---

64 *Polydeucès* est connu sous le nom latinisé de *Pollux,* que l'usage nous force de conserver.

V. 151-155.

Les Apharétiades, Lyncée et le violent Idas, partirent d'Aréné ; ils étaient tous les deux sûrs d'eux-mêmes, et fiers de leur grande force, et Lyncée était doué d'yeux si perçants que, si la renommée est véridique, il pouvait porter facilement ses regards même à l'intérieur de la terre.

V. 156-160.

En même temps, le Néléien Périclyménos se prépara à partir ; c'était le plus âgé des enfants du divin Nélée qui naquirent à Pylos ; Poséidon lui avait donné une force sans limites et permis de prendre, au milieu des périls de la mêlée, toute forme qu'il souhaiterait d'avoir en combattant.

V. 161-171.

Amphidamas et Cépheus venaient d'Arcadie ; habitants de Tégée et de tout l'héritage d'Aphéidas, ils étaient fils tous deux d'Aléos. Un troisième héros suivait leur marche, Ancaios, envoyé par son père Lycourgos, frère aîné d'Amphidamas et de Cépheus. Mais lui, comme Aléos devenait déjà vieux, il était resté à la ville pour prendre soin de lui, et il avait donné à ses deux frères son fils pour compagnon. Celui-ci arriva dans une peau d'ourse du Ménale, et brandissant de sa main droite une grande hache à deux tranchants. Car toutes les armes, son grand-père Aléos les avait cachées au fond du grenier, cherchant tous les moyens de l'empêcher de partir.

V. 172-175.

Augéiès vint aussi ; la renommée le disait fils d'Hélios ; glorieux de sa fortune, il commandait aux

hommes de l'Élide. Un grand désir le prit de voir la terre de Colchide, et Aiétès lui-même, le roi des Colchiens.

V. 176-178.

Astérios et Amphion, fils d'Hypérasios, vinrent de Pellène en Achaïe, ville que le père de leur père, Pellès, avait autrefois bâtie sur les falaises sourcilleuses de l'Aigialos.

V. 179-184.

Après eux arrivait Euphémos, parti de Tainaros, lui le plus rapide des hommes, qu'enfanta à Poséidon Europé, fille du très vigoureux Tityos : cet homme courait même sur les flots gonflés de la mer azurée sans y baigner ses pieds agiles ; il en mouillait à peine la pointe, quand il se faisait supporter par cette route liquide.

V. 185-189.

Deux autres fils de Poséidon vinrent aussi : l'un, Erginos, qui abandonnait la ville de l'illustre Milétos ; l'autre, le très vigoureux Ancaios, qui venait de Parthénia, demeure d'Héra Imbrasienne. Tous deux étaient habiles et glorieux de leur habileté, soit dans l'art de la navigation, soit dans les travaux d'Arès.

V. 190-201.

Après ceux-ci arriva, parti de Calydon, le fils d'Oineus, le courageux Méléagros ; avec lui, Laocoon, frère d'Oineus, mais non de la même mère. Une femme esclave l'avait enfanté ; il était déjà assez âgé, et Oineus l'envoyait pour diriger son fils. C'est ainsi que Méléagros, encore adolescent, pénétrait dans la magnanime compagnie des héros. Aucun d'eux, je crois, excepté Héraclès, ne se serait joint à l'expédition, supérieur à lui, si, restant dans sa patrie, il avait été

encore élevé, ne fût-ce qu'une seule année, parmi les Étoliens. D'autre part, son oncle maternel l'accompagna dans le même voyage. C'était un homme habile à combattre avec la lance et aussi de pied ferme, le Thestiade Iphiclos.

V. 202-206.

En même temps, vint Palaimonios, fils de Lernos Olénien. Il n'était fils de Lernos que de nom ; son père par le sang était Héphaïstos. Aussi était-il infirme d'un pied ; mais personne n'aurait osé adresser un reproche à la vigueur de son corps, car on le comptait parmi tous ces chefs qui devaient accroître la gloire de Jason.

V. 207-210.

Du pays des Phocéens vint Iphitos, né de Naubolos, fils d'Ornytos. Auparavant, quand Jason était allé consulter l'oracle à Pytho, au sujet de son expédition, il avait été son hôte et l'avait alors reçu dans son palais.

V. 211-223.

Les fils de Borée, Zétès et Calaïs, vinrent aussi, eux qu'autrefois l'Érechthéide Oréithyia enfanta à Borée au fond de la Thrace, où l'hiver est rigoureux. C'est là que le Thrace Borée l'avait enlevée loin de Cécropie, alors qu'elle tournait dans un chœur de danse auprès de l'Ilissos. Il l'amena bien loin, au lieu que l'on appelle le « rocher de Sarpédon », près du cours du fleuve Erginos. C'est là qu'il la posséda, après l'avoir cachée dans des nuages sombres. Ses deux fils s'élevaient du sol en agitant au bout et de chaque côté des pieds des ailes noires — c'était grand'merveille de les voir ! — des ailes noires, où brillaient des écailles d'or. Venant du haut de la tête, entourant leurs épaules, et tombant de tous côtés sur leur cou, leur chevelure azurée flottait avec le vent.

V. 224-227.

Le fils du puissant Pélias lui-même, Acastos, ne désirait certes pas demeurer dans le palais de son père ; Argos non plus, qui avait travaillé sous les ordres de la déesse Athéné. Loin de là, ils allaient tous les deux s'adjoindre à la troupe des héros.

V. 228-233.

Tel était le nombre de ceux qui s'assemblèrent pour aider Jason. Les peuples voisins les désignaient tous sous le nom de Minyens, car la plupart et les meilleurs d'entre eux pouvaient se glorifier d'être du sang des filles de Minyas : Jason lui-même avait pour mère Alcimédé, fille de Clyméné, la fille de Minyas.

V. 234-305.

Lorsque tout eut été préparé par les esclaves, tout ce dont il faut munir l'intérieur d'un navire, quand la nécessité pousse les hommes à faire un voyage sur mer, alors ils traversèrent la ville, allant à leur vaisseau, là où le rivage est connu sous le nom de Pagases Magnésiennes. Autour d'eux, de tous côtés, des citoyens empressés accouraient en foule. Mais ils brillaient comme des astres éclatants au milieu des nuages ; et chacun se disait, en contemplant les héros en armes qui se hâtaient : « Ô roi Zeus, quel est le dessein de Pélias ? Où lance-t-il, loin de la terre Panachéenne, une telle réunion de héros ? Ils seront capables, sans doute, de dévaster avec la flamme funeste les demeures d'Aiétès, le jour même où il aura refusé de leur livrer la toison de son plein gré. Mais un long voyage est inévitable : rude est la peine pour ceux qui partent ! »

Ainsi parlèrent les hommes çà et là dans la ville ; et les femmes levaient les mains au ciel, demandant aux dieux, dans de nombreuses prières, de leur accorder

l'accomplissement heureux du retour. Et, en pleurant, elles s'adressaient l'une à l'autre ces paroles de lamentation : — « Misérable Alcimédé, le malheur, quoique tardif, est aussi venu pour toi. Tu n'as pu mener jusqu'au bout une vie fortunée. Aison a, lui aussi, un sort bien pénible. Qu'il eût mieux valu pour lui d'être enveloppé dans des bandelettes sépulcrales et enseveli sous la terre, encore ignorant de cette mauvaise expédition ! Plût au ciel que Phrixos, lui aussi, quand périt la vierge Hellé, eût été englouti avec le bélier dans les flots sombres ! Mais non : ce bélier, monstre funeste, fit entendre les accents d'une voix humaine, pour causer ensuite à Alcimédé des soucis et des douleurs sans nombre ! »

Elles parlaient ainsi, alors qu'ils s'éloignaient pour partir. Déjà les serviteurs et les femmes servantes s'empressaient en grand nombre. La mère tenait son fils embrassé ; une douleur aiguë pénétrait toutes les femmes ; et, avec elles, le père, que la désastreuse vieillesse faisait rester enfoncé dans son lit, au point que la forme de son corps était seule visible, le père gémissait. Alors Jason adoucit leurs angoisses par ses exhortations et ordonna aux serviteurs de prendre ses armes de guerre ; ils le faisaient, silencieux et tête basse. Comme elle avait jeté tout d'abord les bras autour du cou de son fils, ainsi la mère restait attachée à lui, pleurant abondamment : telle une jeune fille, seule avec sa nourrice aux cheveux blancs, la tient embrassée tendrement et gémit : car elle n'a plus de parents qui s'intéressent à elle ; mais elle traîne une vie lourde sous la domination d'une marâtre, qui vient précisément de l'accabler d'outrages ; elle gémit, mais son cœur est serré

par la peine, et elle ne peut exhaler autant de sanglots qu'elle le voudrait. C'est ainsi qu'Alcimédé pleurait abondamment en tenant son fils embrassé. Et elle dit ces paroles inspirées par son angoisse : « Plût au ciel qu'en ce jour où j'ai entendu — malheureuse que je suis ! — le roi Pélias prononcer l'ordre funeste, j'eusse aussitôt rendu l'âme et oublié les soucis de la vie. Car c'est toi qui m'aurais ensevelie de tes mains chéries, ô mon enfant ! Seul devoir que j'eusse encore à espérer de toi : dans tout le reste, en effet, je savoure la récompense des soins que j'ai pris pour t'élever. Mais voici que, vénérable jusqu'à présent aux femmes d'Achaïe, je vais, comme une esclave, être laissée dans le palais vide, malheureuse qui me consumerai à te regretter, toi par qui j'ai eu précédemment tant de gloire et d'honneur, toi seul à cause de qui j'ai délié ma ceinture pour la première et dernière fois : car la déesse Eiléithyia m'a absolument envié les accouchements nombreux. Malheur à moi ! Jamais, même en songe, je n'aurais pensé que la fuite de Phrixos dût être pour moi la cause d'un tel malheur ! »

C'est ainsi qu'elle se lamentait en gémissant, et les femmes servantes qui se tenaient auprès d'elle poussaient des cris : alors il s'adressa à sa mère, la consolant par des paroles douces comme du miel : « Ô ma mère, ne me pénètre pas ainsi d'une tristesse funeste ! Certes, tu ne me défendras pas du malheur par tes larmes. Tu ne pourrais qu'ajouter une nouvelle souffrance à nos souffrances. Car les dieux distribuent des maux imprévus aux mortels. Le sort qu'ils nous envoient, quoique profondément affligée, aie la force de le supporter. Sois confiante dans notre alliance avec Athéné, dans les oracles aussi, puisque Phoibos a donné des réponses favorables, et enfin dans l'aide que les chefs me prêteront. Et maintenant,

reste calme à la maison au milieu de tes servantes, de peur d'être un oiseau de mauvais augure pour le navire. Je vais m'y rendre, et mes compagnons et mes esclaves me feront escorte dans ma marche. »

V. 306-316.

Il dit, et se hâta de sortir de la maison. Tel, hors de son temple, que l'encens parfume, s'avance Apollon dans la divine Délos, dans Claros, dans Delphes Pythienne ou, dans la vaste Lycie, au bord des eaux du Xanthos, tel il marcha à travers la foule du peuple. Un grand cri s'éleva : tous à la fois lui adressaient leurs encouragements. Alors se précipita à sa rencontre la vieille Iphias, prêtresse d'Artémis, protectrice de la ville, et elle baisa sa main droite, mais malgré tout son désir, elle ne put lui rien dire, car la foule qui s'empressait la devança. On la laissait en arrière, écartée du chemin, comme une vieille qu'elle était, par des gens plus jeunes. Mais lui fut entraîné très loin d'elle.

V. 317-330.

Cependant, après être sorti des rues bien bâties de la ville, Jason parvint au rivage de Pagases : et là, il fut reçu par ses compagnons qui se tenaient nombreux auprès du navire Argo. Il s'arrêta aux abords du navire, et eux, venant à sa rencontre, s'assemblèrent. Alors on aperçut Acastos avec Argos, qui descendaient de la ville en courant ; et l'étonnement fut grand, en voyant comme ils mettaient toutes leurs forces à s'empresser à l'encontre des volontés de Pélias. L'un, l'Arestoride Argos, avait les épaules couvertes d'une peau de taureau au poil noir, qui lui tombait jusqu'aux pieds ; l'autre portait un double manteau magnifique, don de sa sœur Pélopéia. Jason s'abstint de leur adresser à tous deux des questions

particulières, et il ordonna à tous les héros de s'asseoir pour l'assemblée. Là, sur la voile roulée et le mât encore couché, ils s'assirent tous à la file.

V. 331-340.

Alors le prudent fils d'Aison leur adressa ces paroles : « Tout ce dont il convient d'armer un navire, tout cela est bien en ordre et prêt pour le départ : de ce côté donc, nulle cause de retard pour l'expédition, dès que les vents auront commencé de souffler favorablement. Mais, mes amis, c'est ensemble que nous retournerons en Hellade ; c'est ensemble que nous allons d'abord faire route vers le pays d'Aiétès. Aussi maintenant, sans ménagement ni réserve, choisissez le meilleur, pour qu'il soit notre chef qui s'occupe de toutes choses, qui décide de la paix ou de la guerre avec les étrangers. »

V. 341-362.

Il parla ainsi : les yeux des jeunes gens se tournèrent vers le courageux Héraclès assis au milieu d'eux, et tous, d'une seule voix, lui dirent de prendre le commandement ; mais, restant à l'endroit où il était assis, il éleva la main droite, la tint étendue, et dit : « Que personne ne m'attribue cet honneur. Car je ne me soumettrai pas, et aussi j'empêcherai tout autre de se lever comme chef parmi nous. Que celui-là qui nous a réunis commande aussi notre troupe ! »

Telles furent ses paroles magnanimes, et tous approuvèrent ce que demandait Héraclès. Alors le vaillant Jason se leva, plein de joie, et parla ainsi, au milieu de l'enthousiasme de tous : « Si donc vous me confiez la charge de cet honneur, il n'y a plus rien ici qui doive désormais retarder notre départ. Tout d'abord, rendons-nous Phoibos propice par l'immolation de victimes, et préparons sur-le-champ un festin. En attendant

l'arrivée de mes serviteurs qui président aux étables, eux qui ont mission de chasser devant eux, jusqu'ici, des bœufs choisis avec soin dans le troupeau, traînons le navire à la mer, et, après que tous les objets d'équipement auront été disposés, tirez au sort les rames, suivant chaque banc. Et, cependant, élevons aussi un autel sur le rivage à Apollon, qui protège les embarquements, lui qui m'a promis, dans ses prédictions, qu'il nous indiquerait par des signes certains les routes de la mer, si toutefois je commençais en lui offrant des sacrifices les travaux que j'entreprends pour le roi. »

V. 363-401.

Il dit, et le premier se détourna pour se mettre à l'ouvrage ; eux aussi, obéissants, ils se levèrent, et accumulèrent en masse leurs vêtements sur la plate-forme d'un rocher poli que la mer n'atteignait pas de ses vagues, mais que le flot de la tempête lavait parfois. Ils commencèrent, suivant le conseil d'Argos, par entourer solidement le navire avec un câble formé de cordes bien tordues à l'intérieur ; ils le tendirent des deux côtés, afin que les pièces de la charpente restassent bien ajustées aux chevilles et pussent soutenir la violence ennemie des eaux. Aussitôt après, ils creusèrent, de la proue jusqu'à la mer, un fossé dont la largeur était suffisante pour le navire qui devait le parcourir, tiré à force de bras. Plus ils avançaient, plus ils creusaient profondément au-dessous du niveau de l'étrave ; et, dans ce fossé, ils disposèrent des rouleaux polis. Sur les premiers, ils inclinèrent le navire, pour qu'il y glissât peu à peu. Des deux côtés du navire, ils retournèrent les rames de bas en haut, et, autour des chevilles qui les maintiennent, ils lièrent fortement les manches de rames qui font saillie. Puis, s'étant divisés pour se placer des deux côtés du vaisseau,

chacun près d'une cheville, ils appuyèrent à la fois de leurs mains et de leurs poitrines. Cependant, Tiphys monta sur le navire, pour exhorter les jeunes gens à le tirer en avant au moment voulu. Il donna le signal en poussant un grand cri. Aussitôt ceux-ci, pesant de toute leur force, l'ébranlèrent d'une même impulsion hors de la place où il s'enfonçait dans le sol. Ils s'établirent solidement sur leurs pieds, faisant un effort pour le tirer en avant, et le navire Argo, enfant du mont Pélion, suivait facilement l'impulsion donnée. Et, des deux côtés, les jeunes gens qui le faisaient aller poussaient des acclamations ; sous la quille solide, les rouleaux gémissaient, broyés par le frottement. Le poids du navire en faisait monter une noire fumée ; et Argo glissa dans la mer. Alors, par un effort contraire, ils le retenaient en arrière avec des cordes pour l'empêcher de pénétrer trop avant dans les flots. Des deux côtés des chevilles ils adaptèrent les rames ; et, à l'intérieur du navire, ils placèrent le mât, la voile artistement faite et les provisions de route.

Après s'être acquittés avec habileté de ces soins divers, ils se partagèrent tout d'abord par le sort les places des bancs, de façon que l'équipage de chacun d'eux fût de deux hommes. Mais le banc du milieu fut réservé à Héraclès et, de préférence aux autres héros, à Ancaios, qui habitait la ville de Tégée. C'est ainsi qu'à eux seuls on abandonna les places du banc du milieu, sans tirage au sort ; et, d'un commun accord, on confia à Tiphys le soin de diriger le gouvernail du navire à l'étrave solide.

V. 402-424.

Ensuite, ayant roulé des pierres au bord de la mer, là où elles furent amoncelées, ils élevèrent sur le rivage un

autel à Apollon, un autel portant ses surnoms de Dieu des rivages, et de Dieu qui protège les embarquements ; et, sans tarder, ils étendirent par-dessus de grosses branches d'olivier sec. Cependant les bouviers de l'Aisonide amenèrent deux bœufs, qu'ils poussaient devant eux. Les plus jeunes des compagnons les entraînèrent auprès de l'autel ; puis ils présentèrent le bassin plein d'eau pour les ablutions, et les grains d'orge sacrée. Alors Jason commença à prier, en invoquant Apollon paternel : « Écoute, roi, toi qui habites Pagases et la ville Aisonide, qui porte le nom de notre père ; toi qui m'as promis, alors que j'interrogeais ton oracle à Pytho, de m'enseigner comment accomplir et terminer avec succès ce voyage ; car c'est toi qui m'as poussé à entreprendre ces travaux. — Maintenant, conduis aussi toi-même ce navire avec mes compagnons sains et saufs là où nous devons aller, et ensuite fais-le revenir en Hellade. Alors, dans un nouveau sacrifice, autant nous serons revenus d'hommes, autant sur l'autel nous placerons de taureaux, riches victimes. Et je t'enverrai des offrandes sans nombre, les unes à Pytho, les autres à Ortygie. Mais maintenant, ô Dieu qui lances au loin les traits, accueille de notre part ce sacrifice que nous t'offrons comme prix de notre voyage, le premier que nous fassions en l'honneur de ce navire. Puissé-je, avec un sort favorable, ô roi, détacher le câble suivant tes desseins. Qu'il souffle le vent propice qui nous fera aller sur la mer, heureux du beau temps ! »

V. 425-447.

Il dit, et avec sa prière, il répandit les grains d'orge sacrée. Deux de ses compagnons se ceignirent les reins et s'approchèrent des bœufs : c'étaient le robuste Ancaios et Héraclès ; celui-ci frappa un des bœufs de sa massue, au

milieu de la tête, au front : aussitôt, tombant comme une masse, l'animal s'abattit sur le sol. Quant à Ancaios, s'attaquant à la vaste nuque de l'autre bœuf, sa hache d'airain lui trancha les solides muscles du cou. L'animal, projeté en avant, tomba sur ses deux cornes ; les compagnons se hâtèrent d'égorger les victimes et de les dépouiller de leur peau ; ils les découpaient, les dépeçaient en morceaux. Ils tranchèrent pour le sacrifice les cuisses consacrées ; et, quand toutes ces parties eurent été recouvertes d'une couche épaisse de graisse, on les fit brûler sur des morceaux de bois fendu. L'Aisonide versait des libations de vin pur, et Idmon était plein de joie à la vue de la flamme du sacrifice, qui brillait de tous côtés, et de la fumée qui — présage heureux — s'en élevait en tourbillons éclatants. Aussitôt, sans hésiter, il interpréta la pensée du fils de Létô :

« Pour vous, la destinée divine, la nécessité est que vous reveniez ici, porteurs de la toison. Mais dans l'intervalle, à l'aller et au retour, innombrables sont les épreuves. Quant à moi, la cruelle volonté du dieu a fixé que je mourrai loin d'ici, quelque part sur le continent asiatique. C'est ce que déjà, autrefois, de funestes présages d'oiseaux m'avaient appris sur mon sort ; cependant, j'ai quitté ma patrie pour monter en navire, afin de laisser, après mon départ, une bonne renommée dans ma maison. »

V. 448-495.

Il parla ainsi : en entendant l'oracle, les jeunes gens se réjouirent, parce que le retour leur était promis ; mais la douleur les saisit à cause de la destinée d'Idmon.

Au moment où le soleil dans son cours dépasse le point où il s'est arrêté, alors que déjà les rochers étendent

leur ombre sur les campagnes, — car le soleil descend vers l'obscurité du soir, — alors, sur le sable, ils étendirent tous un lit épais de feuillage, le long du rivage blanc d'écume. Ils s'y couchèrent en bon ordre ; et, auprès d'eux, étaient placés en abondance les aliments et le vin agréable que les échansons tiraient des vases pour le verser. Bientôt ils commencèrent à causer entre eux, avec ces nombreuses plaisanteries que des jeunes gens échangent agréablement, au milieu du festin et du vin, alors qu'on s'abstient des violences funestes.

Cependant Jason, inquiet, songeait en lui-même à tous les dangers de l'expédition, semblable à un homme qui baisse la tête sous le poids de la tristesse. Idas, qui soupçonnait l'état de son âme, l'interpella à haute voix :

« Aisonide, quelles sont les réflexions que tu roules dans ton esprit ? Expose au milieu de nous tes pensées. Es-tu dompté par l'attaque de la terreur qui égare les hommes sans force ? Elle peut le savoir, cette lance rapide, grâce à laquelle je remporte dans les guerres plus de gloire que les autres (car Zeus ne m'est certes pas d'un aussi grand secours que ma lance). Il n'y aura ni désastre déplorable, ni lutte impossible à terminer, tant qu'Idas sera là, un dieu même fût-il votre adversaire. Tel est en ma personne le protecteur que tu amènes d'Aréné. »

Il dit, et, tenant à deux mains une pleine coupe, il but, sans mélange d'eau, le vin agréable ; et le vin arrosait ses lèvres et sa barbe noire. Ils murmurèrent tous ensemble, mais Idmon prit la parole, pour se faire entendre publiquement :

« Insensé ! ce que tu penses est funeste, et à toi-même tout le premier. Est-ce le vin pur qui, pour ta perte, gonfle dans ta poitrine ton cœur audacieux, et lui a fait mépriser les dieux ? Il y a bien d'autres manières encourageantes de parler pour

exhorter un compagnon. Ta parole, à toi, a été tout à fait odieuse. C'est de la sorte, à en croire la renommée, que jadis ils invectivaient contre les dieux, ces fils Aloïades, auxquels tu ne peux guère te prétendre égal en courage ; et cependant, ils furent domptés tous deux par les flèches rapides du fils de Létô, malgré leur force puissante. »

Il parla ainsi : mais Idas, fils d'Aphareus, poussa de longs éclats de rire ; puis, le regardant de travers, il lui répondit par ces paroles injurieuses : « Allons, vite ! Indique-moi maintenant, par tes prédictions, si les dieux doivent me préparer une fin semblable à celle que ton père a procurée aux Aloïades ; mais réfléchis bien au moyen d'échapper sain et sauf à mon bras, si tu es un jour convaincu de m'avoir rendu un oracle menteur. »

Il était irrité et injurieux : et la dispute aurait été plus loin, si les compagnons ne s'étaient empressés d'adresser des reproches aux querelleurs, et si l'Aisonide lui-même ne les avait arrêtés. Orphée, de son côté, ayant pris sa cithare de sa main gauche, préluda à un chant.

V. 496-518.

Il chantait comment la terre, le ciel et la mer, autrefois confondus entre eux dans une seule forme, avaient été séparés, chaque élément de son côté, et tirés de cet état funeste de lutte ; comment, dans les airs, les astres, la lune, et les chemins du soleil conservent toujours fixe la place qui leur est assignée ; comment les montagnes se sont élevées, comment sont nés, avec les Nymphes, les fleuves sonores, comment se sont produits tous les animaux qui vont sur la terre. Il chantait aussi comment à l'origine Ophion et l'Océanide Eurynomé régnaient ensemble sur l'Olympe neigeux ; comment, vaincu par la violence d'un bras puissant, Ophion dut céder la

souveraineté à Cronos, et Eurynomé à Rhéa ; comment tous les deux furent précipités dans les flots de l'Océan. Cependant, leurs vainqueurs étaient rois des Titans, dieux bienheureux. Zeus alors était un enfant, il ne savait encore dans son esprit que ce que savent les enfants. Il habitait dans l'antre du Dicté, et les Cyclopes, nés de la terre, ne l'avaient pas encore armé de la foudre, du tonnerre et de l'éclair : car ce sont là les insignes qui font la gloire de Zeus.

Il dit, et arrêta à la fois son chant divin et sa phorminx. Quoiqu'il eût cessé, les compagnons insatiables avançaient toujours la tête vers lui, et, l'oreille tendue, restaient silencieux, tout à leur plaisir : si grand était le charme que les chants leur laissaient. Mais bientôt, quand les libations à Zeus eurent été préparées, suivant l'usage religieux, ils les versèrent de la manière consacrée sur les langues enflammées des victimes. Puis ils s'occupèrent de passer la nuit dans le sommeil.

V. 519-558.

Mais lorsque l'éclatante Èos commença à regarder de ses yeux brillants les sommets élevés du Pélion, alors que, sous l'action du vent, les calmes promontoires étaient arrosés par la mer agitée, alors Tiphys se réveilla ; il ordonna aussitôt à ses compagnons de monter dans le navire et d'ajuster les rames.

Tout à coup, un bruit terrible fit retentir le port de Pagases, et Argo elle-même, enfant du Pélion,qui avait hâte de prendre la mer. Car dans le navire une poutre divine avait été enfoncée, qu'Athéné avait tirée d'un chêne de Dodone pour l'adapter au milieu de l'étrave.

Les héros montèrent vers les bancs, l'un après l'autre, à la file, pour se mettre chacun à la place où il avait été fixé d'avance qu'ils devaient ramer ; ils s'assirent en bon ordre,

ayant chacun auprès de lui ses propres objets d'équipement. Au milieu s'installèrent Ancaios et le robuste Héraclès, qui plaça près de lui sa massue, et sous ses pieds la quille fut inondée par en bas. Déjà on retirait les câbles et on versait sur les flots les libations de vin pur. Mais Jason détourna en pleurant les yeux de la terre de la patrie.

Quant à ses compagnons, tels des jeunes hommes qui ont institué un chœur de danse en l'honneur de Phoibos, soit à Pytho, soit à Ortygie, ou auprès des eaux de l'Isménos, se tiennent autour de l'autel et, au son de la phorminx, frappent le sol en cadence de leurs pieds rapides : tels, au son de la cithare d'Orphée, ils frappaient de leurs rames l'eau impétueuse de la mer ; les vagues bruyantes grandissaient, et, des deux côtés, l'écume jaillissait de la mer sombre, qui gémissait terriblement sous les efforts puissants des robustes rameurs. Et, au soleil, tout l'armement du navire en marche brillait comme la flamme ; et toujours la suite du long sillage blanchissait, comme un sentier de traverse que l'on aperçoit au milieu d'une plaine verte.

Ce jour-là, du haut du ciel, toutes les divinités regardaient le navire et la force des hommes demi-dieux qui, pleins de courage, naviguaient alors sur les flots. Aux sommets de la montagne, les Nymphes du Pélion se tenaient, saisies d'étonnement à la vue de l'œuvre d'Athéné Tritonide, et des héros eux-mêmes dont les mains faisaient mouvoir les rames. Des hauteurs du mont, Chiron Phillyride descendit vers la mer : ses pieds se mouillaient dans les vagues qui se brisaient en blanchissant d'écume ; sa forte main leur faisait de nombreux signes d'encouragement, et, par ses cris, il souhaita à ceux qui partaient un retour exempt de soucis.

Auprès de lui, sa femme, qui portait dans ses bras Achille Péléide, le présentait à son père chéri.

V. 559-579.

Mais eux, une fois qu'ils furent sortis du rivage circulaire qui enferme le port, grâce à la sagesse et à l'intelligence du prudent Agniade Tiphys, qui tenait avec habileté dans ses mains le gouvernail bien poli, afin de diriger sûrement le navire, alors ils dressèrent le mât immense sur la poutre transversale où on l'assujettit, et le fixèrent à des cordes tendues des deux côtés. Puis, ils déployèrent la voile après l'avoir tirée jusqu'à la partie supérieure du mât. Le vent se lança sur elle en sifflant ; les cordages étaient déjà fixés chacun à sa place, autour des vergues, par des anneaux faits en bois bien poli, quand ils dépassèrent tranquillement le long cap Tisée. Le fils d'Oiagros leur disait sur la phorminx, dans un chant harmonieux, les louanges de la gardienne des vaisseaux, fille d'un père illustre, Artémis, qui veillait sur ces hauteurs qui dominent la mer, protectrice aussi de la terre d'Iolcos. Les poissons cependant, s'élevant au-dessus de la surface de la mer profonde, les petits au milieu des monstres énormes, suivaient en bondissant les routes humides. Telle parfois, sur les traces d'un maître rustique, va une longue suite de brebis qui rentrent au bercail bien rassasiées d'herbes : le berger marche devant, en modulant harmonieusement sur sa syrinx perçante une mélodie pastorale ; tels les poissons suivaient, et le vent en poupe qui frappait toujours la voile à coups pressés entraînait le navire.

V. 580-608.

Bientôt a disparu dans la brume la terre des Pélasges, riche en moissons ; déjà leur course continue laissait en

arrière les rocs détachés du Pélion ; le promontoire Sépias semblait se retirer. Sciathos, que la mer entoure, apparaissait, et au loin Peirésies et Magnésa, et le tranquille rivage du continent et le tombeau de Dolops. C'est là que, sur le soir, le souffle contraire du vent les força d'aborder ; et, pour honorer le héros, ils consumèrent des brebis, à la tombée de la nuit, comme sacrifice à son ombre. La mer était gonflée et excitée : ils restèrent deux jours sur ce rivage, dans l'inaction. Mais, le troisième jour, ils firent partir le navire, ayant tendu très haut l'immense voile. Cette côte s'appelle encore aujourd'hui « le lieu de départ du navire Argo ».

En partant de là, ils passèrent au large de Méliboia, dont ils évitèrent le rivage et la grève toujours battue par les vents. Au matin, ils côtoyèrent Homolé, en voyant de près cette ville qui se penche vers la mer ; ils ne tardèrent pas longtemps à franchir l'embouchure du fleuve Amyros. Ils virent ensuite Eurymènes et les vallées humides de l'Ossa et de l'Olympe ; ensuite, ils passèrent de nuit devant Pallénées, bâtie sur la pente du promontoire Canastrée ; leur course était hâtée par les souffles du vent. Au matin, ils étaient assez avancés pour voir s'élever le mont Athos de Thrace. Lemnos en est éloignée de toute la distance qu'un vaisseau de transport bien équipé peut parcourir depuis le matin jusqu'à midi : et cependant l'ombre du sommet de l'Athos couvre l'île jusqu'à la ville de Myriné.

Ce jour-là, ils avaient une brise, qui devait continuer de souffler toute la nuit avec une grande violence ; la voile du navire était gonflée. Mais, aux premiers rayons du soleil, le vent s'apaisa, et c'est en ramant qu'ils abordèrent à la stérile Lemnos, séjour des Sintiens.

V. 609-639.

Dans cette île, tout le peuple des hommes, victime des fureurs des femmes, avait été misérablement mis à mort, l'année précédente. Car les hommes, pris de haine pour leurs femmes légitimes, les avaient abandonnées ; ils éprouvaient au contraire un violent amour pour des captives dont ils s'emparaient, en ravageant la Thrace, située en face de Lemnos. C'est que les Lemniennes étaient poursuivies par le terrible courroux de Cypris, parce que, depuis longtemps, elles ne l'avaient pas honorée de leurs offrandes. Oh ! malheureuses, tristement insatiables dans leur haine ! Ce ne fut pas assez de tuer leurs maris avec les captives dans leurs lits, mais elles détruisirent à la fois tout le sexe mâle, afin de n'avoir pas à subir de représailles pour leur crime atroce. Seule entre toutes, elle épargna son vieux père, Hypsipylé, fille de Thoas, qui régnait sur le peuple. Elle le mit dans un coffre creux, et le fit ainsi emporter par la mer, avec chance pour lui d'échapper à la mort. En effet, des pêcheurs le recueillirent dans l'île anciennement nommée Oinoié, mais qui, dans la suite, fut appelée Sicinos, du nom de Sicinos que la nymphe Oinoié, une des Naïades, enfanta à Thoas, dont elle partageait la couche.

Quant aux femmes de Lemnos, s'occuper des troupeaux de bœufs, revêtir les armes d'airain, fendre avec la charrue le sol des champs fertiles en blé, cela leur semblait à toutes bien plus facile que les travaux d'Athéné, qui faisaient jusque alors leur unique occupation. Cependant, elles tournaient bien souvent les yeux vers la vaste mer, pleines d'une terrible inquiétude : quand les Thraces viendraient-ils contre elles ? C'est pourquoi, lorsqu'elles aperçurent, auprès de l'île, Argo qui arrivait à force de rames, aussitôt, toutes en masse, en toute hâte, revêtues de

leurs armes de guerre, elles se mirent à sortir des portes de Myriné et à se répandre sur le rivage, semblables aux Thyades qui mangent la chair crue : car elles pensaient que peut-être les Thraces arrivaient. Avec elles était Hypsipylé, fille de Thoas, revêtue des armes de son père. La foule des femmes restait muette, incapable de prendre une décision : si grande était la crainte qui planait sur leurs esprits.

V. 640-656.

Cependant, du navire, les Argonautes envoyèrent Aithalidès, héraut rapide, auquel ils confiaient le soin des ambassades et le sceptre d'Hermès, son propre père, qui lui avait donné de toutes choses une mémoire inaltérable. Maintenant encore qu'il s'en est allé vers les terribles tournants d'eau de l'Achéron, l'oubli n'a pu pénétrer dans son âme. Or, il a été arrêté par le destin qu'une alternative éternelle le ferait tantôt compter parmi ceux qui habitent sous la terre, tantôt parmi les hommes qui vivent à la clarté du soleil. — Mais quelle nécessité de raconter la suite des récits qui ont rapport à Aithalidès ? C'est lui qui, en cette circonstance, persuada, par de douces paroles, à Hypsipylé de recevoir ceux qui arrivaient : le jour tombait, ils ne passeraient que la nuit ; — mais, le lendemain matin, ils ne détachèrent pas les amarres, car le vent Borée soufflait.

De leur côté, les femmes de Lemnos allaient par la ville pour se réunir en séance à l'agora ; car Hypsipylé elle-même les avait convoquées. Toutes étaient déjà rassemblées en masse : aussitôt, elle leur adressa ces paroles d'exhortation :

V. 657-666.

« Ô mes amies, hâtons-nous ; envoyons à ces hommes des présents de nature à satisfaire leur cœur, des provisions, du vin agréable, toutes choses qu'il convient

d'emporter sur un navire. De la sorte, ils resteront toujours hors de l'enceinte de nos tours ; n'ayant aucun besoin de venir chez nous, ils ne sauront rien d'exact sur notre compte. Et nous éviterons que des bruits funestes ne se répandent au loin sur nous. Car nous avons accompli une action terrible qui, s'ils l'apprenaient, ne leur serait guère agréable. Telle est la pensée qui s'est présentée à nous. Si quelqu'une de vous a dans l'esprit quelque dessein meilleur, qu'elle se lève : car c'est pour cela que je vous ai rassemblées ici. »

V. 667-696.

Elle parla en ces termes, et s'assit sur le trône de pierre de son père. Après elle, sa chère nourrice Polyxo se leva. Elle chancelait sur ses pieds contractés par la vieillesse ; elle s'appuyait sur un bâton. Cependant, elle désirait ardemment prendre la parole. Quatre jeunes filles, quatre vierges, assistaient la vieille femme, qui était couverte comme d'un duvet de cheveux blancs. Elle se leva donc au milieu de l'agora, et, dressant avec peine autant qu'elle le put son cou sur son dos voûté, elle prononça ces paroles :

« Sans doute, envoyons des présents à ces étrangers, comme le veut Hypsipylé : c'est en effet le meilleur parti. Mais comment pensez-vous que nous pourrons jouir de la vie, si nous sommes attaquées par l'armée thrace ou par quelque autre ennemi ? De telles invasions sont fréquentes parmi les hommes : aujourd'hui, par exemple, cette troupe arrive à l'improviste. Si quelqu'un des dieux bienheureux détourne un semblable malheur, bien d'autres vous sont réservés, pires encore que l'attaque des ennemis. Quand les vieilles femmes seront mortes, quand vous, les plus jeunes, vous serez arrivées sans enfants à

une détestable vieillesse, comment vivrez-vous alors, malheureuses ? Croyez-vous que, dans les champs aux sillons profonds, les bœufs iront d'eux-mêmes se mettre, pour vous, sous le joug, et tireront à travers la jachère la charrue qui fend le sol ? Croyez-vous que, l'année révolue, ils couperont eux-mêmes vos moissons ? Quant à moi, si jusqu'à présent les Kères ont craint de me faire mourir, je pense bien que, l'année prochaine, la terre me couvrira. On m'aura rendu les honneurs funèbres, comme il est juste, avant que cette calamité n'arrive. C'est aux plus jeunes que je demande de bien songer à ces choses. Maintenant, en effet, le moyen de salut est à votre portée, devant vous : c'est de confier à ces étrangers vos maisons, tous vos biens et le gouvernement de cette illustre ville. »

V. 697-720.

Elle parla ainsi, et un tumulte approbateur emplit l'agora ; car ce discours leur plaisait. Aussitôt après Polyxo, Hypsipylé se leva de nouveau, et, prenant à son tour la parole, elle dit :

« Si ce projet vous plaît à toutes, je vais envoyer sur-le-champ une messagère au navire. »

Elle dit, et s'adressa à Iphinoé, placée à ses côtés : « Fais-moi le plaisir de te lever, Iphinoé ; va demander de venir chez nous à cet homme, quel qu'il soit, qui commande l'expédition : j'ai à lui communiquer une résolution de mon peuple qui lui plaira. Quant à ses compagnons, invite-les, s'ils le veulent, à entrer sur notre terre et dans notre ville, sans rien craindre et avec des sentiments de paix. »

Elle dit, et renvoya l'assemblée ; puis elle se leva pour rentrer chez elle. De son côté, Iphinoé alla vers les

Minyens. Ils lui demandèrent dans quelle pensée elle venait vers eux ; aussitôt, elle leur adressa la parole, et son discours répondait à la fois à toutes leurs interrogations :

« C'est la fille de Thoas, Hypsipylé, qui m'a envoyée ici pour appeler le chef du navire, quel qu'il soit. Elle doit lui communiquer une résolution de son peuple qui lui plaira. Quant à vous, elle vous invite, si vous le voulez, à entrer tout de suite sur notre terre et dans notre ville, avec des sentiments de paix. »

Elle parla ainsi, et ce discours honnête leur plut à tous. Ils supposèrent que Thoas était mort, et qu'Hypsipylé, sa fille unique, régnait à sa place. Ils envoyèrent aussitôt Jason, et firent eux-mêmes leurs préparatifs de départ.

V. 721-729.

Le héros agrafa autour de ses épaules un manteau double, couleur de pourpre, ouvrage de la déesse Tritonide Pallas, qu'elle-même lui avait donné alors que, commençant la construction du navire Argo, elle disposait les premiers étais destinés à le soutenir et enseignait à régler les dimensions des traverses. Il aurait été plus facile de fixer les yeux sur le soleil à son lever que de supporter l'éclat de ce manteau. Le fond en était rouge, et les bords couleur de pourpre pure. À chaque extrémité, des sujets variés, en grand nombre, étaient tissés avec un art extrême.

V. 730-734.

C'étaient d'abord les Cyclopes, courbés sur leur ouvrage éternel, forgeant la foudre pour le roi Zeus. Ils étaient déjà si avancés dans sa fabrication, la foudre était si brillante déjà, qu'il n'y manquait plus qu'un seul

rayon ; et ce rayon s'étendait sous les marteaux de fer, étincelante émanation du feu vigoureux.

V. 735-741.

Puis, les deux fils de l'Asopide Antiopé, Amphion et Zéthos : auprès d'eux était une ville, encore sans tours, Thèbes, dont il venaient de jeter avec ardeur les fondements. Zéthos portait sur ses épaules le sommet d'une montagne escarpée ; il semblait peiner sous le fardeau. Auprès de lui, Amphion, chantant sur sa phorminx d'or, marchait, et un rocher, deux fois aussi grand que celui de Zéthos, suivait ses pas.

V. 742-746.

Plus loin était tracée la déesse aux tresses épaisses et longues, Cythéréia, tenant le bouclier commode à manier d'Arès. Depuis l'épaule jusqu'au coude gauche, sa tunique était entr'ouverte au-dessous du sein : en face d'elle, son image apparaissait, visible dans le bouclier d'airain.

V. 747-751.

Puis, c'était un gras pâturage de bœufs ; auprès des bœufs, les Téléboens combattaient avec les fils d'Electryon ; ceux-ci se défendaient : les autres, les brigands de Taphos, voulaient les dépouiller. La prairie, couverte de rosée, se teignait du sang des combattants ; mais la quantité des voleurs l'emportait par la force sur les bergers moins nombreux.

V. 752-758.

Ensuite était tracé le combat de deux chars. Celui qui courait le premier était conduit par Pélops, qui agitait les rênes ; avec lui, sur le char, Hippodaméia était sa compagne. Le suivant à la course, Myrtilos poussait ses chevaux ; à son côté, Oinomaos, ayant saisi sa lance en

main, la tendait en avant. Mais l'essieu fléchit d'un côté et se brise dans le moyeu. Oinomaos tombe, au moment où il s'efforce de transpercer Pélops par derrière.

V. 759-762.

Phoibos Apollon était aussi représenté, robuste enfant, quoique encore dans un âge tendre, lançant des flèches sur un insolent qui tirait sa mère par son voile, le grand Tityos, que la divine Elaré avait enfanté, mais que Gaia avait nourri et mis au monde de nouveau.

V. 763.767.

Phrixos le Minyen y était aussi. Il semblait écouter réellement le bélier, et celui-ci avait l'air de parler. À leur vue, on demeure stupéfait ; l'esprit est le jouet d'une illusion. On s'attend à leur entendre prononcer de sages paroles, et, dans cet espoir, on les contemple longuement.

V. 768-792.

Tel était le don de la déesse Tritonide Athéné. Jason prit ensuite dans sa main droite sa lance qui frappait au loin, présent d'hospitalité qu'Atalante lui avait donné, après lui avoir fait un accueil ami sur le mont Ménale. Elle avait un vif désir de suivre l'expédition : mais, quanta lui, il s'occupa de détourner la jeune fille de son projet, dans la crainte des discordes pénibles qui auraient pu s'élever par amour pour elle.

Il se mit donc en marche pour aller vers la ville, semblable à un astre brillant que les jeunes filles, enfermées dans une demeure nouvellement bâtie, regardent s'élever au-dessus des maisons ; leurs yeux sont charmés en voyant son éclat rouge, si beau au milieu du ciel obscur ; elle se réjouit, la vierge qui attend avec impatience le jeune homme en voyage parmi les peuples étrangers, celui à qui ses parents l'ont fiancée, et pour qui

ils la gardent. Semblable à cet astre, le héros s'avançait sur la route qui mène à la ville.

Quand Jason et ses compagnons eurent franchi les portes et furent entrés dans la ville, les femmes du peuple s'agitaient derrière eux, heureuses d'un tel hôte. Mais lui, les yeux fixés à terre, il s'avança sans se laisser distraire, jusqu'au moment où il eut pénétré dans le palais splendide d'Hypsipylé. À sa vue, les servantes ouvrirent les portes à deux battants, adaptées à des montants artistement travaillés. Alors Iphinoé s'empressa de le conduire à travers une belle salle, et le fit asseoir sur un siège brillant en face de sa maîtresse. Celle-ci baissa les yeux, et ses joues virginales rougirent ; cependant, toute confuse, elle lui adressa ces paroles pleines d'une flatteuse habileté :

V. 793-833.

« Étranger, quelle est votre idée de rester si longtemps établis ainsi, en dehors de nos murs ? En effet, notre ville n'est point habitée par des hommes : ils sont allés, en étrangers, cultiver les champs fertiles de la Thrace, sur le continent. Toute leur méchanceté, je vais la dire sincèrement pour que vous la connaissiez à fond, vous aussi. Lorsque Thoas, mon père, était roi des habitants de Lemnos, alors nos guerriers, quittant leur pays, allaient faire des incursions sur la terre des Thraces, qui habitent en face de nous ; ils s'élançaient hors de leurs navires, dévastaient les étables, et ramenaient ici, au milieu d'un immense butin, des jeunes filles. Ainsi s'accomplissait le dessein de la fatale déesse Cypris, qui leur avait mis dans l'âme une passion criminelle, ruine de leur raison. Car ils prenaient en haine leurs femmes légitimes, et, obéissant à leur folie, ils les chassaient de leurs demeures ; et, cependant, ils dormaient auprès de ces femmes qu'ils avaient amenées captives, conquises à la pointe de la

lance : les malheureux ! Nous avons longtemps tout supporté : peut-être un jour leur cœur changerait-il. Mais il doublait, il s'accroissait sans cesse, leur mal terrible. Les enfants nés légitimement dans la maison étaient méprisés, et une race de bâtards commençait à grandir. Les choses en étaient arrivées à ce point que les jeunes filles vierges et, avec elles, les mères, comme des veuves, erraient par la ville, négligées de tous. Le père ne s'inquiétait pas le moins du monde de sa fille, la vît-il, sous ses yeux, mise en pièces par les mains d'une indigne marâtre. Les fils ne pensaient pas, comme auparavant, à garantir leurs mères des injures outrageantes ; la sœur n'était plus à cœur à son frère. C'est de ces filles captives que l'on s'occupait uniquement, dans la maison, aux chœurs de danse, sur la place publique, dans les festins. Cela fut ainsi jusqu'au jour où un dieu mit dans nos cœurs une audace qu'aucune force n'aurait pu arrêter : une fois qu'ils revenaient de chez les Thraces, nous refusâmes de les recevoir dans l'enceinte des tours ; ils pouvaient ou rentrer dans des sentiments légitimes, ou aller avec leurs captives s'établir quelque part ailleurs. Mais alors, demandant leurs fils, tout ce qui restait en ville du sexe mâle, ils repartirent pour le pays où ils sont encore maintenant, habitants des champs neigeux de la Thrace. Ainsi donc, demeurez au milieu de nous : faites partie de notre peuple. Pour toi, si tu veux habiter ici, si cela te plaît, certes les honneurs de mon père Thoas te seront réservés. Tu ne pourras, je crois, rien reprocher à cette terre : elle est plus fertile que les autres îles, si nombreuses que l'on en trouve d'habitées dans la mer Égée. Va donc maintenant, fais route vers ton navire,

répète nos paroles à tes compagnons, et ne demeure pas plus longtemps hors de la ville ! »

V. 834-860.

Elle parla ainsi, dissimulant le meurtre qui avait été commis sur les hommes. Jason, à son tour, lui adressa la parole avec adresse :

« Hypsipylé, c'est bien volontiers que nous accepterions l'aimable secours que tu nous offres, alors que nous avons besoin de toi. Je vais revenir en ville, quand j'aurai exposé, comme il convient, toutes tes offres à mes compagnons. Mais que l'autorité royale, que l'île de Lemnos restent tiennes. Pour moi, ce n'est pas dédain si je refuse, mais de terribles combats me réclament en hâte. »

Il dit, et lui toucha la main droite ; aussitôt, il se mit en route pour revenir. Autour de lui, de tous côtés, pleines de joie, des jeunes filles sans nombre s'empressaient jusqu'au moment où il sortit des portes. Bientôt après, sur des chariots rapides, elles descendaient vers le rivage, portant de nombreux dons d'hospitalité. Déjà, le héros avait répété avec soin à ses compagnons le discours qu'Hypsipylé avait tenu pour les appeler dans la ville. Elles les décidèrent sans peine à venir en hôtes dans leurs maisons. Car Cypris leur avait mis dans l'âme un doux désir, par égard pour Héphaïstos, le dieu plein de sagesse, afin que, désormais, grâce à l'arrivée de ces hommes, la population de Lemnos fût complète.

L'Aisonide partit pour la demeure royale d'Hypsipylé. Les autres allèrent un peu partout, chacun où le hasard le conduisait. Excepté Héraclès : il resta auprès du navire, de son plein gré, et, avec lui, quelques compagnons choisis. Aussitôt, la ville s'égaie de chœurs de danse et de festins ; elle est pleine

d'une fumée odorante : au-dessus de tous les autres dieux immortels, c'est le fils illustre d'Héra, et Cypris elle-même que l'on se conciliait par le chant et les sacrifices.

On différait de jour en jour le départ sur la mer. Ils seraient restés longtemps à s'oublier dans leur séjour, si Héraclès, convoquant ses compagnons loin des femmes, ne leur eût adressé ces paroles pleines de blâme :

V. 861-874.

« Malheureux ! un meurtre commis sur des concitoyens nous tient-il éloignés de la patrie ? Est-ce par besoin de nous marier que nous sommes venus de notre pays ici, dédaigneux des femmes de chez nous ? Est-ce notre plaisir d'habiter ici, pour labourer les fécondes campagnes de Lemnos ? Certes, ce n'est pas ainsi que nous conquerrons de la gloire à cohabiter si longtemps avec des femmes étrangères ! Et la toison, ce n'est pas quelque dieu qui ira l'arracher pour nous la donner, proie qui s'offrirait d'elle-même à nos prières. Rentrons donc, chacun chez soi ; quant à lui, laissez-le s'éterniser dans le lit d'Hypsipylé, jusqu'à ce qu'il ait peuplé Lemnos de ses enfants, et qu'une grande gloire lui soit arrivée ainsi ! »

V. 875-885.

C'est en ces termes qu'il gourmanda l'assemblée : en face de lui, personne n'osa lever les yeux, ni prendre la parole. Loin de là, aussitôt après la réunion, ils allèrent préparer leur départ en hâte. Mais les femmes coururent vers eux dès qu'elles se furent rendu compte de leur projet. Telles, autour de lis splendides, bourdonnent des abeilles, qui se répandent hors du rocher creux qui leur sert de ruche ; au loin s'étend une riante prairie baignée de rosée, et, dans leur vol d'une fleur à l'autre, elles

expriment les sucs les plus doux : telles, ces femmes, en larmes, se répandaient autour des hommes ; elles ne les quittaient pas ; par leurs gestes et leurs paroles, elles montraient leur empressement auprès de chacun d'eux, priant les dieux immortels de leur accorder un retour exempt de toute peine.

V. 886-909.

Ce fut aussi la prière d'Hypsipylé : elle prit les mains de l'Aisonide, et le regret de celui qui partait faisait couler ses larmes :

« Va, et que les dieux te ramènent avec tes compagnons sains et saufs, portant au roi la toison d'or ; que tout se passe suivant tes vœux, comme tu le désires. Cette île et le sceptre de mon père seront toujours pour toi, si jamais, à ton retour, tu veux revenir ici. Facilement tu pourrais y amener d'autres villes un peuple immense. Mais cette pensée tu ne l'auras pas, et moi-même je ne pressens pas que ces choses s'accomplissent : toutefois, et pendant ton voyage, et quand tu seras rentré dans ta patrie, souviens-toi d'Hypsipylé. Laisse-moi tes instructions, que j'exécuterai avec bonheur, si les dieux me permettent de devenir mère. »

Le fils d'Aison répondit ainsi, plein d'égards pour elle : « Hypsipylé, puissent les événements tourner aussi bien, les dieux le voulant. Mais toi, prends de moi une meilleure opinion : tout ce que je demande, c'est de pouvoir habiter ma patrie, avec le consentement de Pélias, pourvu que les dieux me laissent sortir des combats ! Mais si la destinée ne veut pas que de mon lointain voyage je revienne sur la terre d'Hellade, et si tu as mis au monde un enfant mâle, envoie-le, quand il sera parvenu à la puberté, dans Iolcos Pélasgienne, à mon père

et à ma mère, pour qu'il console leur deuil, si toutefois ils sont encore vivants. Et, loin du roi Pélias, dans leur palais, ils se l'élèveront à leur foyer. »

V. 910-921.

Il dit, et il monta sur le navire le premier : et les autres héros y montèrent. Ils prenaient les rames dans leurs mains, après s'être assis à leur place. Argos leur détacha le câble de la roche marine où il était fixé ; et déjà, à grands efforts, ils fendaient l'eau de leurs longues rames. Vers le soir, sur les conseils d'Orphée, ils abordèrent à l'île de l'Atlantide Électra, pour apprendre, dans les saintes cérémonies de l'initiation, ces arrêts des dieux qu'on ne peut répéter, et pour continuer ensuite, avec plus de sûreté, leur voyage sur la mer effrayante. Mais je ne parlerai pas davantage de ces initiations. Salut à cette île, salut à ces dieux indigènes, maîtres de mystères qu'il ne m'est pas permis de chanter !

V. 922-935.

Partis de là, ils parcoururent à la rame la vaste étendue du golfe Mêlas, ayant d'un côté la terre des Thraces, de l'autre et au nord, l'île d'Imbros. Puis, peu de temps après le coucher du soleil, ils arrivèrent à la pointe de la Chersonèse. Là, un rapide vent du midi vint souffler à leur aide ; ayant disposé la voile pour prendre la brise, ils se lancèrent dans les difficiles courants de la fille d'Athamas. Ils avaient laissé au nord l'autre mer dès le matin, et, à la nuit, ils arpentaient les flots limités par le rivage Rhœtéien, ayant à leur droite la terre Idéenne. Laissant de côté Dardanie, ils abordaient à Abydos ; ensuite, ils dépassaient Percoté, la côte sablonneuse d'Abarnis, et la divine Pityéia ; et, cette nuit même, après que le navire eut couru tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils arrivèrent au terme de l'Hellespont, rembruni par les tourbillons qui l'agitent.

V. 936-960.

Il est, dans la Propontide, une presqu'île élevée, non loin du continent phrygien, riche en blés. Autant, d'un côté, elle s'incline vers la mer, aussi loin, d'autre part, entouré de flots mugissants, un isthme descend vers la terre ferme. Ses rivages, accessibles des deux côtés, sont situés au-dessus du fleuve Aisépos.

Les peuples qui demeurent aux environs appellent cet endroit la montagne des Ours : mais il a des habitants sauvages et féroces, enfants de Gaia, étranges prodiges aux yeux de leurs voisins. Car ils font mouvoir chacun six bras d'une force extrême : deux, fixés à leurs robustes épaules, et les quatre autres, plus bas, adaptés à leurs flancs monstrueux. L'isthme et la plaine, située en face, étaient habités par des hommes Dolions. Celui qui leur commandait était un héros, fils d'Aineus, Cyzicos, que la fille du divin Eusoros, Ainété, avait mis au monde. Quoique bien terribles, les enfants de Gaia n'attaquaient jamais ce peuple, car Poséidon le protégeait ; de lui, en effet, les Dolions étaient issus à l'origine. C'est en ce pays qu'Argo aborda, poussée par les vents de Thrace ; le port Calos l'accueillit dans sa course. C'est là aussi que, sur les conseils de Tiphys, ils détachèrent la pierre de fond, qui était petite, et la laissèrent auprès d'une source, de la source d'Artacié. Ils en prirent une autre qui convenait bien, une très pesante. Mais celle qu'ils avaient laissée fut plus tard, suivant l'arrêt du dieu qui lance au loin les traits, placée, pierre consacrée, par les Ioniens, compagnons de Nélée, dans le sanctuaire d'Athéné, protectrice de Jason.

V. 961-988.

Pleins de dispositions amicales, tous les Dolions et Cyzicos lui-même vinrent à la rencontre des Argonautes, dès qu'ils eurent appris quelle expédition ils avaient

entreprise, quelle était leur race, qui ils étaient. Ils les reçurent avec hospitalité et leur persuadèrent de pénétrer plus avant, à force de rames, pour fixer dans le port de la ville les amarres du navire. Ils élevèrent alors à Apollon, qui préside aux débarquements, un autel établi sur le rivage, et ils s'occupèrent des sacrifices. Le roi lui-même leur donna le vin exquis dont ils avaient grand besoin, et aussi des moutons. Car un oracle lui avait dit que lorsqu'il viendrait une divine expédition de héros, il faudrait aussitôt la recevoir avec bienveillance, loin d'avoir contre elle des desseins hostiles. Semblable à Jason, le premier duvet de la jeunesse croissait sur son visage, et il ne pouvait pas encore se glorifier d'être père. Il avait, dans sa demeure, une épouse qui ne connaissait pas encore les travaux de l'enfantement, la fille du Percosien Mérops, Cleité à la belle chevelure, qu'il avait récemment emmenée, grâce à de splendides présents de noces, hors de la maison de son père, située de l'autre côté de la mer. Mais il laissa la chambre et le lit nuptial de sa jeune femme, pour venir partager leur repas ; toute crainte était bannie loin de lui. Ils s'interrogeaient mutuellement les uns les autres ; lui, il leur demandait quel était le but de leur voyage, quels étaient les ordres de Pélias ; eux, de leur côté, ils s'informaient des villes avoisinantes et de toutes les sinuosités de la vaste Propontide : malgré tout leur désir de savoir, il ne pouvait les renseigner au delà. Aussi, à l'aurore, ils gravissaient le grand mont Dindymos, pour se rendre compte par eux-mêmes des routes de cette mer. Et cependant, quelques-uns d'entre eux faisaient avancer le navire de son premier mouillage au port Chytos. Le

chemin par lequel ils allèrent a gardé le nom de route de Jason.

V. 989-1011.

Mais, arrivant de l'autre côté, les enfants de Gaia se précipitaient de la montagne ; ils obstruèrent, en lançant des rochers au fond, l'issue du vaste port Chytos qui va vers la mer. Tels des chasseurs, disposant un piège pour y enfermer une bête sauvage. Mais, avec les plus jeunes hommes, Héraclès était resté au port, et aussitôt, bandant son arc dont il ramenait la corde en arrière, il en renversa bon nombre à terre, les uns sur les autres. Eux, de leur côté, ils brandissaient des pierres abruptes qu'ils lançaient. C'est qu'une déesse suscitait ces monstres terribles, Héra, femme de Zeus ; car cette lutte était un des travaux réservés à Héraclès. Se joignant à leurs compagnons, les autres héros qui revenaient de la montagne, avant d'être arrivés à l'endroit d'où ils voulaient observer la mer, les héros vaillants commencèrent à mettre à mort les enfants de Gaia, soit à coups de flèches, soit en les accueillant avec leurs lances ; et le combat dura, jusqu'au moment où tous ces assaillants furieux eurent été mis en pièces.

Ainsi, lorsque les bûcherons jettent en longue file sur la pente abrupte d'un rivage les grands troncs d'arbres qu'ils viennent d'abattre à coups de hache, afin que ces arbres, une fois humectés par les flots, se laissent pénétrer par les coins solides ; ainsi, à la suite les uns des autres, les vaincus gisaient étendus, à l'endroit où se rétrécissait le port aux vagues blanches d'écume ; les uns, masse serrée, avaient la tête et la poitrine plongées dans l'eau salée ; le reste du corps, plus élevé, s'étendait sur la terre ferme. D'autres, au contraire, avaient la tête sur le

sable du rivage, et leurs pieds s'enfonçaient dans la mer. Les uns et les autres devaient être la proie des oiseaux et des poissons.

V. 1012-1077.

Les héros, après avoir achevé sans crainte cette lutte, détachaient au souffle du vent les amarres du navire, et poursuivaient leur route plus avant au travers des vagues gonflées de la mer. Argo avait couru toute la journée à la voile ; mais, à l'arrivée de la nuit, le souffle du vent ne restait pas ce qu'il avait été. La tempête contraire saisissait le navire, le ramenait en arrière, en sorte qu'ils abordèrent de nouveau chez les Dolions hospitaliers. Les héros débarquèrent cette même nuit : encore aujourd'hui on nomme « Pierre Sacrée » la pierre autour de laquelle ils jetèrent les amarres du navire, s'étant avancés jusque-là.

Aucun d'eux ne fut assez avisé pour reconnaître que c'était la même presqu'île qu'ils avaient naguère quittée. Eux, non plus, les Dolions ne s'aperçurent pas, dans la nuit, que c'étaient réellement les héros qui revenaient ; mais ils pensèrent que l'armée Pélasgienne des Macriens venait d'aborder. Aussi, revêtant leurs armes, ils engagèrent la bataille avec eux. Ils manœuvrèrent les uns contre les autres de la lance et du bouclier : telle la rapide violence du feu fait rage, quand elle s'est abattue sur des buissons desséchés. C'est ainsi qu'une attaque terrible et violente s'abattit sur le peuple des Dolions. Et, de cette bataille, leur roi lui-même ne devait pas, violant l'ordre des destins, revenir chez lui, dans sa chambre, à son lit nuptial. Le voyant qui se tournait droit contre lui, l'Aisonide se précipita et le frappa en pleine poitrine, et, tout autour, les os furent fracassés par le coup de lance.

Et le roi, renversé sur le sable, accomplit sa destinée. Car il n'est jamais permis aux mortels de l'éviter : c'est une dure barrière qui, de tous côtés, s'étend autour d'eux. Cyzicos se croyait bien à l'abri de tout malheur fâcheux de la part des héros ; et, cette nuit même, le destin l'enchaîna, alors qu'il combattait contre eux. Beaucoup d'autres qui l'aidaient dans la lutte furent tués. Héraclès tua Téléclès et Mégabrontès ; Acastos dépouilla Sphodris ; Pélée se rendit maître de Zélys et de Géphyros, agile dans les combats ; Télamon, habile à manier la lance, mit à mort Basileus ; Idas tua Promeus ; Clytios, Hyacinthos ; et les deux Tyndarides, Mégalossakès et Phlogios. En outre de ceux-ci, le fils d'Oineus tua l'audacieux Itymoneus et Artakès, qui combattait au premier rang ; tous guerriers, que les habitants du pays honorent encore du culte qu'on rend aux héros.

Le reste lâcha pied et s'enfuit de frayeur, comme, devant les éperviers rapides, s'échappe en tremblant la foule des colombes. Ils se précipitèrent vers les portes, troupe en désordre ; aussitôt, cette retraite d'une lutte lamentable remplit la ville de cris. À l'aurore, on reconnut de part et d'autre la terrible, l'irréparable erreur. Une douleur cruelle s'empara des héros Minyens, quand ils virent le fils d'Aineus, Cyzicos, étendu devant eux dans la poussière et le sang. Trois jours entiers, ils gémirent, ils arrachèrent leurs cheveux, eux et le peuple des Dolions. Ensuite, avec leurs armes d'airain, ils firent trois fois le tour du tombeau, accomplirent les justes cérémonies funèbres, et instituèrent, comme il est convenable, des jeux dans la plaine herbeuse où, encore aujourd'hui, le tertre du tombeau s'élève à la vue de la postérité.

Mais Cleité, femme de Cyzicos, ne survécut pas plus longtemps à la mort de son époux : à ce malheur, elle en ajouta un autre plus affreux, car elle s'attacha une corde au cou. Sa mort fut pleurée par les Nymphes des bois elles-mêmes. Toutes les larmes qui de leurs yeux coulèrent vers la terre, les déesses en firent une source appelée Cleité, nom illustre de la malheureuse jeune femme. Ce fut un jour bien funèbre, par la volonté de Zeus, pour les femmes des Dolions et pour les hommes. Personne, parmi le peuple, ne put goûter à la moindre nourriture ; et, longtemps, leur douleur les empêcha de broyer le grain sous la meule ; mais ils soutenaient leur existence en se nourrissant seulement de grains crus. De là vient qu'à présent encore, au jour anniversaire où les Ioniens, habitants de Cyzique, répandent des libations, c'est sous la meule publique que le grain est broyé pour le gâteau des sacrifices.

V. 1078-1102.

Après cela, s'élevèrent de rudes tempêtes, qui, pendant douze jours et douze nuits, empêchèrent les héros de prendre la mer. Au bout de ce temps, la nuit étant venue, déjà domptés par le sommeil, ils dormaient tous, étendus. C'était la dernière partie de la nuit. Acastos et Mopsos Ampycide veillaient sur leur profond sommeil. C'est alors qu'au-dessus de la tête blonde de l'Aisonide, un alcyon vola, prédisant par son chant clair la fin de la tourmente soulevée. Mopsos le comprit, quand il eut entendu les accents de bon augure de l'oiseau qui aime les rivages. Bientôt, suivant l'ordre de la divinité qui l'envoyait, l'oiseau se détourna et vint se poser en haut de la poupe, perché à l'endroit le plus élevé. Jason était couché sur les molles toisons des brebis : Mopsos alla le secouer, le réveilla aussitôt, et lui adressa ces paroles :

« Aisonide, il faut que tu ailles au temple du Dyndimos escarpé, apaiser la mère de tous les dieux, qui y réside, assise sur un beau trône ; alors cesseront les tempêtes véhémentes. Voilà ce que m'a appris le chant d'un alcyon marin que je viens d'entendre ; il a volé tout autour de toi et au-dessus de ta tête, pendant que tu dormais. Certes, les vents et la mer, aussi bien que toute la terre en bas et en haut le siège neigeux de l'Olympos, tout dépend de la déesse. Aussi, lorsque, venant des montagnes, elle entre dans le ciel immense, le Cronide Zeus lui-même recule devant elle. Et, de la même manière, tous les autres dieux immortels entourent d'honneur la terrible déesse. »

V. 1103-1152.

Il parla ainsi, et ses paroles furent agréables à celui qui les entendait ; Jason s'élança de sa couche, et, plein de joie, il fit lever ses compagnons, les excitant tous à se hâter. Quand ils furent éveillés, il leur exposa le présage divin, interprété par l'Ampycide Mopsos. Aussitôt, les plus jeunes gens firent sortir des bœufs des étables, et les amenèrent jusqu'au plus haut sommet de la montagne. D'autres, ayant détaché les amarres de la Pierre Sacrée, conduisirent à la rame le navire dans le port thrace. Puis, ils se mirent en marche eux-mêmes, ne laissant à bord qu'un petit nombre de leurs compagnons.

Déjà les roches Macriades et, de l'autre côté de la mer, tout le pays de Thrace, qui semblait sous leurs mains, se découvraient à leur vue. Dans la brume, apparaissait l'embouchure du Bosphore, et, plus loin, les montagnes de Mysie ; et, d'autre part, le courant du fleuve Aisépos et la ville et la plaine Népéienne d'Adrestéia.

Là, s'élevait un solide cep de vigne, né dans la forêt, que l'âge avait séché jusqu'aux racines. Ils le coupèrent, pour en faire un simulacre sacré de la déesse de la

montagne. Argos tailla ce bois avec art, et ils l'établirent sur le sommet escarpé, à l'abri des chênes élevés, les plus hauts de tous ceux qui sont enracinés dans la terre. Puis ils construisirent un autel en cailloutage, et, tout autour, couronnés de feuilles de chêne, ils s'occupèrent de la cérémonie sacrée, invoquant la mère du Dindymos, déesse qui habite la Phrygie, vénérable entre toutes ; et, en même temps, Titias et Cyllénos, les seuls de tous que l'on nomme les conducteurs des destins et les associés des travaux de la mère du mont Ida, les seuls de tous ces Dactyles Crétois de l'Ida, nés de la nymphe Anchialé, qui jadis les mit au monde, dans une caverne du mont Dicté, saisissant à deux mains la terre Oiaxienne.

L'Aisonide suppliait à genoux, en versant des libations sur les victimes enflammées ; en même temps, d'après les conseils d'Orphée, les jeunes gens bondissaient en mesure, dansant la danse armée ; ils heurtaient leurs boucliers de leurs épées, afin d'égarer dans l'air les lamentations de mauvais augure que les peuples poussaient encore pour les funérailles du roi. De là vient que les Phrygiens, encore aujourd'hui, se rendent Rhéa propice par le son du rhombe et du tympan.

Cependant, accessible aux prières, la déesse prêta son attention à ces cérémonies pures ; les signes convenables au caractère de la déesse se manifestaient. Les arbres produisaient des fruits en abondance, et la terre faisait naître d'elle-même, aux pieds des héros, les fleurs du gazon délicat. Les bêtes féroces, quittant les bois épais et leurs tanières, arrivèrent en remuant la queue d'un air caressant. La déesse fit éclater aussi un autre présage : jusque alors aucune source n'arrosait le Dindymos, et voici que, pour les Argonautes, l'eau se mit à couler du

sommet aride, sans s'arrêter. Et dans la suite, les hommes qui habitaient auprès de cette fontaine d'eau bonne à boire l'appelèrent « source de Jason ». Mais, en ce moment, les héros préparèrent sur les monts des Ours, en l'honneur de la déesse, un festin où ils célébrèrent Rhéa très auguste. Vers l'aurore, les vents s'étant apaisés, ils quittèrent la presqu'île à la rame,

V. 1153-1186.

Une émulation excitait chacun des héros : qui d'entre eux serait le dernier à cesser de ramer ? Autour d'eux, l'air n'étant plus agité, avait calmé le tournoiement des eaux et endormi la mer. Les rameurs, encouragés par la tranquillité des flots, poussaient toujours à grands efforts le navire en avant. Argo bondissait si bien sur la mer, que les chevaux de Poséidon, aux pieds agiles comme les tempêtes, n'auraient pu l'atteindre. Cependant, les vagues s'étaient excitées sous l'action des fortes brises qui, sur le soir, venaient de s'élever des fleuves ; épuisés enfin, ils s'arrêtaient. Alors, ces hommes qui peinaient de toutes leurs forces, c'est Héraclès qui, seul, les entraînait par la vigueur de ses bras ; à lui seul, il mettait en mouvement l'assemblage des bois du navire. Dans leur course rapide vers le rivage des Mysiens, les héros côtoyaient l'embouchure du Rhyndacos et le grand tombeau d'Aigaiôn,qui était en vue, un peu au-dessous de la Phrygie ; mais, alors, Héraclès brisa sa rame au milieu, en soulevant les sillons de la mer gonflée. Tenant à deux mains l'un des morceaux, il tomba de côté ; l'autre morceau fut englouti par le reflux des vagues. Le héros dut s'asseoir, oisif ; il restait silencieux, tournant de tous côtés des yeux étonnés : car ses mains n'avaient pas coutume de rester en repos.

Or, c'était le moment où, de la pleine campagne, le terrassier, qui creuse le sol autour des arbres, et le laboureur reviennent avec joie à leur cabane, avides du souper. Arrivé à sa porte, le malheureux se repose ; ses genoux sont brisés, la poussière le dessèche ; il considère ses mains broyées par le travail, et maudit longuement son estomac qui a besoin de nourriture. C'est à ce moment de la journée que les héros arrivèrent aux habitations de la terre Cianide, près du mont Arganthonéios et de l'embouchure du Cios. Ils venaient en amis ; les Mysiens, habitants du pays, les reçurent avec hospitalité et leur fournirent les provisions de route dont ils avaient besoin : des moutons et du vin en abondance. Ensuite, parmi les héros, les uns apportent du bois sec, les autres une quantité de feuilles et d'herbes des prairies, amassées pour faire des lits. D'autres faisaient tourner des morceaux de bois l'un dans l'autre, pour les allumer par le frottement ; ou bien ils mélangeaient le vin dans les cratères et préparaient le festin. Au crépuscule un sacrifice était fait en l'honneur d'Apollon, qui préside aux débarquements.

V. 1187-1206.

Le fils de Zeus recommanda bien à ses compagnons de préparer le repas, et il partit pour la forêt ; il avait hâte de se fabriquer, avant tout, une rame qui fût commode à sa main. Après avoir erré quelque peu, il trouva un sapin qui n'était pas chargé de beaucoup de branches, ni recouvert de feuilles, et qui ressemblait à la tige d'un long peuplier noir ; il paraissait en effet de même hauteur et de même épaisseur. Aussitôt Héraclès posa à terre son carquois plein de flèches, avec son arc, et il se dépouilla de sa peau de lion. De sa massue consolidée d'un cercle

d'airain, il ébranla le tronc jusqu'à la racine, et l'entoura par en bas de ses deux mains, confiant dans sa force. Solide sur ses jambes écartées, il appliqua avec vigueur contre l'arbre sa large épaule ; dans son effort, il l'arracha du sol, quoiqu'il eût de profondes racines, et, avec lui, les mottes qui le retenaient dans la terre. Aussi vite le mât d'un navire, au moment des tempêtes excitées par le déclin du funeste Orion, est, d'un seul coup, enlevé avec ses coins eux-mêmes des câbles qui le maintiennent, car le rapide ouragan se précipite d'en haut : aussi vite il arracha l'arbre. Puis, reprenant son arc, ses flèches, la peau qui le couvrait et sa massue, il se mit en route pour revenir.

V. 1207-1239.

Cependant Hylas, muni d'un vase d'airain, s'était écarté de l'assemblée des héros, à la recherche du jaillissement sacré d'une source, pour prévenir le retour d'Héraclès en puisant l'eau nécessaire à son repas, et en s'occupant avec hâte et avec soin de tous les préparatifs. Car, depuis sa petite enfance, il était nourri par Héraclès dans ces habitudes, depuis que celui-ci l'avait enlevé de la maison de son père, le divin Théiodamas, tué misérablement au pays des Dryopes par le héros, alors qu'il contestait avec lui au sujet d'un bœuf de labour. En effet, victime de la fatalité, Théiodamas fendait avec sa charrue le sol d'une jachère. Héraclès lui ordonna de livrer ce bœuf laboureur, et Théiodamas n'y consentit pas. C'est que Héraclès cherchait quelque prétexte déplorable pour porter la guerre chez les Dryopes, parce que ces hommes vivaient sans se soucier en rien de la justice. Mais tout cela m'égarerait bien loin de ce poème.

Or, Hylas arriva bien vite à une fontaine que les habitants qui en sont voisins appellent les Sources. Par hasard, en ce moment, des chœurs de Nymphes y étaient installés ; car toutes, tant qu'elles étaient, habitantes de ce riant promontoire, elles avaient soin, chaque nuit, de célébrer Artémis par leurs chants. Toutes celles à qui le sort avait assigné les hauteurs ou les grottes des montagnes, celles aussi qui habitent les forêts arrivaient de loin : et, de la source aux belles ondes, venait de s'élever la Nymphe de la fontaine. Elle aperçut Hylas près d'elle, brillant de beauté et de grâces séduisantes ; car, du haut du ciel, la lune dans son plein le faisait resplendir sous ses rayons éclatants. Cypris frappa le cœur de la Nymphe : dans sa stupeur, elle eut peine à rassembler ses esprits. Mais, dès qu'il eut plongé son vase dans le courant, en se penchant de côté, dès que l'eau en abondance commença à s'engloutir avec bruit dans l'airain sonore, aussitôt la Nymphe lui mit sur le cou son bras gauche, pleine du désir de baiser sa bouche délicate ; de sa main droite, le saisissant au coude, elle l'entraînait au milieu du tournant d'eau.

V. 1240-1260.

Il criait : seul, parmi tous ses compagnons, le héros Polyphémos Eilatide l'entendit, lui qui avait fait route plus avant, car il attendait le retour du grand Héraclès. Il s'avança en hâte vers les Sources, comme un animal des forêts à qui le bêlement des moutons est arrivé de loin : la faim le rend ardent, il se précipite, et pourtant il ne s'est pas emparé des troupeaux ; car auparavant les bergers les ont rentrés dans leurs étables. Mais lui, haletant, pousse d'affreux hurlements, jusqu'à en être épuisé. Tel l'Eilatide gémissait profondément ; il allait et venait, en criant, dans tous les endroits d'alentour, mais c'est en vain que sa voix retentissait.

Tout à coup, dégainant sa grande épée, il se mit à la recherche d'Hylas ; il craignait que l'enfant devînt la proie des bêtes sauvages, ou que, étant seul, il tombât dans quelque embuscade des habitants, et fût emmené par eux, facile butin. 1l allait ainsi, brandissant son épée nue dans sa main, quand il se rencontra sur sa route avec Héraclès lui-même. Il reconnut facilement le héros, qui se hâtait vers le navire, au milieu des ténèbres. Aussitôt, il lui annonça le malheur déplorable qui venait d'arriver ; sa respiration était pénible, car la douleur l'oppressait :

« Malheureux ! je vais, le premier de tous, te dire une nouvelle bien triste : Hylas, qui était allé à la source, ne revient pas sain et sauf. Mais des brigands l'ont saisi et l'entraînent de force, ou des bêtes le dévorent. Quant à moi, je l'ai entendu crier. »

V. 1261-1272.

Il dit : Héraclès écoutait, et une abondante sueur coulait de ses tempes, et un sang noir bouillonnait dans son cœur. Hors de lui, il jeta à terre le sapin qu'il avait en main, et se mit en route, courant devant lui, où ses pieds l'emportaient. Tel, piqué par un taon, un taureau se précipite : il abandonne les prairies et les marais ; il ne pense plus aux bergers, ni aux troupeaux, mais il poursuit sa course. Tantôt il va sans repos, tantôt il s'arrête, et, élevant sa large tête, pousse un mugissement ; car le taon mauvais le torture. Ainsi Héraclès, dans les mouvements impétueux de son âme, tantôt agite ses rapides genoux, longtemps, sans s'arrêter ; tantôt, il interrompt sa course pénible, et sa grande voix pénètre au loin.

V. 1273-1295.

Mais, au moment où l'étoile du matin commençait à briller au-dessus des plus hautes cimes, les brises

revinrent. Aussitôt Tiphys ordonna de monter en navire pour profiter du vent. Ils s'embarquèrent sans tarder, pleins d'entrain ; ayant tiré à eux sur le navire les pierres de fond, ils halèrent les câbles sur l'arrière. Le milieu de la voile se gonfla sous le vent, et, loin du rivage, ils étaient entraînés, joyeux, le long du cap Posidéios. Mais, quand l'aurore sereine resplendit, dans le ciel, au matin, s'élevant de l'extrémité de l'horizon, alors que les sentiers paraissent blancs au milieu de la campagne, et que les plaines humides de rosée brillent d'un éclat transparent, alors ils s'aperçurent que, sans y prendre garde, ils avaient laissé leurs compagnons.

Une violente querelle s'éleva entre eux, un tumulte affreux ; car ils s'en allaient, ayant oublié en arrière le meilleur d'eux tous. Effrayé, incapable de prendre un parti, l'Aisonide ne parlait ni dans un sens ni dans l'autre. Il restait assis, profondément accablé d'un lourd chagrin, et se rongeant le cœur. Mais Télamon, saisi de colère, parla ainsi :

« Si tu restes tranquille comme tu l'es, c'est que tu avais tout arrangé pour abandonner Héraclès. C'est de toi que ce dessein est parti ; car tu craignais que sa gloire par toute l'Hellade n'obscurcît la tienne, si toutefois les dieux nous accordent de rentrer chez nous. Mais, à quoi bon les paroles ? Car, je vais me séparer de tes compagnons qui ont préparé avec toi cette perfidie ! »

V. 1296-1309.

Il dit, et se précipita sur l'Agniade Tiphys, et ses yeux brillaient comme les flammes qui s'élèvent en spirales du milieu d'un feu ardent. Et, certes, ils seraient revenus en arrière, vers la terre des Mysiens, à force de lutter contre la mer et le vent qui continuait à souffler en sens contraire, si les deux fils du Thrace Borée n'avaient

interpellé l'Aiacide par de dures paroles : infortunés ! Une terrible vengeance leur était réservée dans l'avenir, de la main d'Héraclès, pour avoir empêché qu'on n'allât à sa recherche. Car, au retour des combats célébrés aux funérailles de Pélias, ils furent tués par Héraclès dans Ténos que la mer entoure ; il entassa de la terre autour de leurs cadavres, et éleva au-dessus deux colonnes, dont l'une, miracle surprenant aux yeux des hommes, se meut au souffle du retentissant Borée. Et ces choses devaient s'accomplir ainsi, dans la suite des temps.

V. 1310-1328.

Mais, du fond de la mer mugissante, Glaucos apparut aux Argonautes, Glaucos, le très sage interprète du divin Nérée. Il éleva à la surface de l'eau sa tête couverte de cheveux, et le haut du corps, depuis la ceinture ; et, saisissant d'une main robuste les flancs du navire, il leur parla ainsi au milieu de leur impétueuse discussion :

« Pourquoi voulez-vous, contrairement au dessein du grand Zeus, amener le courageux Héraclès dans la ville d'Aiétès ? Le destin l'appelle à Argos, pour accomplir les douze travaux jusqu'au bout, à force de peine, et suivant les ordres de l'injuste Eurysthée ; puis, il doit habiter au foyer des immortels, quand il aura fini le petit nombre de travaux qu'il lui reste encore à exécuter. Qu'il n'y ait donc pas de regret au sujet de lui. Quant à Polyphémos, l'ordre fatal est qu'après avoir fondé une ville illustre chez les Mysiens, à l'embouchure du Cios, il achève son destin dans le pays immense des Chalybes. Pour Hylas, une nymphe divine en a fait son époux par amour ; c'est à cause de leurs courses errantes à sa recherche que les deux héros ont été abandonnés. »

Il dit, et, ayant plongé, se précipita au fond de la mer agitée ; autour de lui, bouleversée par les tourbillons, l'eau écumait,

éclatante de blancheur, et rejaillissait sur le navire aux flancs creux.

V. 1329-1344.

Les héros furent remplis de joie ; l'Aiacide Télamon s'empressa de marcher vers Jason, et, lui ayant pris l'extrémité de la main dans la sienne, il l'embrassa et parla ainsi : « Aisonide, ne sois point irrité contre moi, si, dans mon fol emportement, je t'ai blessé. Car la douleur m'a fait tenir un discours insolent et insupportable. Que les vents emportent cet égarement, et soyons, comme par le passé, bienveillants l'un pour l'autre. » Le fils d'Aison lui répondit alors avec sagesse : « Ami, tu m'as sans doute injurié par de mauvaises paroles, quand tu as dit, devant tous nos compagnons, que je me conduisais mal à l'égard d'un homme excellent. Mais je ne nourris pas un courroux amer, quoique, sur le moment, j'aie été très peiné. Car, enfin, ce n'est pas à cause de troupeaux de brebis ou de richesses que tu t'es emporté contre moi, mais au sujet d'un de nos compagnons. Et j'espère que, si l'occasion s'en présente, tu soutiendras de même ma querelle contre quelque autre. » Il dit, et, réconciliés, ils reprirent leurs places primitives.

V. 1345-1357.

Quant aux deux héros laissés en arrière, la volonté de Zeus était que l'un, l'Eilatide Polyphémos, fondât chez les Mysiens une ville du même nom que le fleuve qui la baigne, et que l'autre partît pour continuer de se fatiguer aux travaux imposés par Eurysthée. Mais il menaça de bouleverser, avant de partir, le pays des Mysiens, si on ne découvrait ce qu'était devenu Hylas, qu'il fût mort ou vif. Les Mysiens donnèrent en otage à Héraclès des enfants choisis parmi les plus nobles du peuple, et ils s'engagèrent par serment à ne jamais cesser leur travail

de recherches. Voilà pourquoi les Cianiens recherchent encore maintenant Hylas, fils de Théiodamas, et s'intéressent à Trachine, la ville bien construite. Car c'est là qu'Héraclès installa les enfants que les Mysiens lui donnèrent à emmener de chez eux en otages.

V. 1358-1362.

Pendant tout le jour, le navire fut entraîné par le vent, et pendant toute la nuit ; car le souffle était impétueux. Mais il n'y avait plus la moindre brise quand l'aurore se leva. Or, ayant aperçu un rivage qui s'élevait autour d'une baie, et qui semblait très vaste, ils y abordèrent à la rame, au moment où le soleil commençait à briller.

CHANT II
SOMMAIRE

Provocation d'Amycos (1-18). — Pollux accepte de lutter contre lui (19-24). — Préparatifs du combat du ceste (25-66). — Le combat ; défaite et mort d'Amycos (67-97). — Les Bébryces veulent venger leur roi ; bataille générale et victoire des Argonautes (98-163). — Repos des héros après la victoire (154-163). — Départ ; arrivée à la demeure de Phinée (164-177). — Histoire de Phinée ; il fait appel à la compassion des Argonautes (178-239). — Zétès s'assure de la véracité de Phinée (240-261). — Zétès et Calaïs chassent les Harpyes (262-300). — Prédiction de Phinée (301-407). — Derniers conseils de Phinée ; retour des fils de Borée (408-447). — Épisode de Paraibios (448-499). — Origine des vents Étésiens (500-527). — Départ des Argonautes ; Athéné aide leur navigation au travers des Symplégades (528-618). — Craintes de Jason ; ses compagnons l'encouragent (619-647). — Arrivée d'Argo à l'île Thynias ; apparition d'Apollon ; cérémonies en l'honneur du dieu (648-719). — Les Argonautes abordent au pays des Mariandyniens (720-751). — Accueil qui leur est fait par le roi Lycos (752-814). — Mort et funérailles d'Idmon (815-850). — Mort de Tiphys ; Ancaios le remplace comme

pilote ; les héros arrivent à l'embouchure du Callichoros (851-910). — Apparition de l'ombre de Sthénélos ; le navire Argo côtoie les rivages d'Asie jusqu'à Sinopé (911-945). — Arrivée des Argonautes au cap des Amazones ; le navire côtoie la terre des Chalybes (946-1008). — Argo côtoie les pays des Tibaréniens et des Mossynoiciens (1009-1029) — Lutte des héros contre les oiseaux de l'île Arétia (1030-1089). — La tempête jette les fils de Phrixos sur le rivage de l'île (1090-1133). — Jason les accueille et leur expose ses projets ; Argos dit combien il sera difficile d'enlever la toison (11 34-1225). — Arrivée des héros en Colchide (1226-1283).

CHANT II

Vers 1-18.

Là étaient les étables des bœufs et la demeure d'Amycos, le roi superbe des Bébryces, lui qu'enfanta autrefois la nymphe bithynienne Mélia, unie au dieu de la génération, Poséidon. C'était le plus insolent des hommes : il avait même coutume d'imposer aux étrangers une loi injuste. Personne ne pouvait quitter le pays avant de s'être essayé contre lui au pugilat ; il avait ainsi tué beaucoup d'hommes des peuples voisins. Alors aussi il vint vers le navire s'enquérir de ce qui avait rendu l'expédition nécessaire, demander aux héros qui ils étaient ; il les traita avec un souverain mépris et, s'étant avancé au milieu de leur assemblée, il parla ainsi : « Gens qui errez sur la mer, écoutez ce qu'il convient que vous sachiez. La loi est ici que nul étranger qui a abordé chez les Bébryces ne puisse partir avant d'en être venu aux mains avec moi. Aussi, choisissez-moi le plus brave de votre compagnie et placez-le ici même, seul, en face de moi, pour lutter au pugilat. Mais, si vous négligez mes lois, si vous les foulez aux pieds, une invincible nécessité vous poursuivra cruellement. »

V. 19-24.

Il parla ainsi, plein d'orgueil ; eux, en entendant ces paroles, une sauvage colère les prit. Mais Pollux surtout se sentit atteint par cette provocation. Il se leva aussitôt, champion de ses compagnons, et s'écria : « Contiens-toi, maintenant : quel que tu te vantes d'être, n'étale pas devant nous cette violence mauvaise. Tes lois, nous nous y soumettrons comme tu le demandes. Et moi-même, dès à présent, je m'engage bien volontiers à lutter contre toi. »

V. 25-66.

Il parla ainsi, sans ménagements ; l'autre le regarda en roulant les yeux ; tel un lion, frappé par un javelot, un lion que des hommes attaquent dans les montagnes. Enveloppé par leur foule, il ne s'inquiète plus d'eux, mais il regarde seul à seul celui qui l'a blessé le premier, et qui ne l'a pas tué. Alors donc le Tyndaride déposa le manteau bien foulé, finement tissé, qu'une des Lemniennes lui avait donné comme présent d'hospitalité. Amycos, de son côté, jeta à terre, avec les agrafes, son double manteau de peau de couleur sombre et un bâton recourbé qu'il portait, un bâton raboteux d'olivier sauvage né sur la montagne. Quand, après avoir regardé de tous côtés aux environs, ils eurent trouvé un endroit à leur convenance, ils placèrent tous leurs compagnons sur le sable du rivage, en deux troupes séparées. Pour ceux qui les voyaient, rien d'égal dans les deux adversaires : ni la stature, ni la prestance. L'un semblait le fils du funeste Typhoeus, ou même l'être monstrueux qu'autrefois Gaia, dans sa colère contre Zeus, mit au monde ; l'autre, le Tyndaride, était comparable à un astre céleste dont la vive lumière est si belle quand elle resplendit dans les ombres de la nuit. Tel était le fils

de Zeus : un léger duvet poussait encore sur ses joues ; l'éclat de la jeunesse brillait encore dans ses yeux. Mais sa force, son impétuosité grandissaient comme celles d'une bête féroce. Il lançait ses bras en tous sens pour voir s'ils se mouvaient, agiles comme autrefois, si le travail continu et la navigation à la rame ne les avaient pas alourdis. Amycos, lui, ne faisait pas l'essai de ses forces ; mais il se tenait en silence loin du Tyndaride, les yeux fixés sur lui, et son cœur bondissait, tant il désirait faire couler le sang de la poitrine de son ennemi. Cependant Lycoreus, le serviteur d'Amycos, plaça devant chacun d'eux, à leurs pieds, une paire de cestes de cuir cru, desséchés, qui étaient devenus très durs. Alors Amycos adressa à son adversaire ces paroles arrogantes : « De ces deux paires de cestes, je te remettrai en mains celle que tu voudras, sans tirer au sort. Je le ferai de moi-même, bien volontiers, pour que tu ne puisses pas ensuite m'adresser de reproches. Mets-les autour de tes mains ; et puis tu diras à d'autres, en connaissance de cause, combien je suis habile à me tailler de dures lanières dans le cuir de bœuf et à souiller de sang les joues des hommes. »

Il dit : mais Pollux ne lui répondit aucune parole d'injure ; il sourit doucement et prit, sans hésiter, les cestes placés à ses pieds. Vers lui vinrent Castor et le grand Talaos, fils de Bias ; ils lièrent rapidement les cestes autour de ses poignets, et, par beaucoup de paroles, l'encouragèrent à la valeur. Arétos et Ornytos rendirent le même office à Amycos : ils ne se doutaient pas — ignorants de l'avenir ! —que c'était pour la dernière fois qu'ils les attachaient à cet homme destiné à un sort funeste.

V. 67-97.

Alors donc que les deux adversaires se trouvèrent placés à quelque distance l'un de l'autre et munis de leurs cestes, aussitôt ils élevèrent devant leur visage leurs mains devenues lourdes, et marchèrent l'un contre l'autre, pleins de fureur. Le roi des Bébryces s'élance : tel le flot de la mer se dresse et se rue contre un navire rapide ; mais, grâce à l'habileté d'un sage pilote, le navire se détourne un peu, alors que le flot fait effort pour se précipiter à travers les parois. C'est ainsi qu'il faisait fuir et poursuivait le Tyndaride, sans lui donner de relâche ; mais celui-ci, toujours sans blessure, grâce à sa prudence, reculait devant lui en bondissant. Quand il se fut rendu compte du fort et du faible d'Amycos au cruel pugilat, alors il s'arrêta tout à coup et en vint furieusement aux mains avec lui. Ainsi, lorsque des hommes qui travaillent le bois battent à coups de marteau les pièces d'un navire qui résistent aux chevilles aiguës, et les fixent de la sorte les unes par-dessus les autres, en même temps le bruit des unes est répercuté par le bruit des autres. Ainsi leurs joues à tous deux et leurs mâchoires craquaient sous les coups ; leurs dents grinçaient d'une manière indicible. Ils ne cessèrent leurs coups ininterrompus qu'au moment où, leur respiration devenant haletante et pénible, ils se trouvèrent domptés tous les deux. Ils s'écartèrent un peu l'un de l'autre pour essuyer l'abondante sueur qui coulait de leur visage ; essoufflés, leur respiration était pénible. Mais bientôt ils se précipitèrent de nouveau l'un contre l'autre : tels deux taureaux qui combattent avec fureur pour une génisse engraissée dans les pâturages. Enfin, Amycos se dressa sur la pointe des pieds, comme un homme qui va assommer un bœuf ; il prit son élan, et laissa retomber sa lourde main sur Pollux ; mais celui-ci

soutint le choc en détournant la tête, et garantit son épaule en élevant le coude. Ensuite, faisant quelques pas vers Amycos, sans se hâter, il le frappa violemment au-dessus de l'oreille et lui brisa les os à l'intérieur de la tête ; la souffrance fit tomber le roi à genoux et les héros Myniens poussèrent des exclamations ; mais la vie d'Amycos s'en alla avec rapidité.

V. 98-153.

Cependant les hommes Bébryces n'abandonnèrent pas leur roi : loin de là, tous ensemble, armés de dures massues et d'épieux, ils marchèrent droit à Pollux et se lancèrent sur lui. Mais, devant le héros se dressèrent ses compagnons, leurs glaives aigus dégainés. Le premier, Castor, frappa un assaillant sur la tète ; et, fendue en deux, la tête retomba des deux côtés sur les épaules de l'homme. Pollux était attaqué à la fois par l'immense Itymoneus et par Mimas ; celui-ci, il se précipita sur lui à coups de pied, le frappa au-dessous de la poitrine et le fit rouler dans la poussière ; celui-là s'approchait de très près : de la main droite, il l'atteignit sur le sourcil gauche, déchira la paupière et laissa l'œil à nu. Oreidès, que sa force faisait un des plus insolents compagnons d'Amycos, blessa au flanc le Biantide Talaos. Mais il ne le tua pas ; car, sans atteindre les intestins, l'airain ne fit qu'entamer légèrement la peau au-dessous de la ceinture. De même, Arétos attaqua et frappa de sa massue en bois dur le courageux fils d'Eurytos, Iphitos, qui n'était pas encore marqué pour une destinée fatale : et Arétos devait lui-même bientôt périr par le glaive de Clytios. Et alors Ancaios, fils audacieux de Lycourgos, brandissant vigoureusement une hache immense, et de sa main gauche tenant devant lui, comme un bouclier, la noire

dépouille d'un ours, Ancaios se lança tout à coup avec impétuosité au milieu des Bébryces ; en même temps se précipitaient les Aiacides, et, avec eux, Jason, cher à Arès. Tels, dans les parcs des troupeaux, par un jour d'hiver, des loups au poil gris effraient la foule des brebis : ils se sont précipités dans l'enclos, sans être devinés par les chiens à l'odorat subtil, ni par les bergers eux-mêmes ; impatients, ils se demandent sur quelle brebis ils vont se jeter, quelle ils emporteront la première, et cependant ils en contemplent beaucoup à la fois ; mais elles se serrent de tous côtés, tombant les unes contre les autres. Tels, les héros frappaient d'une crainte terrible les Bébryces insolents. De même que des bergers ou des hommes qui s'occupent de recueillir le miel enfument un nombreux essaim dans un rocher creux : les abeilles, d'abord, restent quelque temps, foule pressée, à s'agiter en bourdonnant dans leur demeure ; mais, une fois que la fumée épaisse commence à les étouffer, elles se précipitent hors de leur rocher. Ainsi les Bébryces résistèrent peu de temps, et bientôt se dispersèrent à l'intérieur de leur pays pour annoncer la destinée d'Amycos. Malheureux ! Ils ne savaient pas quelle nouvelle calamité, quelle calamité funeste les menaçait ! Car, en ce moment, ils étaient dévastés, leurs vignobles et leurs villages, par la lance acharnée de Lycos et des Mariandyniens, qui profitaient de l'absence du roi. Car les deux peuples ne cessaient de combattre au sujet du sol riche en mines de fer. Mais les héros mettaient déjà au pillage les étables et les bergeries ; ils immolaient un bétail nombreux, ramassé de tous côtés. Alors l'un d'eux parla ainsi : « Pensez donc ! qu'auraient-ils fait, ces gens-là, avec leur lâcheté, si quelque dieu avait amené

Héraclès ici ? Car je compte bien que, lui présent, le combat au pugilat n'aurait pas même eu lieu. Certes, à peine Amycos serait-il venu établir ses lois, la massue d'Héraclès lui aurait fait oublier à la fois sa férocité et les lois qu'il a établies. Oui, notre négligence l'a abandonné sur cette terre lointaine, et nous continuons de naviguer. Mais chacun de nous éprouvera des malheurs désastreux à cause de son absence. »

V. 154-163.

Ainsi parla ce héros : mais toutes ces choses étaient arrivées suivant la volonté de Zeus. Ils passaient la nuit dans cet endroit : ils soignaient les blessures de ceux qui avaient été atteints ; puis, après avoir offert des sacrifices aux immortels, ils apprêtèrent un riche festin. Aucun d'eux ne se laissa surprendre par le sommeil auprès du cratère et des victimes sacrées que la flamme consumait. Ayant couronné, au-dessus du front, leurs chevelures blondes avec les branches d'un laurier voisin de la mer (les amarres du navire étaient fixées à l'arbre et aux alentours), Orphée prit sa phorminx ; et tous accompagnaient la phorminx harmonieusement en chantant un hymne à l'unisson ; tout autour des chanteurs, le rivage était tranquille et joyeux ; c'est le fils Thérapnaïen de Zeus qu'ils célébraient.

V. 164-177.

Mais lorsque le soleil brilla au-dessus des collines couvertes de rosée, à son retour des extrémités du monde, au moment où il réveillait les pasteurs de brebis, alors ils détachèrent les amarres, en finissant par celle qui était fixée au laurier, et ils mirent leur butin sur le navire, autant qu'il en fallait emporter ; le vent favorable les conduisit à travers le Bosphore aux flots tournoyants. Et

là, voici qu'une vague, semblable à un mont escarpé, se dresse en face du navire, comme si elle voulait s'y précipiter ; et toujours elle s'élève jusque par-dessus les nuages. On croirait impossible d'échapper à un destin funeste : car elle menace en plein le milieu du navire, la vague impétueuse, la vague immense. Et, cependant, elle retombe inoffensive, si elle s'est présentée en face d'un pilote expérimenté. C'est ainsi que, grâce à l'habileté de Tiphys, les héros échappaient au danger, sains et saufs, mais pleins de terreur. Le jour suivant, ils attachèrent les amarres à la côte, en face de la terre de Bithynie.

V. 178-239.

C'est là, au bord de la mer, que l'Agénoride Phinée avait sa demeure : lui qui, plus que tous les hommes, eut à supporter de funestes maux, à cause de cette science de devin que le Létoïde lui avait autrefois donnée : car il n'avait pas eu la moindre réserve, et ses oracles avaient dévoilé aux hommes en toute exactitude les desseins sacrés de Zeus lui-même. Aussi le dieu lui envoya une vieillesse qui devait durer longtemps, et lui ravit la douce lumière des yeux. Et il ne lui permettait pas de se réjouir des nombreux aliments que portaient en foule à sa demeure les habitants du voisinage, qui venaient sans cesse interroger ses oracles. Car aussitôt, du haut des nuages, se précipitant vers lui d'un vol rapide, les Harpyes venaient continuellement lui arracher à coups de becs les aliments de la bouche et des mains. Tantôt elles ne lui laissaient rien, tantôt elles lui abandonnaient un peu de nourriture, juste assez pour qu'il pût continuer à vivre en souffrant de privations. Et elles répandaient sur ces aliments une odeur si infecte que personne n'eût supporté, non seulement de les approcher de la bouche,

mais même de s'en tenir à quelque distance. Telle était la puanteur qui s'exhalait des restes de nourriture qui lui étaient laissés. Aussitôt qu'il entendit les voix de cette troupe d'hommes et le bruit qu'ils faisaient, il comprit qu'ils étaient là, ceux dont l'arrivée, suivant l'oracle de Zeus, devait lui permettre de jouir de sa nourriture. Il se leva de sa couche, — tel un fantôme sans vie qui apparaît en songe, — appuyé sur un bâton, et ses pieds, contractés par l'âge, le menèrent vers la porte. Il tâtonnait contre les murs ; dans sa marche, ses membres tremblaient de vieillesse et de faiblesse ; la misère avait durci sa chair desséchée ; il n'avait que la peau et les os. Sorti de sa demeure, il s'assit, les genoux lourds, sur le seuil de la porte. Un vertige l'enveloppa ; un voile de sang s'étendit sur lui, il lui sembla que la terre tournait sous ses pieds, et il tomba, sans voix, dans un état de sommeil stupide. Quand les héros le virent, ils s'assemblèrent autour de lui pleins d'étonnement. Alors, avec grande peine, tirant sa respiration du fond de sa poitrine, il leur adressa ces paroles qu'inspirait sa science prophétique :

« Écoutez, ô les meilleurs de tous les Hellènes, si vous êtes réellement ceux que, suivant l'ordre cruel du roi, Jason conduit vers la toison d'or sur le navire Argo... Mais c'est vous certainement, car mon esprit connaît encore toute chose par sa science de l'avenir. Grâces te soient rendues, ô roi, fils de Létô, même au milieu de mes pénibles misères ! Par Zeus, protecteur des suppliants, le plus terrible des dieux pour les hommes criminels ; au nom de Phoibos et de Héra elle-même, qui, entre toutes les divinités, vous protège particulièrement dans votre expédition : je vous supplie ! Soyez-moi secourables ; arrachez à son malheur un homme infortuné. Ne vous éloignez pas en m'abandonnant, indifférents à mon sort : car ce n'est pas

seulement sur mes yeux que l'Érinys s'est ruée à coups de pied ; ce n'est pas seulement une vieillesse interminable que je dois traîner jusqu'au bout. Mais le plus amer des maux s'ajoute aux autres. Les Harpyes m'arrachent la nourriture de la bouche : elles font irruption de quelque repaire funeste et mystérieux. Aucune habileté ne peut me secourir contre elles : plutôt que de les abuser, j'abuserais plus facilement mon propre esprit, quand je songe à me nourrir ; telle est la rapidité de leur vol à travers les airs. Si parfois elles me laissent quelque chose à manger, il s'en exhale une odeur de pourriture qui n'est pas supportable. Aucun mortel ne pourrait s'en approcher de près, pas même l'homme dont le cœur serait cuirassé de l'acier le plus dur. Cependant Tanière, l'invincible nécessité me force à rester là et à engloutir cette nourriture dans mon misérable estomac. Mais ces Harpyes, la parole des dieux déclare que les fils de Borée les chasseront. Et ce ne sont pas des étrangers qui me porteront secours, puisque je suis ce Phinée, célèbre jadis parmi les hommes par sa fortune et son art de la divination. Le père qui m'a engendré était Agénor ; et la sœur des Boréades, Cléiopâtré, alors que je régnais sur les Thraces, je lui fis des présents de noce, et je la conduisis comme épouse dans ma maison. »

V. 240-261.

Ainsi parlait l'Agénoride ; une profonde commisération s'emparait de chacun des héros, et surtout des deux fils de Borée. Ils s'approchèrent tous deux, en essuyant leurs larmes, et Zétès adressa ces paroles au vieillard affligé dont il tenait la main dans sa main :

« Ô malheureux, il n'y a, je le proclame, aucun être plus misérable que toi parmi les hommes ! Pourquoi tant de maux se sont-ils attachés à toi ? Sans doute, par ta fatale imprudence, tu as péché contre les dieux, toi si habile à la divination ! Et c'est

pourquoi ils ont une grande colère à ton endroit. Quant à nous qui souhaitons te secourir, nous sommes angoissés jusqu'au fond du cœur. La volonté divine nous a-t-elle spécialement réservé ce soin ? Car ils se manifestent terriblement aux habitants de la terre, les reproches des immortels. Et nous n'écarterons pas de toi les Harpyes quand elles viendront — nous le voudrions bien cependant ! — avant que tu n'aies juré que cette action ne nous rendra pas haïssables aux dieux. »

Il parla ainsi ; mais, ayant fixé sur lui les prunelles vides de ses yeux grands ouverts, le vieillard lui répondit en ces termes : « Tais-toi : ne va pas me mettre dans l'esprit de telles idées, ô mon enfant ! Qu'ils soient mes témoins, et le fils de Létô, qui, dans sa bienveillance, m'a enseigné l'art de la divination ; et le sort odieux qui est mon partage ; et cette nuée obscure répandue sur mes yeux ; et les dieux d'en bas, qui, une fois que je serai mort, se montreraient sans pitié pour mon parjure : que tous soient mes témoins ! Non, aucune vengeance divine ne vous éprouvera à cause du secours que vous m'aurez donné. »

V. 262-300.

Rassurés par son serment, les fils de Borée brûlaient de lui porter secours. Aussitôt, les plus jeunes des héros préparèrent le repas du vieillard, ce repas qui devait être la dernière proie des Harpyes. Tout auprès se tenaient les deux Boréades pour les chasser avec leurs épées dès qu'elles arriveraient. À peine le vieillard commençait-il à toucher aux aliments : au même instant — tels de funestes ouragans ou des éclairs — ces monstres se précipitaient à l'improviste, s'élançaient des nuages, poussant des cris aigus, avides de nourriture. À leur vue, du milieu des héros, une clameur s'éleva. Mais elles, après avoir dévoré en hurlant tous les aliments, planaient déjà au-dessus de la mer, s'éloignant ; et là où elles

s'étaient arrêtées, il restait une insupportable puanteur. À leur suite, les deux fils de Borée, brandissant leurs épées, s'élancèrent en avant ; Zeus leur avait envoyé une vigueur infatigable. Sans le secours de Zeus, ils n'auraient pu les suivre, car elles dépassaient en vitesse le souffle du Zéphyre, chaque fois qu'elles allaient vers Phinée ou qu'elles revenaient d'auprès de lui. Tels, sur les flancs boisés d'une colline, des chiens habiles à la chasse, lancés sur la piste de chèvres aux cornes élevées ou de chevreuils, courent : ils sont un peu en arrière, ils s'allongent, et c'est en vain que leurs crocs s'entrechoquent aux extrémités de leurs mâchoires. Tels Zétès et Calaïs, se lançant tout près d'elles, manquaient sans cesse de les saisir du bout des doigts. Et certes, après les avoir atteintes dans les îles Plotées, bien loin de leur point de départ, ils les auraient exterminées, malgré la volonté des dieux, si la rapide Iris n'avait vu ce qu'ils allaient faire : elle se précipita du ciel, et, venue du haut des airs, elle les arrêta par ces paroles : « Il n'est pas permis, ô fils de Borée, de tuer avec vos épées les Harpyes, chiennes du grand Zeus. Mais moi-même je vais vous faire ce serment que jamais elles ne reviendront plus toucher cet homme. »

Ayant ainsi parlé, elle jura par l'eau du Styx, très vénérée et très redoutée de tous les dieux, que jamais à l'avenir elles ne s'approcheraient plus des demeures de l'Agénoride Phinée ; car c'était aussi l'ordre du destin. Ils cédèrent devant ce serment et retournèrent sur leurs pas pour revenir au navire. C'est à cause de cela que les hommes appellent Strophades ces îles qu'auparavant ils nommaient Plotées. Les Harpyes et Iris se séparèrent. Celles-là s'enfoncèrent dans une caverne de la

Crète, île de Minos ; celle-ci, emportée de terre par ses ailes rapides, s'éleva vers l'Olympe.

V. 301-407.

Cependant, les héros, ayant nettoyé complètement le corps crasseux du vieillard, immolèrent des brebis choisies qu'ils avaient prises parmi le butin emmené de chez Amycos. Ensuite, après qu'ils eurent préparé un grand repas dans la demeure, ils s'assirent et mangèrent ; et, avec eux, Phinée mangeait, avidement, réjouissant son cœur, comme dans un songe. Après s'être rassasiés de nourriture et de boisson, ils passèrent toute la nuit à veiller en attendant le retour des fils de Borée ; et, au milieu d'eux, près du foyer, le vieillard était assis, leur enseignant quelles seraient les épreuves de leur navigation et le terme du voyage :

« Écoutez donc : certes, il n'est pas permis que vous connaissiez toute chose clairement. Mais, pour tout ce qu'il est agréable aux dieux que vous sachiez, je ne vous le cacherai pas. J'ai pâti déjà pour avoir révélé imprudemment les conseils de Zeus, et prédit l'avenir en annonçant l'enchaînement des faits jusqu'à leur terme. Car le dieu veut ne dévoiler aux hommes qu'incomplètement la connaissance de l'avenir, pour qu'ils ignorent toujours quelque chose des conseils divins.

» Des roches, tout d'abord après que vous m'aurez quitté, les roches Cyanées, vous apparaîtront au nombre de deux dans un endroit où la mer se rétrécit. Or, je vous le dis, personne n'a jamais pu les traverser sans dommage. Car elles ne sont pas solidement établies sur des bases profondes, mais, opposées l'une à l'autre, elles viennent souvent se réunir et ne faire qu'une ; et l'eau de la mer s'élève en abondance, bouillonnante, et fait retentir aux alentours l'âpre falaise d'un bruit perçant.

Aussi, maintenant, écoutez nos avertissements, s'il est vrai qu'un esprit prudent et que le respect des dieux vous guident dans votre expédition. N'allez pas de vous-mêmes vous perdre dans un désastre volontaire, comme des insensés, et vous précipiter à la mort avec l'emportement de la jeunesse. Faites d'abord un essai par le vol d'une colombe que vous lâcherez du navire pour qu'elle aille en avant. Si, au travers des roches, l'oiseau est parvenu, dans son vol, sain et sauf vers la haute mer, vous ne devez pas non plus vous détourner de cette route. Mais, tenant bien en main les rames, fendez les flots du détroit : car votre salut ne sera pas tant dans vos prières que dans la force de vos bras. Aussi, laissant de côté tout le reste, occupez-vous courageusement de ce qui est le plus utile. Avant ce moment, je ne vous défends pas d'invoquer les dieux. Que si, au contraire, la colombe, en volant vers les rochers, a péri au milieu d'eux, il faut retourner en arrière : le meilleur de beaucoup c'est de céder aux immortels. Car vous n'échapperiez pas au sort funeste que réservent les roches, quand même Argo serait en fer. Ô malheureux ! n'ayez pas l'audace d'aller contre mes oracles, me croiriez-vous même haï des dieux du ciel trois fois autant que je le suis et davantage encore ; n'ayez pas l'audace de faire franchir ce passage à votre navire, contrairement au présage donné par la colombe ! Et il en sera de cela ce que le destin veut qu'il en soit. — Mais si vous pouvez échapper sains et saufs du lieu où les roches se rencontrent, et si vous pénétrez dans le Pont, naviguez aussitôt en gardant à votre droite la terre des Bithyniens ; évitez prudemment ces rivages escarpés, jusqu'au moment où, ayant obliqué vers le fleuve Rhébas au cours rapide, et vers le cap Mêlas, vous arriverez au

mouillage de l'île Thynias. Partis de là, vous n'aurez pas à faire un grand trajet par mer pour aborder à la terre des Mariandyniens, qui est en face sur la côte. Là se trouve une route qui descend chez Adès ; là s'élève très haut le cap Achérousias qui s'avance au loin dans la mer, fendu en sa profondeur par l'Achéron tourbillonnant, qui lance, du haut de ce vaste escarpement, ses eaux débordantes. Immédiatement après ce cap, vous côtoierez les nombreuses collines des Paphlagoniens : Pélops l'Énétéien, le premier, régna sur ces hommes qui se prétendent issus de son sang. Il y a dans ce pays un promontoire situé à l'opposite de l'Hélice, aussi nommée la Grande-Ourse : il est escarpé de tous côtés, on l'appelle Carambis, et, au-dessus de lui, les tempêtes de Borée se brisent, tellement ce cap, tourné vers la mer, s'élève dans les airs. Une fois qu'on a doublé ce promontoire, voici le vaste Aigialos qui s'étend au loin : aux limites de ce vaste Aigialos, en un lieu où la grève fait saillie, les eaux du fleuve Halys se précipitent avec un mugissement terrible. Après ce fleuve, l'Iris, moins important, qui coule dans son voisinage, roule vers la mer ses blancs tourbillons. Plus loin, un coude de terrain s'avance, long et aigu ; tout près de là, l'embouchure du Thermodon se déverse doucement dans un golfe tranquille, à l'abri du cap Thémiscyréios, après que le fleuve a parcouru une vaste étendue de pays. Là est la plaine de Doias, et, aux environs, les trois villes des Amazones ; ensuite les Chalybes, les plus misérables des hommes, occupent un sol rude et difficile à fendre : ce sont des artisans occupés aux travaux du fer. Dans leur voisinage habitent les Tibaréniens, riches en troupeaux, au delà du cap Génétaios de Zeus Euxène. Après le cap,

leurs voisins, les Mossynoiciens, habitent le pays boisé qui suit et la région qui s'étend au pied des montagnes. Ils arrangent avec art des demeures dans des tours faites en troncs d'arbres [des demeures de bois et des clôtures bien jointes qu'ils appellent « mossynes », et c'est de là que vient leur nom]. Après les avoir dépassés, vous aborderez dans une île au sol nu : il vous faudra d'abord disperser, par toutes sortes d'habiletés, des oiseaux très importuns qui fréquentent en grand nombre cette île solitaire. Dans cette île, un temple de pierre a été élevé à Arès par les reines des Amazones, Otréré et Antiopé, pendant une expédition. Là, delà mer fâcheuse, un secours souhaité vous viendra : aussi, désirant votre bien, je vous dis de vous y arrêter. Mais quel besoin de me rendre encore coupable, en racontant dans ma prédiction, avec suite, tout ce qui vous arrivera ?... Au delà de cette île et de la partie du continent qui lui fait face, vivent les Philyres. Au-dessus des Philyres sont les Macrônes et, après eux, les nombreuses tribus des Bécheires ; puis les Sapeires habitent auprès d'eux ; après ceux-ci, et dans la même région, les Byzères, au-dessus desquels voici déjà les belliqueux Colchiens eux-mêmes. Mais vous continuerez de naviguer jusqu'au moment où vous aurez pénétré dans les parties les plus reculées de la mer. Là, sur le territoire de Cytais et des Amarantes, loin des montagnes et de la plaine Circaienne, le Phase tourbillonnant jette dans la mer ses vastes flots. Poussant le navire dans les marais qu'inonde l'eau débordée de ce fleuve, vous apercevrez les tours du Cytaien Aiétès, et le sombre bois sacré d'Arès, où la toison, déployée au sommet d'un chêne, est sous la garde d'un dragon — monstre horrible à voir — qui observe de tous côtés et

attend. Ni jour ni nuit le doux sommeil ne dompte ses yeux infatigables. »

V. 408-447.

Il parla ainsi ; et, à l'entendre, une crainte subite s'empara d'eux. Ils étaient restés longtemps silencieux, frappés de stupeur ; enfin, le héros, fils d'Aison, dit, impuissant en présence des difficultés qui lui étaient prédites : « Ô vieillard, tu as énuméré jusqu'à leur terme les dangers de notre navigation ; tu nous as dit à quel signe nous devrions nous fier pour passer dans le Pont, au travers de ces roches terribles. Mais, après y avoir échappé, le retour vers l'Hellade nous sera-t-il de nouveau possible ? C'est ce que j'apprendrais de toi avec bonheur. Comment faire ? Comment exécuter de nouveau un si grand voyage sur mer ? Car je suis ignorant, entouré de compagnons ignorants ; et Aia, ville de Colchide, est située aux extrêmes confins du Pont et de la terre ! »

Il dit, et, lui répondant, le vieillard parla ainsi : « Mon enfant, quand tu auras une fois échappé à travers les roches funestes, prends courage : une divinité conduira par une autre route votre navigation au retour d'Aia. Pour aller vers Aia, vous aurez assez de guides. Mais ayez soin, mes amis, de vous préparer le secours artificieux de la déesse Cypris. C'est en elle que réside le succès glorieux de vos épreuves. Maintenant, ne me demandez plus rien sur ces choses. »

Ainsi parla l'Agénoride ; et, près de lui, les deux fils du Thrace Borée, ayant fendu les airs, fixèrent sur le seuil leurs pieds rapides ; et les héros s'élancèrent de leurs sièges, dès qu'ils les virent en leur présence. Zétès, cédant à leur désir, — par suite de sa fatigue, il exhalait encore à grand'-peine un souffle haletant et répété, — leur disait comme ils avaient mené loin leur poursuite, et comment Iris leur avait défendu de les

tuer, quels serments avait faits la bienveillante déesse, et comment les Harpyes, effrayées, avaient dû s'enfoncer dans l'antre profond du mont Dicté. Tous les compagnons qui étaient dans la demeure, et Phinée, en particulier, se réjouirent de cette nouvelle. Aussitôt après, l'Aisonide lui adressa la parole, plein de bienveillance : « Sans doute, Phinée, quelque dieu s'inquiétait de ta déplorable misère ; et ce dieu nous a fait venir ici de bien loin, pour qu'il lût possible aux fils de Borée de te secourir. S'il rendait la lumière à tes yeux, je crois que j'aurais autant de bonheur que si je me trouvais de retour dans ma maison. »

Il parla ainsi ; mais Phinée, baissant la tête, lui répondit : « Ô Aisonide, ceci est irrévocable, et il n'y a plus de remède ; car les orbites de mes yeux, consumés peu à peu, sont maintenant vides. Puisse la divinité m'accorder au plus tôt la mort à la place de la vue, et, une fois mort, je serai au comble du bonheur ! »

V. 448-499.

C'est ainsi qu'ils s'entretenaient mutuellement ; cependant, bientôt après, au milieu de leur conversation, parut Érigène. Autour de Phinée se rassemblaient les hommes du voisinage, qui, jusque alors, avaient coutume de venir lui porter chaque jour une part de leur nourriture. Tous ces hommes qui arrivaient vers lui, y eût-il même parmi eux de très pauvres gens, il leur annonçait l'avenir avec le plus grand soin ; et ses prédictions les avaient délivrés de bien des maux. Aussi, ils allaient vers lui et le nourrissaient. Avec eux venait Paraibios, qui lui était très cher : et ce dernier fut heureux de voir les héros dans la demeure. Car Phinée avait prédit, depuis longtemps, qu'une expédition de héros, allant par mer de l'Hellade à la ville d'Aiétès,

attacherait ses amarres à la terre Thyniade, et que ces héros arrêteraient, par l'ordre de Zeus, les attaques des Harpyes. Après avoir satisfait les visiteurs avec de sages paroles, le vieillard les congédia. Quant au seul Paraibios, il le fit rester avec les héros. Bientôt après, il l'envoya, en le priant de lui ramener le plus beau de ses moutons. Lorsqu'il fut parti de la demeure, Phinée adressa avec affabilité ces paroles aux rameurs assemblés autour de lui : « O mes amis, certes tous les hommes ne sont pas violents et oublieux des bienfaits. Ainsi, cet homme-là n'est pas un ingrat : il vint ici pour connaître sa destinée ; car plus il travaillait, plus il prenait de peine, et plus il lui était impossible de vivre, plus l'indigence le frappait à coups redoublés. À chaque jour mauvais un pire succédait, et le misérable ne pouvait reprendre haleine. Loin de là ! Il payait la dure punition due par une faute de son père. Car cet homme, un jour qu'étant seul il coupait des arbres dans les montagnes, avait méprisé les prières d'une nymphe Hamadryade. Celle-ci, tout en larmes, avait essayé de l'attendrir par des paroles plaintives ; elle lui demandait de ne pas couper le tronc d'un chêne qui avait son âge, dans lequel elle avait passé sans interruption un long espace de temps. Mais il coupa l'arbre, l'insensé ! Telle est la folle arrogance de la jeunesse. Aussi, la nymphe envoya à lui et à ses enfants une calamité nuisible. Quand Paraibios vint vers moi, je devinai quelle avait été la faute de son père. Je lui recommandai d'élever un autel à la nymphe Thyniade, et d'y célébrer des sacrifices qui le délivreraient de ses maux, en la suppliant de détourner de lui le sort paternel. Depuis qu'il a échappé au malheur envoyé par les dieux, il ne m'a ni oublié, ni négligé ; et c'est avec difficulté et

malgré lui que je le congédie, car il persévère à m'assister dans mon affliction. »

Ainsi parla l'Agénoride ; et, presque aussitôt après la fin de son discours, Paraibios revint, conduisant deux moutons de son troupeau. Jason se leva, ainsi que les deux fils de Borée, sur l'invitation du vieillard. Ils se hâtèrent d'invoquer Apollon, dieu des oracles, et célébrèrent le sacrifice sur le foyer de la maison ; le jour allait finir. Les plus jeunes des compagnons préparaient le repas qui réjouit le cœur. Puis, après s'être bien rassasiés, les uns auprès des amarres du navire, les autres serrés en nombre dans la demeure de Phinée, ils s'endormaient : mais, au matin, les vents Étésiens commencèrent à s'élever. Voici par quel ordre de Zeus ces vents soufflent à la fois sur toute la terre.

V. 500-527.

On dit qu'une certaine Cyrène faisait paître ses troupeaux auprès du marais du Pénée ; c'était au temps des hommes d'autrefois. Elle se réjouissait de sa virginité et de son lit intact. Or, Apollon l'enleva, alors qu'elle conduisait ses troupeaux au bord du fleuve. Il la transporta loin de l'Haimonie et la confia aux Nymphes indigènes qui habitaient en Libye, auprès des sommets du Myrtose. C'est là qu'elle enfanta à Phoibos Aristée, que les Haimoniens, riches en nombreuses terres à blé, surnomment Agreus et Nomios. Par suite de son amour, le dieu fit de Cyrène une nymphe de ce pays, chasseresse et destinée à de longues années. Quant à son fils, il le prit tout enfant, pour le faire élever dans l'antre de Chiron. Lorsqu'il fut grand, les Muses s'entremirent pour le marier, et elles lui enseignèrent l'art de guérir les maladies et celui d'interpréter les présages divins. Et

elles l'établirent comme chef de tous leurs nombreux troupeaux, qui paissaient dans la plaine Athamantienne de Phthie et aux environs de l'abri protecteur du mont Othrys et du cours sacré du fleuve Apidanos. Mais, alors que, du haut du ciel, Seirios desséchait les îles Minoïdes et que les habitants ne trouvaient aucun remède qui fût longtemps efficace, alors, sur l'ordre du dieu qui lance au loin ses traits, ils appelèrent Aristée, pour écarter d'eux le fléau. Celui-ci quitta donc la Phthie, comme son père le lui commandait, et s'établit à Céos, ayant rassemblé le peuple des Parrhasiens, qui sont de la race de Lycaon. Il éleva un grand autel à Zeus qui répand la pluie ; et il célébra sur les montagnes des sacrifices en l'honneur de cet astre Seirios et de Zeus lui-même, fils de Cronos. C'est grâce à ces cérémonies que les vents Étésiens, envoyés par Zeus, rafraîchissent la terre de leur souffle pendant quarante jours. Et, maintenant encore, à Céos, les prêtres sacrifient des victimes un peu avant le lever de la constellation du Chien.

V. 528-618.

Telle est la tradition que l'on chante. Les héros restaient là, retenus par les vents ; et, chaque jour, les Thyniens envoyaient à Phinée, pour lui être agréables, d'innombrables présents d'hospitalité Ensuite, les héros construisirent, en l'honneur des douze dieux bienheureux, un autel sur le bord de la mer, au delà de la demeure de Phinée ; et, ayant célébré un sacrifice, ils s'embarquèrent pour faire avancer à force de rames le navire rapide. Ils n'oubliaient pas d'amener avec eux une timide colombe : Euphémos portait dans sa main l'oiseau qui se blottissait de peur. Ils détachèrent du rivage les doubles amarres.

Mais leur départ pour des régions plus lointaines ne resta point caché à Athéné. Aussitôt, elle mit impétueusement les pieds sur un nuage léger, qui la transportât vite, malgré son poids. Elle se hâta d'arriver à la mer, pleine de bonnes dispositions pour les rameurs. Tel un homme qui mène une vie errante, loin de sa patrie : — souvent, nous autres hommes, nous devons supporter d'être ainsi errants, et alors ce n'est pas seulement quelque terre lointaine, mais toutes les villes du monde qui s'offrent à notre vue ; — il songe à sa propre maison ; la route de terre et la route de mer sont devant lui : agité profondément de diverses pensées, c'est tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre qu'il fixe les yeux ; aussi rapide que la pensée de cet homme, la fille de Zeus, s'étant élancée, mit les pieds sur le rivage inhospitalier de la côte Thyniade.

Les héros étaient parvenus dans le passage tortueux, à la partie étroite, resserrée des deux côtés entre les pointes des écueils ; un courant tourbillonnant prenait par-dessous et soulevait le navire en marche ; c'est avec grand'peur qu'ils naviguaient plus avant. Déjà, le fracas des rochers qui se heurtaient frappait leurs oreilles d'une manière continue, et les falaises, où la mer se brise, mugissaient. Alors, Euphémos, tenant la colombe dans sa main, se leva pour monter à la proue ; et les héros, sur l'ordre de l'Agniade Tiphys, se mirent à ramer de tout leur cœur, pour pouvoir ensuite lancer le navire au travers des roches, confiants dans leur force. Ces roches, quand ils eurent tourné le coude du détroit, ils les virent séparées ; ils devaient être les derniers à les voir ainsi éloignées. Aussitôt le cœur des héros s'amollit. Euphémos lança la colombe pour que ses ailes la portassent au delà du passage : tous les rameurs à la fois levèrent la tête pour voir ; mais elle vola au milieu des roches qui,

bientôt, revenant l'une vers l'autre, se réunirent avec un bruit retentissant. Une masse d'eau bouillonnante s'éleva comme une nuée ; la mer mugissait d'une manière effrayante ; et tout autour, au loin, l'air vibrait. Les cavernes creuses, sous les écueils hérissés, comme l'eau s'y engouffrait, grondaient ; et jusqu'en haut du rivage escarpé, le flot tumultueux crachait une écume blanche. Ensuite, le flux enveloppait et roulait le navire. Mais la rencontre des rocs ne fit que trancher les plumes de la queue de la colombe, et l'oiseau passa sans danger. Les héros poussaient de grandes clameurs : Tiphys leur cria de faire force de rames. Car, de nouveau, les roches s'ouvraient pour se séparer : ils ramèrent effrayés, jusqu'au moment où, par lui-même, le reflux, s'élevant vers le navire, l'entraîna à l'intérieur des rochers. Alors une crainte affreuse les saisit tous ; car, au-dessus de leur tête, inévitable, était la mort. Déjà, ici et là, apparaissait le vaste Pont, quand, à l'improviste, une vague immense se dressa devant eux, menaçante, semblable à un roc escarpé ; à cette vue, ils se détournèrent, en inclinant la tête : cette vague semblait devoir s'écrouler sur le navire et le couvrir tout entier. Mais Tiphys la prévint en donnant quelque relâche au navire fatigué par le rapide mouvement des rames : une masse d'eau se précipita en tourbillonnant sous la quille, et, soulevant le navire lui-même, à partir de la poupe, l'entraîna loin des rochers ; et, après cela, Argo restait portée au sommet des flots. Euphémos courait à tous ses compagnons, en leur criant de se courber sur leurs rames de toutes leurs forces : ceux-ci frappaient l'eau à grands cris. Mais, si le navire avançait sous l'action des rames, la violence des flots le faisait reculer deux fois plus loin qu'il n'avançait ; les

rames pliaient comme des arcs recourbés, tant les héros faisaient d'efforts. Tout à coup, cependant, une vague se précipita obliquement ; et le navire courait, comme un corps arrondi, sur la vague impétueuse de la mer agitée qui le roulait. Au milieu des Symplégades, un tourbillon le retenait : des deux côtés, les rochers s'ébranlaient en mugissant. Et le bois dont le vaisseau était construit restait là comme captif. Mais alors, Athéné, de sa main gauche, arracha le navire au rocher, qui le tenait fortement, et, de sa droite, le poussa, pour qu'il franchît d'outre en outre le passage. Et Argo s'élança, suspendue dans les airs, semblable à une flèche ailée. Cependant les ornements du haut de la poupe furent comme moissonnés par le choc obstiné des deux roches opposées. Mais Athéné s'élança vers l'Olympe, du moment qu'ils furent hors de danger. Quant aux rocs, s'étant rapprochés pour se réunir au même endroit, ils s'enracinèrent d'une manière stable, car l'ordre des dieux avait fatalement établi qu'il en serait ainsi, du jour où un mortel les aurait vus et traversés sur un navire. Les héros commençaient à respirer au sortir de cette terreur qui les avait glacés, et ils contemplaient en même temps les airs et l'étendue de la haute mer qui s'ouvrait au loin. Il leur sembla qu'ils venaient de se sauver de la demeure d'Adès. Tiphys, le premier, commença à parler : « J'espère que, grâce au navire, nous sommes définitivement sauvés. Et personne n'est cause de notre salut autant qu'Athéné, qui a animé ce navire d'une force divine, alors qu'Argos en unissait les pièces avec des chevilles. Il n'est donc pas permis qu'il succombe. Ô Aisonide, l'ordre de ton roi, tu n'as plus à craindre de ne pouvoir l'exécuter, du moment que la volonté divine nous a permis de nous échapper au

travers des rochers ; puisque, quant aux épreuves qui se présenteront ensuite, l'Agénoride Phinée nous a dit qu'elles seraient facilement surmontées. »

V. 619-647.

Il dit, et en même temps il poussait le navire plus avant dans la haute mer, le long de la côte de Bithynie. Mais Jason lui adressa, en déguisant sa pensée, ces paroles pleines de douceur : « Tiphys, pourquoi me parler ainsi, au milieu de mes inquiétudes ? J'ai commis une faute et je me suis ainsi attiré de terribles malheurs dont je ne pourrai me dégager. J'aurais dû, malgré les ordres de Pélias, refuser dès le principe d'entreprendre cette expédition, m'eût-il ensuite fait périr misérablement en coupant mes membres par morceaux. Maintenant, je suis dans la crainte et les alarmes intolérables, plein d'effroi quand il faut naviguer sur les routes terribles de la mer, plein d'effroi encore quand nous débarquons sur la terre ferme. Car il y a partout des hommes ennemis. Après chaque jour, je passe dans les veilles une nuit gémissante, réfléchissant à toutes choses : et cela, depuis le moment où vous vous êtes rassemblés pour l'amour de moi. Il t'est facile de parler quand tu ne songes qu'à ta propre vie. Mais moi, ce n'est pas le moins du monde pour moi-même que je m'effraie : c'est à cause de celui-ci et aussi de celui-là, c'est à cause de toi et de mes autres compagnons que j'ai peur. Je crains de ne pouvoir vous ramener tous sains et saufs vers la terre d'Hellade. »

Il parla ainsi pour éprouver les sentiments des héros : mais ceux-ci se récrièrent et lui adressèrent des paroles d'encouragement. Il se réjouit jusqu'au fond du cœur de leurs acclamations, et leur parla de nouveau, cette fois en toute franchise : « Ô mes amis, c'est votre vertu qui

augmente ma confiance. Aussi, dorénavant, quand même j'entreprendrais une expédition au travers des abîmes d'Adès, je ne serai plus accessible à la crainte : car vous êtes solides au milieu des plus redoutables difficultés. D'ailleurs, maintenant que nous avons navigué hors des roches Symplégades, je pense que nous ne rencontrerons plus pareil sujet de terreur, pourvu que, dans notre navigation, nous suivions fidèlement les conseils de Phinée. »

V. 648-719.

Il parla ainsi ; et, aussitôt après, terminant ces discours, les héros se mettaient au travail continu de la rame : bientôt le rapide fleuve Rhébas, le rocher de Coloné, et peu après le cap Mêlas étaient dépassés, puis les bouches du fleuve Phyllis ; c'est là qu'autrefois Dipsacos avait reçu dans ses demeures le fils d'Athamas, alors qu'il fuyait avec le bélier la ville d'Orchomène. Dipsacos était fils d'une Nymphe des prairies ; loin de se plaire à une vie orgueilleuse, il était heureux d'habiter avec sa mère auprès des eaux du fleuve, son père, et de faire paître des troupeaux sur la rive. Bientôt le temple consacré à ce héros, les rives spacieuses du fleuve et la plaine, et le Calpé, qui coule dans un lit profond, apparaissaient à leurs yeux, puis étaient laissés en arrière. Et cependant, après le jour venait la nuit qu'aucun vent ne troublait, et ils l'occupèrent aussi à ramer, infatigables. Tels, fendant le sol d'un champ humide et gras, des bœufs de .travail peinent ; de partout, de leurs flancs et de leur nuque, une sueur abondante coule goutte à goutte ; sous le joug, leurs yeux ont un regard oblique ; de leur mufle sec un souffle bruyant s'exhale sans cesse ; et cependant, enfonçant leurs pieds fourchus dans le sol, les bêtes

accouplées travaillent tout le jour : semblables à ces bœufs, les héros labouraient la mer de leurs rames.

Au moment où la lumière divine ne brille pas encore et où l'obscurité n'est déjà plus si profonde, alors que dans la nuit s'est répandue cette faible lumière que les hommes qu'elle réveille appellent le crépuscule, alors, ayant fait entrer le navire dans le port de l'île déserte de Thynias, ils montèrent à grand'peine sur le rivage. Or, à leurs yeux, le fils de Létô, qui revenait de Lycie et se dirigeait au loin vers le peuple innombrable des hommes Hyperboréens, apparut. Des deux côtés de ses joues, des boucles de cheveux d'or tombaient en grappes et s'agitaient à chacun de ses mouvements. Sa main gauche brandissait un arc d'argent, sur son dos était un carquois suspendu à son épaule. Sous ses pieds, l'île entière tremblait, et les flots agités débordaient sur le rivage. Les héros, à cette vue, furent saisis d'une terreur pleine d'angoisse : aucun d'eux n'osa fixer son regard sur les yeux éclatants du dieu. Ils se tenaient, la tête penchée vers la terre. Mais le dieu était déjà loin d'eux, et passait dans les airs au-dessus des flots de la mer. Enfin, Orphée prononça ces paroles, en s'adressant aux héros : « Allons, consacrons cette île à Apollon Matinal, et appelons-la de son nom, puisque c'est en y passant le matin qu'il nous est apparu à tous. Élevons un autel sur le rivage, pour offrir un sacrifice avec ce que nous pouvons avoir. Que si, plus tard, il nous fait revenir sains et saufs dans la terre d'Haimonie, alors, en son honneur, nous placerons sur l'autel des cuisses de chèvres cornues. Maintenant, laisse-toi apaiser par ce que nous pouvons t'offrir, par la fumée de la graisse brûlée et par des libations, je t'en

conjure ! Sois-nous propice, ô dieu !... Sois-nous propice, toi qui as apparu devant nous !... »

Il parla ainsi ; et, parmi les héros, les uns aussitôt construisirent un autel avec des pierres ; les autres se répandirent, de côté et d'autre, dans l'île, pour chercher s'ils verraient quelque faon ou quelque chèvre sauvage : car les animaux de ce genre sont nourris en grand nombre par les forêts profondes. Le Létoïde leur fit trouver du gibier. Tous les animaux qu'ils prirent, ils consumèrent sur l'autel, suivant les rites, leurs cuisses dans une double enveloppe de graisse, en invoquant Apollon Matinal. Autour des victimes qui se consumaient, ils instituèrent un large chœur de danse ; ils célébraient le bel Iépaiéôn, Phoibos Iépaiéôn. Et, avec eux, le noble fils d'Oiagros commençait sur sa phorminx de Bis-tonie un chant harmonieux : il disait comment autrefois, au pied de la rocheuse montagne du Parnasse, le dieu avait tué à coups de flèches et dépouillé le monstrueux serpent Delphyné ; il était encore tout jeune et combattait nu, heureux de ses cheveux bouclés... » Ô dieu favorable, pardonne ! Jamais tes cheveux ne seront coupés, ils ne subiront d'atteinte jamais : telle est la loi éternelle. La Coiogène Létô est la seule qui puisse les manier dans ses mains amies. » — Orphée disait aussi combien les nymphes Coryciennes, filles de Pleistos, l'encourageaient par leurs paroles en lui criant : « Ô Iéios ! », cri d'où est venu ce beau refrain qui accompagne l'hymne de Phoibos.

Quand ils eurent célébré le dieu par ce chant et ce chœur de danse, ils se jurèrent, en faisant de saintes libations, de se secourir toujours les uns les autres et de conserver une concorde perpétuelle : et ils faisaient ce serment, la main sur les victimes. Et maintenant encore subsiste en cet endroit un

monument sacré de la bienveillante Concorde, monument qu'ils élevèrent alors, pleins de vénération, pour la très illustre déesse.

V. 720-751.

Quand le jour revint pour la troisième fois, alors secondés par la forte brise du Zéphire, ils quittèrent l'île escarpée.

Partis de là, sur le continent en face d'eux, l'embouchure du fleuve Sangarios, la terre verdoyante des hommes Mariandyniens, puis le cours du Lycos et le marais Anthémoéisis leur apparurent successivement. Ils passèrent plus outre, et sous la brise, les câbles, qui maintiennent la voile, et tous les agrès du navire étaient agités dans leur course rapide. Mais, au matin, comme le vent s'était apaisé pendant la nuit, ils arrivèrent avec joie au port du cap Achérousis. Ce cap élevé sur des rocs escarpés, d'un accès difficile, regarde la mer de Bithynie : à sa base sont enracinés des rochers unis, baignés par la mer ; autour d'eux, le flot roule et mugit à grand bruit ; et, au sommet du cap, des platanes ont poussé très touffus. À l'intérieur, tournée vers le continent, se creuse obliquement une vallée où est l'antre d'Adès ; un bois et des rochers le couvrent d'une voûte ; il en sort une vapeur glaciale, qui, s'exhalant d'une manière continue de cet abîme effrayant, condense sans cesse aux alentours un givre éclatant de blancheur, qui ne fond qu'au soleil de midi. Le silence ne règne jamais sur ce cap terrible : la mer retentissante le fait gémir, en même temps que du fond de l'abîme des souffles viennent agiter les feuilles. C'est là que sont les bouches du fleuve Achéron, qui, se précipitant du haut du cap, décharge ses eaux dans la mer du côté de l'Orient ; un profond ravin le

conduit des sommets. Bien longtemps après, ce fleuve fut nommé le Soonautès par les Mégariens de Nisaia, alors qu'ils allaient habiter le pays des Mariandyniens ; car, tombés au milieu d'une mauvaise tempête, il les sauva avec leurs navires. C'est donc de ce côté que les héros, ayant dirigé le vaisseau dans le port du cap Achérousis, abordèrent, alors que le vent venait de cesser.

V. 752-814.

Cependant, Lycos qui était le chef de ce pays, et les hommes Mariandyniens n'ignorèrent pas longtemps le débarquement des meurtriers d'Amycos, comme disait la renommée qu'ils avaient déjà entendue. Aussi, en raison de ce fait, ils conclurent amitié avec les héros. Quant à Pollux en particulier, ils se rassemblaient de tous côtés pour lui faire accueil comme à un dieu : car il y avait longtemps qu'ils étaient en guerre avec les Bébryces insolents. Aussi, s'étant rendus à la ville, tous ensemble dans le palais de Lycos, ils passèrent cette journée en amis, célébrant un festin et se charmant le cœur par leurs récits. L'Aisonide disait au roi la race et le nom de chacun de ses compagnons, les ordres de Pélias ; comment ils avaient été les hôtes des femmes de Lemnos, tout ce qu'ils avaient fait dans la dolionienne Cyzique, comment ils étaient arrivés à Cios en Mysie, où ils avaient laissé, bien malgré eux, le héros Héraclès ; il exposa l'oracle de Glaucos et raconta comment ils avaient tué Amycos et les Bébryces ; puis, il dit les prophéties de Phinée et sa misère, comment ils avaient échappé aux roches Cyanées, et comment ils avaient rencontré le fils de Létô dans une île. En entendant la suite de ces récits, Lycos était intéressé jusqu'au fond du cœur. Mais le

chagrin le saisit, quand il apprit comment Héraclès avait été abandonné, et il leur dit, s'adressant à tous :

« Ô mes amis, de quel homme avez-vous perdu le secours pour naviguer si loin, jusque chez Aiétès ! Car je le connais bien, pour l'avoir vu ici même dans le palais de Dascylos, mon père, alors qu'à travers le continent asiatique il s'avança jusqu'ici, à pied, portant le baudrier de la belliqueuse Hippolyté. Il me trouva tout jeune, le visage à peine couvert d'un léger duvet. On célébrait alors des jeux funèbres en l'honneur de Priolas, mon frère, tué par les hommes Mysiens, Priolas que depuis lors le peuple pleure encore aujourd'hui dans de lamentables élégies : à ces jeux il vainquit Titias, le solide combattant au pugilat, qui se distinguait entre tous les jeunes gens par sa beauté et sa force. Il fit tomber ses dents sur le sol. Ensuite, il soumit à mon père, en même temps que les Mysiens, les Phrygiens qui habitent des terres voisines des nôtres ; il conquit aussi les tribus des Bithyniens avec leur territoire, jusqu'à l'embouchure du Rhébas et au rocher de Coloné. Après ceux-ci, les Paphlagoniens Pélopéiens durent se soumettre aussi, tous tant qu'ils sont que le noir Billaios entoure de son cours sinueux. Mais, maintenant, les Bébryces et l'injustice d'Amycos m'ont dépouillé, pendant qu'Héraclès était loin. Ils m'ont enlevé un grand espace de territoire, et ils ont étendu leurs frontières jusqu'aux plaines basses arrosées par l'Hypios, qui coule dans un lit profond. Mais vous leur avez fait expier leurs crimes ; et certes, je le dis, il n'agissait pas contre la volonté des dieux, le Tyndaride, en ce jour où il porta la guerre aux Bébryces, en ce jour où il tua cet homme. Aussi maintenant je vous témoignerai, à cause de cela, toute la reconnaissance dont

je suis capable ; je le ferai de grand cœur. Car telle est l'obligation des hommes faibles, quand de plus forts les ont aidés les premiers. Avec vous tous j'enverrai, pour vous suivre dans votre expédition, Dascylos, mon fils. En sa compagnie, vous êtes sûrs de rencontrer dans votre navigation des hommes hospitaliers jusqu'aux bouches mêmes du Thermodon. Mais, en outre, aux Tyndarides en particulier, je construirai sur le cap Achérousis un temple élevé : un temple que de très loin en mer tous les matelots apercevront et auquel ils adresseront des prières. De plus, je leur consacrerai devant la ville, comme on fait pour les dieux, les fertiles sillons d'un champ bien labouré. »

C'est ainsi qu'au milieu des festins ils se plaisent à converser tout le jour. Au matin, ils se hâtèrent de retourner au navire. Lycos vint avec eux : il leur avait donné mille présents à emporter, et il faisait sortir son fils du palais pour les accompagner.

V. 815-850.

C'est là qu'une destinée fatale atteignit l'Abantiade Idmon, qui était doué de l'art des devins. Mais elle ne put le sauver, sa science de l'avenir : car la nécessité voulait qu'il mourût. Dans des prairies basses inondées par un fleuve couvert de roseaux, se vautrait, rafraîchissant au milieu de la fange ses flancs et son ventre immense, un sanglier aux défenses blanches, monstre funeste que les Nymphes elles-mêmes, habitantes du marais, redoutaient. Aucun homme ne savait l'existence de l'animal : car il se nourrissait solitaire dans le vaste marécage. Cependant l'Abantiade suivait les accidents du terrain, au bord de ce fleuve bourbeux, quand, à l'improviste, sortant de quelque endroit au milieu des roseaux, la bête bondit et,

d'un choc violent, l'atteignit à la cuisse ; les nerfs furent pénétrés profondément, et fendus ainsi que l'os. Idmon poussa un cri perçant et tomba sur le sol : les héros répondirent tous ensemble par leurs clameurs aux cris du blessé. Aussitôt, Pélée s'élança avec son javelot : le monstrueux sanglier se hâtait de fuir, mais il fit face de nouveau et s'élança. Alors Idas blessa l'animal qui, en rugissant, s'enferra sur la lance aiguë. Ils le laissèrent à terre, là où il était tombé : le héros à l'agonie était porté au vaisseau par ses compagnons affligés, et il expira dans leurs bras.

En ce moment, ils ne pouvaient penser à naviguer ; mais ils restaient là, s'occupant avec tristesse des funérailles du mort. Trois jours entiers ils pleurèrent ; et le jour suivant, ils l'ensevelirent magnifiquement : le peuple tout entier et le roi Lycos prenaient part aux cérémonies funèbres. On égorgea sur la tombe d'innombrables brebis, comme l'on a coutume de le faire pour honorer les morts. Et un tertre fut élevé sur cette terre à Idmon : et la postérité peut voir encore, au-dessus de ce tertre, comme monument de ces funérailles, un tronc d'olivier sauvage, dont on aurait pu faire un rouleau de navire ; il abonde en feuilles vertes, ce tronc planté un peu au-dessous du cap Achérousis. Et, s'il faut que, par l'ordre des Muses, je dise toute chose sans détours, Phoibos ordonna en termes formels aux Béotiens et aux Nisaïens d'honorer Idmon comme protecteur de la ville qu'ils devaient fonder auprès de ce tronc d'antique olivier sauvage, semblable à un rouleau de navire. Ce culte est encore observé aujourd'hui : mais, à la place du religieux Aiolide Idmon, ils vénèrent Agamestor.

V. 851-910.

Mais quel est l'autre Argonaute qui mourut aussi dans ces régions ? Car les héros élevèrent alors pour la seconde fois le tombeau d'un compagnon défunt. En effet, on voit encore deux monuments consacrés à ces hommes. C'est, dit la renommée, l'Agniade Tiphys qui mourut : sa destinée n'était pas de naviguer plus avant. Mais c'est là, loin de sa patrie, qu'une courte maladie l'endormit du dernier sommeil, alors que la réunion des héros rendait les honneurs funèbres au cadavre de l'Abantiade. Ce malheur funeste leur causa un deuil insupportable. Après l'avoir enseveli auprès d'Idmon, se laissant tomber de douleur en face de la mer, incapables d'agir, ils restaient enveloppés de leurs manteaux, sur le sable, où l'empreinte de leur corps s'enfonçait : et ils ne songeaient ni à manger, ni à boire ; leur cœur était abattu par l'angoisse, car l'espoir du retour s'en allait bien loin d'eux. Et ils seraient restés plus longtemps encore arrêtés par leur angoisse, si Héra n'avait inspiré à Ancaios une audace extraordinaire : Ancaios, qu'Astypalaia avait enfanté à Poséidon auprès des eaux Imbrasiennes, était particulièrement doué de l'art de gouverner un navire. Il courut vers Pélée, et lui parla ainsi :

« Ô Aiacide, comment serait-il honorable de délaisser la lutte et de rester si longtemps dans un pays étranger ? Ce n'est pas tant pour mon habileté à la guerre que pour ma science des navires que Jason m'a amené loin de Parthénia, vers le pays de la toison. Que l'on abandonne donc, grâce à moi, toute crainte au sujet du navire. D'ailleurs, il y a ici d'autres hommes habiles : faisons monter à la poupe n'importe lequel d'entre eux ; aucun ne mettra l'expédition en péril. Aussi, va vite

communiquer ces avis, et, plein de hardiesse, encourage nos compagnons à se souvenir de leurs travaux. »

Il dit ainsi, et le cœur de Pélée bondissait de joie. Aussi ne tarda-t-il pas à venir parler au milieu des héros : « Chers amis, pourquoi rester ainsi plongés dans une douleur vaine ? Car ces hommes ont succombé à la mort qui leur était destinée. Mais, dans notre réunion, nous avons des pilotes, et en nombre. Aussi, loin de différer le voyage, réveillez-vous au travail, libres de toute inquiétude. »

Le fils d'Aison, plein d'embarras, lui répondit : « Aiacide, où sont-ils ces pilotes ? Car ceux dont nous vantions jadis l'habileté, ceux-là maintenant ont la tête basse, et sont encore plus affligés que moi. Aussi, je prévois pour nous un sort aussi funeste que celui des morts : s'il ne nous est pas possible d'aller jusqu'à la ville du cruel Aiétès, ni de retourner vers la terre d'Hellade, en passant au large des roches Cyanées, c'est ici même que nous ensevelira sans gloire une mort misérable, succédant à une vieillesse inutile. »

Il parla ainsi, mais Ancaios promit avec empressement qu'il dirigerait le navire rapide ; car il était entraîné par un élan venu de la déesse. Mais, après lui, Erginos, Nauplios et Euphémos se levèrent, désireux de prendre le gouvernail : on les arrêta, car la plupart des compagnons acceptaient Ancaios avec faveur.

Ensuite, ils s'embarquèrent au matin du douzième jour, car la forte brise du Zéphire les secondait. Ils mirent peu de temps à traverser l'Achéron à la rame ; puis, confiants dans le vent, ils déployèrent la voile, et, profitant de la sérénité du ciel, ils s'avancèrent bien au delà. Ils arrivèrent bientôt aux embouchures du fleuve Callichoros, où Ton dit que le fils Nyséien de Zeus, au temps où, ayant quitté les peuples de l'Inde, il allait

s'établir à Thèbes, célébra des orgies et institua des chœurs devant un antre où il passait des nuits sévères et saintes. De là vient que les habitants du pays ont surnommé le fleuve Callichoros, et l'antre Aulion.

V. 911-945.

Ils virent ensuite la sépulture de l'Actoride Sthénélos, qui, au retour de l'audacieuse guerre contre les Amazones (il y était allé avec Héraclès), blessé d'une flèche, mourut en cet endroit sur le rivage de la mer. Ils n'arpentèrent pas la mer plus loin : car Perséphoné elle-même laissa sortir l'âme déplorable de l'Actoride, qui l'avait suppliée de lui permettre de voir quelques instants des hommes dans l'intimité desquels il avait vécu. Monté sur le couronnement du tombeau, il contemplait le navire : il était tel qu'on le voyait autrefois, quand il partait en guerre. Son casque brillant était orné de quatre cimiers, et une aigrette de pourpre le rendait éclatant. Bientôt il s'enfonça de nouveau dans les ténèbres profondes ; et les héros qui l'avaient aperçu, furent saisis d'effroi : mais l'Ampycide Mopsos, interprète de la volonté des dieux, les excita à aborder et à apaiser par des libations l'âme du mort. Ils se hâtèrent donc d'amener la voile, et quand ils eurent fixé les amarres sur le rivage, ils s'empressèrent autour du tombeau de Sthénélos. En son honneur, des libations furent répandues, et des brebis, sacrifiées au mort, furent consumées sur l'autel. Dans un autre endroit que celui où les libations avaient été faites, ils élevèrent un autel à Apollon, sauveur des vaisseaux, et firent brûler les cuisses des victimes ; et Orphée y consacra sa lyre, d'où le nom de Lyré reste encore à ce lieu.

Aussitôt après, comme le vent les pressait, ils montèrent sur le navire ; ils hissèrent la voile et la déployèrent en la tendant

sur les deux cordages de droite et de gauche : et le navire était rapidement emporté sur la mer, comme on voit en haut des airs un épervier, les ailes abandonnées au vent, enlevé par un vol rapide ; aucun mouvement brusque ne l'agite : il plane dans un ciel serein sur ses ailes en repos. Cependant ils dépassaient le cours du Parthénios, fleuve qui va très paisiblement vers la mer : c'est dans ses eaux désirées que la fille de Létô, quand, après la chasse, elle remonte vers le ciel, vient rafraîchir ses membres. Pendant la nuit suivante, ils ne cessèrent pas de naviguer plus avant sans interruption : ils arrivèrent au delà de Sésamos, des hauts rochers Érythiniens, de Crobialos, de Cromna et du Cytoros couvert de forêts. Ils tournèrent ensuite le cap Carambis, au moment où le soleil lançait ses premiers rayons. Après cela, ils firent avancer le navire à la rame le long de l'Aigialos infini, pendant tout le jour et la nuit qui suivit ce jour.

V. 946-1008.

Bientôt après, ils abordèrent sur la terre assyrienne, où Sinopé, fille d'Asopos, fut établie par Zeus lui-même, qui, dupe de ses propres engagements, dut lui permettre de conserver sa virginité. Car, désirant la posséder, il lui avait promis de lui donner ce qu'elle souhaiterait dans son cœur : elle lui demanda, pleine d'astuce, de conserver sa virginité. Par un semblable artifice, elle trompa Apollon, qui désirait s'unir à elle, et, après eux, le fleuve Halys. Et aucun homme ne put la dompter dans des enlacements voluptueux. C'est là que les trois fils du vénérable Triccaien Deimachos, Deiléon, Autolycos et Phlogios habitaient, depuis qu'ils s'étaient égarés loin d'Héraclès. Dès qu'ils connurent l'arrivée de l'expédition des héros, ils allèrent à leur rencontre, en déclarant d'une manière exacte qui ils étaient eux-mêmes. Ils ne

voulaient plus demeurer davantage en ce lieu ; et ils s'embarquèrent sur le navire, carie vent Argestès commençait précisément de souffler. Emportés par le vent rapide avec eux, les Argonautes laissèrent bientôt après en arrière le fleuve Halys, l'Iris qui coule dans ses environs, et les alluvions de la terre d'Assyrie ; et ce même jour, ils doublèrent de loin le cap des Amazones, qui possède un port.

C'est jusque-là que s'était avancée autrefois l'Arétiade Mélanippé ; c'est là que le héros Héraclès la prit dans une embuscade, et Hippolyté lui donna, comme rançon de sa sœur, un baudrier éclatant de diverses couleurs ; et alors il la renvoya, exempte de tout dommage. Ils abordèrent dans la baie formée par le cap, auprès des embouchures du Thermodon, car la mer était excitée contre les navigateurs. Aucun fleuve n'est comparable au Thermodon, aucun fleuve ne lance sur la terre autant de cours d'eau divers sortant tous de lui-même. À en faire le compte précis, on voit qu'il n'en manque que quatre pour atteindre cent : et il n'y avait réellement qu'une seule source pour tous ces cours d'eau ; cette source descend vers la terre, sortie des monts élevés, qu'on appelle, dit-on, monts Amazoniens. De là, le fleuve se répand, en face de lui, à l'intérieur d'un pays assez élevé : aussi, ses routes sont sinueuses. Mais toujours, allant, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ces cours d'eau serpentent dans la direction où ils trouvent un terrain plus bas. La route de ceux-ci est longue ; de ceux-là, courte. Il en est beaucoup qui sont sans nom : on ne sait où ils vont se perdre. Et c'est avec peu de branches que le Thermodon lui-même décharge, à la vue de tous, dans le Pont-Axin, ses flots, à l'abri d'un cap qui se recourbe.

Si les héros avaient séjourné longtemps en cet endroit, ils auraient dû engager le combat avec les Amazones, et cela

n'aurait pas été sans effusion de sang ; car les Amazones qui habitaient la plaine Doiantienne n'étaient pas affables ni respectueuses du droit d'hospitalité. Au contraire, elles se plaisaient à l'injustice lamentable et aux travaux d'Arès ; elles étaient en effet de la race d'Arès et de la nymphe Harmonia, qui, s'étant unie au dieu dans les profondeurs du bois Acmonios, lui enfanta des filles amies de la guerre. Mais Zeus envoya de nouveau le souffle de l'Argestès. Et le navire, poussé par le vent, quitta le rivage arrondi où s'armaient les Amazones Thémiscyréiennes. Car elles ne demeuraient pas réunies dans une seule ville ; mais, divisées par tribus, elles habitaient des parties distinctes du pays ; celles-là demeuraient à part, et elles avaient alors pour reine Hippolyté ; à part aussi étaient les Lycastiennes, et à part les Chadésiennes, habiles à lancer les traits.

Le lendemain et la nuit suivante, ils côtoyèrent la terre des Chalybes. Ces hommes ne s'occupent ni du labourage qui se fait avec les bœufs, ni d'aucune autre manière de produire les fruits de la terre agréables au cœur ; ils ne font pas paître de troupeaux dans les prairies humides de rosée. Mais ils fendent le sol rude, abondant en fer : en échange de ce fer, ils se procurent ce qui est nécessaire à leur vie. Jamais pour eux Èos ne se lève sans ramener des travaux ; au milieu de la suie noire et de la fumée, ils supportent un dur labeur.

V. 1009-1029.

Après avoir dépassé ces peuples et doublé le cap de Zeus Génétaios, ils hâtaient leur course le long de la côte des Tibaréniens. Dans ce pays, quand les femmes ont donné des enfants à leurs maris, ce sont les hommes qui gémissent, abattus sur des lits, la tête enveloppée ; et les

femmes soignent bien leurs maris, les font manger et leur préparent les bains qui conviennent aux accouchées.

Ensuite, ils longeaient le mont Sacré et le pays où les Mossynoiciens habitent dans les montagnes des « mossynes », d'où vient le nom qu'ils portent. Les mœurs et les lois sont chez eux différentes de ce qu'elles sont ailleurs. Ce qu'il est permis de faire ouvertement dans la ville, sur la place, toutes ces choses ils les exécutent dans leurs maisons. Tout ce que nous faisons dans nos demeures, ils l'accomplissent hors de chez eux, au milieu des rues, sans encourir de blâme. Ils n'ont pas même de retenue à s'unir en public : au contraire, semblables aux porcs qu'on engraisse dans les pâturages, sans le moindre respect pour les assistants, ils ont commerce avec leurs femmes, par terre, s'abandonnant à des embrassements réciproques. Quant à leur roi, siégeant dans une très haute « mossyne » il rend la justice suivant l'équité à un peuple nombreux : le malheureux ! Si, en prononçant ses arrêts, il se trompe, on le renferme et on le tient toute la journée sans manger.

V. 1030-1089.

Après avoir dépassé ces peuples, et à peu près en face de l'île Arétias, c'est avec la rame que, pendant toute la journée, ils se frayèrent une route au milieu des eaux : car le vent tiède les avait abandonnés vers le crépuscule du matin. Mais bientôt ils virent voler dans l'air, au-dessus d'eux, un oiseau d'Arès, habitant de l'île. Celui-ci, battant fortement des ailes contre le navire en marche, lui lança une plume aiguë qui tomba sur l'épaule gauche du divin Oileus : blessé, celui-ci laissa échapper sa rame de ses mains ; les héros furent frappés de stupeur à la vue du trait ailé. Érybotès, qui était assis auprès d'Oileus, retira

la plume et défit, pour en bander la plaie, le baudrier auquel le fourreau de son épée était suspendu. Mais un autre oiseau apparut, qui volait à la suite du premier. Le héros Clytios Eurytide avait tendu d'avance son arc recourbé : il lança une flèche prompte, — l'oiseau s'avançait en volant, — et le frappa ; il vint en tournoyant tomber auprès du navire rapide.

Amphidamas, fils d'Aléos, dit alors à ses compagnons : « Près de nous est l'île Arétias : vous le savez, vous aussi, depuis que vous avez vu ces oiseaux. Quant à moi, je n'espère pas que nos flèches suffisent pour nous permettre de débarquer. Mettons plutôt à exécution quelque autre dessein qui nous aide, si vous voulez aborder, vous souvenant des recommandations de Phinée. Car Héraclès, lorsqu'il vint en Arcadie, n'a pas eu le pouvoir de chasser avec ses flèches du marais où ils nageaient les oiseaux Stymphalides : moi-même je l'ai vu. Mais agitant en ses mains une cliquette d'airain, il faisait grand bruit, les guettant sur une vaste hauteur ; et les oiseaux s'enfuyaient au loin ; la crainte terrible les faisait crier. Aussi, cherchons maintenant quelque expédient de ce genre : ce que j'ai déjà imaginé moi-même, je vais vous le dire. Mettons sur nos têtes nos casques aux aigrettes élevées ; qu'à tour de rôle la moitié de nous s'occupe de ramer, et que l'autre moitié munisse le navire de lances en bois bien poli et de boucliers. Alors, d'un seul élan, poussez un cri immense, tous ensemble : les oiseaux seront effrayés de ce tumulte étrange, de la vue de nos aigrettes agitées et de nos lances dressées bien haut. Mais, si nous arrivons à l'île elle-même, alors, de nouveau, poussez des cris et heurtez vos boucliers, de manière à faire un bruit prodigieux. »

Il parla ainsi, et cet utile dessein leur plut à tous. Ils mirent sur leurs têtes les casques d'airain à la splendeur

effrayante ; au-dessus s'agitaient les aigrettes de pourpre. Et ils ramaient alternativement, et ceux qui ne ramaient pas enveloppèrent Argo de lances et de boucliers. Ainsi, quand un homme se prépare à couvrir d'un toit de tuiles les murs de sa maison, pour l'orner et la garantir contre la pluie, une tuile succède constamment à une autre et s'y adapte : c'est ainsi que, par l'arrangement de leurs boucliers, ils faisaient comme un toit au navire. Tel, le bruit qui sort d'une multitude ennemie d'hommes, rassemblés pour la guerre, qui s'agitent au moment où les phalanges se réunissent : telle, la clameur qui, au-dessus du navire, se répandit dans les airs. Et ils ne virent plus un seul des oiseaux ; mais, comme, après avoir échoué le navire sur le rivage de l'île, ils faisaient résonner leurs boucliers, les oiseaux par milliers voltigeaient incertains, s enfuyant de côté et d'autre. De même, quand le Cronide lance, du haut des nuages, une grêle épaisse sur la ville et les maisons, les habitants qui, de l'intérieur, entendent le crépitement sur les toits, se tiennent assis en repos ; car le moment de la tempête ne les a pas surpris à l'improviste ; leur toit a été consolidé auparavant. Ainsi les oiseaux lancèrent aux Argonautes des plumes nombreuses en s'envolant bien haut au-dessus de la mer, vers les montagnes des régions situées de l'autre côté des flots.

V. 1090-1133.

Mais quelle était la pensée de Phinée, quand il ordonnait à la divine expédition des héros d'aborder dans cette île, et quel était l'avantage qui devait ensuite s'y produire pour eux, suivant leurs désirs ?

Les fils de Phrixos s'en retournaient vers la ville d'Orchomène, loin d'Aia et de la demeure du Cytaien

Aiétès ; ils s'étaient embarqués sur un navire de Colchide, dans le but d'aller prendre possession des immenses richesses de leur père : car, en mourant, celui-ci leur avait ordonné ce voyage. Et ils étaient bien près de l'île, ce jour-là. Zeus excita l'impétuosité du vent Borée, et le fit souffler, indiquant par des pluies la marche humide de l'Arctouros. Et cependant, durant la journée, le vent agitait un peu les feuilles dans les montagnes, soufflant légèrement au sommet des grosses branches ; et, pendant la nuit, il envahit la mer avec violence, et il souleva le flot de son souffle strident ; une profonde obscurité enveloppait le ciel : nulle part les astres éclatants ne se laissaient voir du milieu des nuages, partout s'abattaient de noires ténèbres. Mouillés, craignant la mort odieuse, les fils de Phrixos étaient ainsi portés sur les flots. La force du vent arracha la voile, et, du même effort, brisa en deux parties le navire ébranlé par les vagues bruyantes. Alors, obéissant à un conseil qui venait des dieux, ils saisirent, tous les quatre, une poutre énorme, une de ces poutres, comme il s'en trouvait beaucoup, qu'on avait unies les unes aux autres par des chevilles aiguës, et qui se dispersaient maintenant autour du navire fracassé. C'est vers l'île que les flots et l'impétuosité des vents les portaient, désolés, car ils avaient échappé de bien peu à la mort. Aussitôt éclata une averse inouïe qui couvrit de pluie la mer, file et, en face de l'île, toute la région qu'habitaient les farouches Mossynoiciens. Les fils de Phrixos furent jetés, en même temps, par la force des flots, avec leur poutre solide, sur les rivages de l'île : la nuit était obscure. Mais la pluie immense, que Zeus avait envoyée, cessa avec le soleil

levant. Les naufragés et les héros se rencontrèrent bientôt, et Argos, le premier, prit la parole :

« Au nom de Zeus, qui voit tout, nous vous prions, qui que vous soyez parmi les hommes, de nous être favorables et de nous secourir dans notre misère. Car de rudes tempêtes, qui se sont appesanties sur la mer, ont brisé toutes les poutres du chétif navire sur lequel nous faisions route, embarqués par nécessité. Aussi, maintenant, nous vous supplions à genoux (puissiez-vous vous laisser persuader !) de nous donner quelque vêtement à nous mettre sur le corps, et de prendre soin, par pitié, d'hommes de votre âge qui sont dans le malheur. Ayez donc égard à des hôtes suppliants, au nom de Zeus, protecteur des hôtes et des suppliants : ils appartiennent, les uns et les autres, à Zeus, les suppliants et les hôtes ; et certes, le dieu qui voit tout est pour nous. »

V. 1134-1225.

Le fils d'Aison l'interrogea avec prudence, pensant bien que les prédictions de Phinée étaient accomplies : « Tout ce que vous demandez, nous allons vous le donner bien volontiers. Mais, voyons, dis-moi d'une manière exacte quel pays vous habitez, quelle nécessité vous force à naviguer sur mer, quel est votre nom illustre et votre race. »

Argos lui répondit, tout perplexe à cause de sa misère : « Un Aiolide, Phrixos, est jadis allé de l'Hellade vers Aia ; le fait est certain, et, je le suppose, vous le savez vous-mêmes avant que je vous le dise : Phrixos, qui est venu dans la ville d'Aiétès, monté sur un bélier qu'Hermès a changé en bélier d'or. Et certes, aujourd'hui encore vous pourriez voir sa toison [pendue aux hautes branches feuillues d'un chêne]. Ensuite, sur l'ordre de l'animal lui-même, il l'immola entre tous les dieux au

Cronide Zeus qui avait protégé sa fuite. Aiétès reçut Phrixos dans son palais, et lui donna pour femme sa fille Chalciopé, sans exiger de présents de noces, car son esprit était bienveillant. Nous sommes les enfants de Phrixos et de Chalciopé. Or, Phrixos est mort, déjà vieux, dans la maison d'Aiétès. Aussitôt, par respect pour les volontés de notre père, nous nous embarquons vers Orchomène, dans le but d'aller y chercher les richesses d'Athamas. Mais, si tu tiens à savoir aussi notre nom, celui-ci se nomme Cytisoros, celui-là Phrontis, cet autre Mêlas ; pour moi, vous pouvez m'appeler Argos. »

Il parla ainsi : les héros se réjouirent de cette rencontre et embrassèrent les étrangers pleins d'étonnement. Et Jason de nouveau, comme il lui était convenable, répondit en ces termes : « Certes, parents du côté de mon père, c'est à des hommes pleins de bienveillance pour vous que vous demandez de vous aider dans votre misère. Car Crétheus et Athamas étaient frères ; et moi, fils du fils de Crétheus, je vais de l'Hellade même, accompagné de ces hommes, à la ville d'Aiétès. Mais, toutes ces choses, nous en parlerons plus tard entre nous : maintenant, commencez par vous vêtir... C'est, je pense, par un conseil des immortels que, dans votre malheur, vous êtes tombés entre mes mains. »

Il parla ainsi et leur donna du navire des habits pour se vêtir. Ensuite, ils se rendirent tous ensemble au temple d'Arès pour sacrifier des brebis. Ils s'empressèrent de se placer autour de l'autel, fait de petites pierres, qui s'élevait en dehors du temple, lequel était sans toit. À l'intérieur avait été enfoncée une pierre sacrée, noire, à laquelle toutes les Amazones adressaient leurs prières. Mais ce n'était pas leur usage, quand elles revenaient du continent situé en face de l'île, de consumer sur cet autel des

sacrifices de brebis ou de bœufs : elles sacrifiaient des chevaux qu'elles avaient nourris pendant une année. Quand les héros, après leur sacrifice, se furent rassasiés du festin qu'ils avaient préparé, l'Aisonide s'adressa à ses hôtes et commença en ces termes :

« Zeus voit avec attention toute chose ; et nous autres hommes nous n'avons rien de caché pour lui, que nous soyons d'une piété solide ou bien injustes. De même qu'il a sauvé votre père de la mort que lui préparait une marâtre et qu'il lui a permis d'acquérir loin d'elle une immense richesse, de même, vous aussi, il vous a arrachés sains et saufs à une funeste tempête. Sur ce navire il vous est loisible d'aller ici ou là, suivant votre volonté, soit vers Aia, soit vers la ville riche du divin Orchomène. Car l'art d'Athéné a fabriqué notre vaisseau : sa hache d'airain en a coupé les poutres sur les sommets du Pélion : et, avec la déesse, Argos l'a construit. Quant au vôtre, le flot furieux l'a brisé, avant même que vous vous soyez approchés des pierres qui, dans la mer étroite, se heurtent entre elles constamment. Mais voyez : nous désirons porter en Hellade la toison d'or ; venez-nous en aide, guidez notre navigation, puisque je vais accomplir des sacrifices expiatoires en l'honneur de Phrixos, et apaiser la colère de Zeus contre les Aiolides. »

Il parla ainsi pour les exhorter : mais eux, ils l'écoutaient avec terreur ; car ils ne pensaient pas trouver Aiétès bienveillant pour ceux qui voudraient emporter la toison du bélier. Argos leur adressa ces paroles, les blâmant de s'occuper d'une telle expédition : « Mes amis, tout ce que nous avons de force, nous ne manquerons jamais de le mettre à votre service, d'une manière absolue, quand la nécessité s'en présentera. Mais il est terriblement armé d'une cruauté funeste, Aiétès. Aussi, ce voyage me fait grand'peur. On assure qu'il est le fils d'Hélios ;

autour de lui habitent les peuples sans nombre des Colchiens ; et lui-même, par sa voix effrayante et sa grande force, il égale Arès. Certes, enlever la toison malgré Aiétès, ce n'est pas chose facile : si redoutable est le dragon qui veille autour, à l'abri de la mort et du sommeil, lui que Gaia elle-même a enfanté sur les flancs boisés du Caucase, là où est la pierre Typhaonienne, où l'on dit que Typhaon, frappé par le tonnerre du Cronide Zeus, alors qu'il avait mis sur lui ses fortes mains, vit couler goutte à goutte de sa tête son sang bouillant : blessé de la sorte, il vint aux monts et à la plaine de Nysa, où, maintenant encore, il gît, englouti sous les eaux du marais Serbonis. »

Il parla ainsi ; et aussitôt, en apprenant quelles luttes il faudrait affronter, bien des joues pâlirent. Mais bientôt Pélée répondit par des paroles audacieuses, et s'exprima de la sorte : « Mon ami, n'aie pas ainsi dans l'esprit une crainte exagérée, car nous ne manquons pas à ce point de force que nous soyons incapables de lutter avec Aiétès, les armes à la main. Il me semble, au contraire, que nous arrivons dans son pays, expérimentés à la guerre, nés, ou peu s'en faut, du sang des dieux : aussi, dans le cas où il ne nous donnerait pas de bon cœur la toison d'or, j'ai bon espoir que les peuples de Colchide ne lui seront pas d'un grand secours. »

V. 1226-1283.

C'est ainsi qu'ils s'entretenaient mutuellement, jusqu'au moment où, rassasiés par un nouveau repas, ils s'endormirent. Réveillés au matin, une brise modérée soufflait favorable pour eux : ils élevèrent la voile, qui se détendait sous l'impulsion du vent ; et bientôt ils laissaient, loin derrière eux, l'île d'Arès.

À la nuit tombante, ils côtoyaient l'île Philyréide : c'est là que, du temps qu'il régnait dans l'Olympe sur les

Titans et que Zeus était encore nourri, au milieu des Courètes Idaiens, dans l'antre de Crète, l'Ouranide Cronos, trompant Rhéa, s'unit à Philyra. La déesse, pendant qu'ils étaient dans le lit, les y surprit : Cronos bondit hors de la couche et s'enfuit, semblable par la forme à un cheval à l'épaisse crinière. Et, quittant, pleine de honte, ces lieux, son séjour habituel, l'Océanide Philyra vint dans les longues chaînes de montagnes des Pélasges, où elle enfanta le monstrueux Chiron, semblable à la fois à un dieu et à un cheval, fruit de cette union équivoque.

Ensuite les héros passaient le long du pays des Macrônes, de la région immense des Bécheires, et devant les Sapeires sauvages et les Byzères, qui sont après eux ; et ils naviguaient toujours plus avant, avec rapidité, poussés par un vent tiède. Ils étaient déjà arrivés assez loin pour voir le golfe le plus enfoncé du Pont ; déjà s'élevaient devant eux les pics escarpés des monts du Caucase : c'est là que, les membres fixés aux âpres rochers par des entraves d'airain, Prométhée repaissait de son propre foie un aigle qui revenait sans cesse, pour s'élancer sur lui. Ils virent cet oiseau, le soir, voler près des nuages, autour des parties les plus élevées du navire, en poussant des cris aigus ; et, cependant, il ébranla la voile de toutes parts, en l'attaquant à coups d'ailes. Car il n'avait pas la conformation d'un oiseau des airs ; mais il agitait avec violence les extrémités de ses ailes, semblables à des rames polies. Peu de temps après, ils entendaient la voix gémissante de Prométhée dont le foie était arraché ; et l'air retentit de ses lamentations, jusqu'au moment où ils virent l'aigle carnassier, s'envolant de nouveau delà montagne, en suivant la même direction. C'est de nuit que l'habileté d'Argos les fit arriver au large cours du Phase et aux limites extrêmes de la mer.

Aussitôt ils amenèrent la voile et la vergue, et les placèrent dans la fosse du mât, où ils les rangèrent ; le mât lui-même fut, bientôt après, abattu et couché : ils se hâtèrent de faire entrer, à force de rames, le navire dans le vaste lit du fleuve, qui cédait de tous côtés en bouillonnant avec bruit. Ils avaient donc à leur gauche le Caucase élevé et la ville Cytaienne d'Aia, et de l'autre côté la plaine d'Arès et les bois sacrés de ce dieu, où le dragon attentif gardait la toison suspendue en haut des branches feuillues d'un chêne. Mais l'Aisonide lui-même versait dans le fleuve avec une coupe d'or les libations douces comme le miel d'un vin sans mélange, en l'honneur de Gaia, des dieux du pays et des âmes des héros morts ; il les suppliait à genoux de lui être secourables et propices dans leur bienveillance et de recevoir favorablement les amarres du navire. Aussitôt après, Ancaios parla en ces termes : « Nous voici parvenus à la terre de Colchide et au fleuve du Phase ; c'est le temps de nous consulter entre nous pour savoir si nous ferons une tentative amicale auprès d'Aiétès, ou s'il y a quelque autre manière d'atteindre notre but. »

Il dit ; cependant, d'après les conseils d'Argos, Jason fit établir sur les pierres de fond, à un endroit où il était à flot, le navire que l'on avait conduit dans un marais très ombragé, qui était voisin du lieu où ils étaient arrivés. C'est là qu'ils dormirent pendant la nuit ; et Èos ne fut pas longue à apparaître, comme ils le souhaitaient.

CHANT III
SOMMAIRE

Invocation à Érato (1-5). — Héra et Athéné se concertent sur les moyens de venir en aide aux Argonautes (6-35). — Les deux déesses se rendent chez Cypris pour lui demander de faire intervenir Éros (36-110). — Cypris obtient de son fils qu'il aille frapper d'une flèche Médée, fille d'Aiétès (111-166). — Jason expose aux Argonautes son plan de conduite (167-209). — Arrivée de Jason et de quelques compagnons choisis au palais d'Aiétès (210-274). — Éros perce Médèe d'une flèche (275-298). — Entrevue d'Aiétès et des héros ; Jason s'engage à entreprendre le travail imposé par le roi (299-438). — Angoisses de Médée, occupée du souvenir de Jason (439-470). — Délibération des héros : sur les conseils d'Argos, on décide d'avoir recours à l'intervention de Chalciopé auprès de Médée (471-575). — Projets d'Aiétès contre les Argonautes ($76-608). — Médée promet à Chalciopé de secourir ses fils et leurs compagnons (609-743). — Après de longues hésitations, Médée se dispose à porter à Jason les substances magiques (744-824). — Médée va avec ses suivantes au temple d'Hécate pour y rencontrer Jason (825-911). — Jason s'y rend de son côté ; entrevue du héros avec la jeune fille (912-1145). —

Retour de Médée dans sa maison (1146-1162). — Aiétès remet les dents du dragon aux envoyés de Jason (1163-1190). — Jason offre un sacrifice nocturne à Hécate (1191-1224). — Aiétès se dispose à aller assister à la lutte de Jason contre les taureaux (1225-1245). — Jason se prépare à la bataille (1246-1277). — Jason met les taureaux sous le joug et force les géants à se tuer entre eux (1278-1407).

CHANT III

V. 1-5.

Allons, ô Érato, viens m'assister, et raconte-moi comment Jason put rapporter de Colchide la toison à Iolcos, grâce à l'amour de Médée. Car tu partages la destinée de Cypris ; les soucis qui viennent de toi charment les jeunes filles vierges : de là, le nom aimable qui t'a été donné.

V. 6-35.

C'est ainsi que, sans être vus des Colchiens, les héros restaient embusqués au milieu des roseaux épais. Mais Héra et Athéné s'aperçurent de leur présence : loin de Zeus et des autres dieux immortels, elles délibéraient, étant allées dans une chambre. Et d'abord Héra sondait Athéné par ses questions : « Fille de Zeus,. toi-même ouvre, la première, la discussion : que faut-il faire ? Imagineras-tu quelque ruse qui leur permettra de prendre la toison d'or d'Aiétès et de l'amener en Hellade ; ou veux-tu qu'usant auprès du roi de paroles douces comme le miel, ils obtiennent la toison par persuasion ? Sans doute, son arrogance est intraitable : mais il me semble bon de ne négliger aucune tentative. »

Elle dit, et aussitôt Athéné lui répondit : « C'est au moment où, moi aussi, j'agite bien des projets semblables que. tu m'interroges d'une manière si pressante, Héra. Je sens bien que je n'ai pas encore combiné cette ruse qui sera capable d'aider le courage des héros, et, cependant, j'ai examiné bien des projets. »

, Elle dit, et toutes deux tinrent leurs yeux fixés à terre devant leurs pieds, songeant, à part, à des desseins divers. Soudain Héra, prenant, la première, la parole, exposa en Ces termes ce qu'elle méditait : « Allons ! rendons-nous auprès de Cypris : arrivées chez elle, nous la prierons toutes deux de demander à son enfant s'il veut bien frapper de ses traits et concilier à Jason la fille d'Aiétès, elle qui est si habile dans la science des poisons. Car je pense que, grâce à ses conseils, il pourra rapporter la toison en Hellade. »

Elle dit : cette sage résolution fut agréable à Athéné, qui répondit par ces douces paroles : « Héra, mon père m'a fait naître ignorante des traits d'Éros, et je ne connais aucune des choses nécessaires pour séduire à l'amour. Mais, si ce projet te plaît, certes je te suivrai : tu prendras la parole quand tu seras arrivée auprès de Cypris. »

V. 36-110.

Elle dit ; et, s'étant aussitôt levées, elles se mettaient en v marche vers la grande maison de Cypris, maison que son mari, boiteux des deux pieds, lui avait construite, alors qu'il venait de l'emmener avec lui, épouse reçue de la main de Zeus. Étant entrées dans l'enceinte de la demeure, elles s'arrêtèrent sous le portique de la chambre où la déesse avait coutume de préparer le lit d'Héphaïstos. Celui-ci était parti dès le matin pour sa forge et ses enclumes, dans les vastes profondeurs de l'île

errante, où il fabrique en airain toutes sortes d'ouvrages merveilleux, grâce à la puissance du feu. Elle était seule à la maison, assise vis-à-vis des portes sur un siège fait au tour ; elle avait ses blanches épaules couvertes, des deux côtés, de sa chevelure déployée qu'elle ordonnait avec un peigne d'or, avant de tresser ses longues boucles. Quand elle les aperçut en face d'elle, elle s'arrêta, leur dit d'entrer,, se leva de son siège et les fît asseoir sur des fauteuils.à dossier ; ensuite, elle s'assit elle-même, et ses mains liaient ses cheveux qui n'étaient pas encore peignés. Alors, elle leur adressa, en souriant, ces douces paroles : « Vénérables amies, quel dessein, quelle nécessité vous amène, vous si rares ? Pourquoi donc venez-vous toutes deux, vous qui jusqu'à présent ne fréquentiez guère ici ? Car vous êtes au plus haut rang parmi les déesses. »

Héra lui répondit en ces termes : « Tu railles ; mais, toutes deux, notre âme est émue par la crainte d'un malheur. Car déjà, dans le fleuve du Phase, l'Aisonide arrête son navire, et avec lui, tous ceux qui le suivent pour conquérir la toison. C'est pour tous ces héros, puisqu'une terrible entreprise s'élève devant eux, que nous craignons beaucoup : c'est surtout pour l'Aisonide. Devrait-il naviguer jusque chez Adès pour délivrer aux enfers Ixion de ses liens d'airain, j'emploierais à le sauver toute la force qui est en moi, pour que Pélias ne puisse me railler, ayant évité son destin funeste, lui dont l'insolence m'a exclue de l'honneur de ses sacrifices. D'ailleurs, il y a longtemps que Jason m'est très cher : depuis que, sur les rives de l'Anauros dé6ordé, un jour que j'éprouvais les bonnes dispositions des hommes, il s'est présenté à moi, revenant de la chasse : la neige blan-

chissait toutes les montagnes, tous les sommets élevés, d'où les torrents, formés par les pluies d'hiver, s'élançaient, tourbillons retentissants. Je m'étais faite semblable à une vieille femme : il eut pitié de moi, et, m'ayant enlevée sur :ses épaules, il me porta à travers l'eau qui se précipitait. Aussi, depuis lors, est-il sans cesse l'objet de mes soins : et cependant, Pélias ne pourra subir sa peine, si tu ne donnes à Jason le moyen de revenir. »

Elle dit, et Cypris fut saisie de stupeur, émue de respect en se voyant suppliée par Héra ; mais, ensuite, elle lui adressa ces douces paroles : « Vénérable déesse, il n'y aurait certes rien de pire que Cypris, si, quand tu le désires, je négligeais de parler ou d'accomplir quelque œuvre dont mes mains .sont capables, malgré leur faiblesse. Je ne demande même pas de reconnaissance en retour. »

Elle parla ainsi, et Héra lui répondit pleine de prudence : « Nous ne venons pas désireuses de ta force et du secours de tes mains. Même, reste tranquille, et contente-toi de recommander à ton fils d'inspirer à la fille d'Aiétès une passion pour Jason. Car, s'ils sont d'accord, si elle est bien disposée pour lui, je pense qu'il deviendra facile au héros de rentrer à Iolcos, en possession de la toison : car cette fille est habile. »

Elle dit, et, s'adressant à toutes deux, Cypris répondit : « Héra et Athéné, mon fils obéirait plutôt à vous qu'à moi : car, malgré toute son impudence, votre vue lui inspirera quelque respect ; de moi, il n'a aucun souci : au contraire, il me provoque, il se joue de moi sans cesse. Certes, toujours en proie à sa méchanceté, j'ai pris une fois la résolution de briser, en même temps que son arc,

ses flèches au bruit odieux, et cela sans me cacher. Alors, plein de colère, il me dit avec menaces que, si je ne tenais les mains loin de lui pendant qu'il maîtrisait encore sa colère, j'aurais ensuite à m'adresser des reproches à moi-même. »

Elle parla ainsi, et les deux déesses se regardèrent en souriant ; mais Cypris, très triste, continua : « Pour les autres, mes peines sont un sujet de risée ; et je ne devrais pas les dire à tout le monde : c'est assez que je les connaisse moi-même. Mais, puisque cela vous est agréable à toutes les deux, je tenterai l'expérience : je vais l'apaiser, et il ne me sera pas indocile. »

Elle parla ainsi ; mais Héra prit sa main délicate, et lui répondit à son tour, avec un doux sourire : « C'est cela, Cythérée ; cette affaire difficile, comme tu dis, termine-la bien vite : ne te montre pas exigeante ; ne te querelle pas, t'irritant contre ton fils ; car il finira par te céder. »

V. 111-166.

À ces mots, elle quitta son siège et Athéné l'accompagna ; elles sortirent toutes deux pour s'en revenir. Mais Cypris se mit en route vers les endroits retirés de l'Olympe, espérant y découvrir son fils. Elle le trouva, loin de Zeus, dans une plaine fleurie : il n'était pas seul ; avec lui se trouvait Ganymède que Zeus autrefois établit dans le ciel, convive des immortels, car il était passionné pour sa beauté. Tous deux jouaient avec des osselets d'or, comme de jeunes amis : et l'insolent Éros cachait déjà contre sa poitrine le creux de sa main gauche plein d'osselets ; il était debout, ses joues s'illuminaient d'une douce rougeur. À côté de lui, Ganymède était à genoux, silencieux et tête basse : il n'avait plus que deux osselets, ayant jeté en vain les

autres tour à tour ; il était furieux contre Éros qui riait aux éclats. Ayant aussi perdu ses derniers osselets, bientôt après les autres, il s'en alla les mains vides, ne sachant plus que faire ; il ne s'aperçut pas de l'arrivée de Cypris. Celle-ci s'arrêta en face de son fils et, aussitôt, le prenant par le menton, elle lui dit : « Pourquoi donc souris-tu, affreuse peste ? Tu l'as donc trompé ainsi ; tu as injustement triomphé de sa simplicité ? Mais, voyons, termine, plein de bonne volonté pour moi, l'affaire dont je vais te parler : et je te donnerai un très beau jouet de Zeus, celui que lui fit sa chère nourrice Adrestéia, alors que, dans l'antre Idaien, il s'amusait en enfant. C'est une boule qui roule si bien que tu ne pourrais obtenir des mains d'Héphaïstos un présent plus précieux : elle est formée de cercles d'or ; autour de chacun d'eux s'enroulent de doubles anneaux qui l'enveloppent ; on n'en voit pas les jointures : car, une spirale bleuâtre court à leur surface. Mais, si tu prends cette boule dans tes mains pour la lancer, semblable à un astre, elle répand dans l'air une traînée brillante. C'est le cadeau que je te ferai : de ton côté, frappe d'une flèche la vierge, fille d'Aiétès, et séduis son âme en faveur de Jason. Qu'il n'y ait pas de retard, car alors on te saurait moins de gré de ce que tu feras. »

Elle dit ; et ce langage était agréable à celui qui l'écoutait. Aussi, il jeta tous ses jouets ; et, des deux mains, il tenait ferme la tunique de sa mère qu'il avait saisie des deux côtés : il la suppliait de lui faire son cadeau tout de suite. Celle-ci, l'accueillant avec de douces paroles et le prenant par les joues, l'embrassa, le tenant serré contre elle, et lui répondit en souriant : « Que ta tête chérie, que la mienne elle-même en

témoigne ! Certes, je te donnerai ce présent et je ne te tromperai pas, aussitôt que tu auras percé d'un trait la fille d'Aiétès ! »

Elle dit : Éros rassembla ses osselets, et, après les avoir tous bien comptés, il les lança dans le pli éclatant que les vêtements de sa mère faisaient au-dessous du sein. Aussitôt, il fixa à un baudrier d'or son carquois, qui était appuyé au pied d'un arbre, et il saisit son arc recourbé. Il sortit des demeures de Zeus, en traversant une plaine abondante en fruits ; et il franchit ensuite les portes éthérées de l'Olympe. De là descend une route céleste : deux pôles soutiennent les hauteurs des montagnes inaccessibles ; ce sont les sommets de la terre, c'^st là que le soleil, à son lever, lance avec force ses premiers rayons. Au-dessous apparaissaient et la terre, qui porte des moissons, et les villes des hommes, et les cours sacrés des fleuves ; d'autre part, les crêtes des montagnes, et, tout autour, la mer. Éros voyait tout cela pendant qu'il s'avançait au milieu des airs.

V. 167-209.

Cependant, les héros, embusqués à l'écart, au milieu des marais du fleuve, se tenaient assis sur les bancs de leur navire et ils avaient ouvert la discussion. Jason parlait, et ils Γ écoutaient silencieux, assis en ordre, chacun à sa place : « Mes amis, ce qui me paraît bon à moi-même, je vais vous le dire. C'est à vous qu'il appartient de décider et d'agir. Le péril est pour tous : à chacun aussi de parler. Que celui qui se tairait, cachant son dessein et sa pensée, sache qu'ainsi il peut, à lui seul, faire obstacle au retour de cette expédition. Demeurez donc tous tranquillement, en armes, sur le navire. Et j'irai au palais d'Aiétès, prenant avec moi les fils de Phrixos,

et, en outre, deux autres compagnons. Je me rendrai compte, en commençant par les paroles, s'il veut nous céder amicalement la toison d'or, ou si, au contraire, confiant dans sa force, il ne fait aucun cas de notre démarche. Alors, instruits d'avance par lui-même de sa méchanceté, nous déciderons ou de recourir à Arès, ou de prendre une autre résolution utile, si nous nous abstenons de pousser le cri de guerre. Mais, avant d'avoir essayé le pouvoir des paroles, n'employons pas la force pour le priver de son bien. Il vaut mieux d'abord aller vers lui, nous le rendre favorable par nos discours. Car, souvent, ce que la force obtiendrait avec peine, la parole en vient à bout facilement, usant des ménagements nécessaires. C'est Aiétès qui autrefois a reçu Phrixos innocent, fuyant les perfidies de sa marâtre et les sacrifices auxquels son père le destinait : car, partout, tous les hommes, même les plus impudents, vénèrent les justes lois de Zeus hospitalier, et les observent. »

Il dit ; et les jeunes gens approuvèrent en masse la parole de l'Aisonide ; et il n'y avait pas de dissident qui proposât un autre plan de conduite. Alors, il se fit suivre des fils de Phrixos, de Télamon et d'Augéiès ; il prit lui-même le sceptre d'Hermès. Et, aussitôt, conduits par le navire au-dessus des roseaux et de l'eau, ils abordèrent sur le rivage, à l'escarpement d'une plaine qui se nomme la plaine Circaienne. Une suite d'arbrisseaux aux branches flexibles et de saules s'y élevaient, portant à leurs sommets, attachés par des liens, des cadavres suspendus. Maintenant encore, c'est un sacrilège pour les Colchiens de brûler sur un bûcher les hommes morts ; il n'est pas permis de les ensevelir en terre et d'élever au-dessus d'eux un monument. Mais on les enferme dans des

peaux de bœufs non travaillées, et on les suspend ainsi à des arbres, loin de la ville. La terre cependant obtient des droits égaux à ceux de l'air : car c'est en terre qu'on ensevelit les femmes, plus délicates que les hommes. Telle est la pratique de cet usage.

V. 210-274.

Pendant qu'ils s'avançaient, Héra, dans un dessein ami, répandit au travers de la ville un brouillard épais, pour cacher au peuple innombrable des Colchiens leur marche vers la maison d'Aiétès. Mais, lorsque ayant quitté la plaine, ils furent parvenus dans la ville et à la maison d'Aiétès, aussitôt Héra dissipa la nuée. Ils s'arrêtèrent à l'entrée, dans la contemplation de l'enclos royal, des larges portes, des colonnes dont la suite s'élevait, entourant les murs. Au-dessus de la demeure, un entablement de pierre était muni de triglyphes d'airain. Ensuite, ils franchirent le seuil, sans que rien les arrêtât ; tout auprès, des vignes cultivées, couvertes de feuilles verdoyantes, s'élevaient dans toute leur vigueur. À leur pied coulaient quatre sources intarissables ; Héphaïstos les avait creusées : de l'une, jaillissait du lait ; de l'autre, du vin ; la troisième ruisselait d'un liquide huileux et parfumé. La dernière lançait de l'eau chaude, dans la saison où les Pléiades se couchent ; mais cette eau sortait du roc creux, froide comme la glace, au moment où les Pléiades se lèvent. Telles étaient dans le palais du Cytaien Aiétès les œuvres divines que le forgeron Héphaïstos avait accomplies. Le dieu lui avait fait, en outre, des taureaux aux pieds d'airain ; leurs mufles, d'airain eux aussi, exhalaient une flamme terrible. Il avait encore fabriqué une charrue toute d'une pièce et du métal le plus résistant : tous ces dons, en témoignage de sa

reconnaissance pour Hélios qui l'avait recueilli sur son char, alors qu'il était épuisé par le combat de Phlégra.

C'est là qu'on avait fait la cour intérieure sur laquelle s'ouvraient de nombreuses portes à deux battants, bien agencées ; tout autour de la cour étaient les appartements. De part et d'autre était construit un portique artistement

travaillé ; transversalement et des deux côtés, des bâtiments plus hauts s'élevaient. Dans l'un qui dominait, le roi Aiétès habitait avec sa femme ; dans l'autre demeurait Apsyrtos, fils d'Aiétès, qu'avait enfanté Astérodéia, nymphe du Caucase, avant que le roi eût pris pour femme légitime Eidyia, la plus jeune des filles de Téthys et d'Océanos. — Les fils des Colchiens avaient donné à Apsyrtos le nom de Phaéthon, parce qu'il était remarquable entre tous les jeunes gens. — Les autres bâtiments étaient occupés par les servantes et les deux filles d'Aiétès, Chalciopé et Médée. Or, celle-ci fut aperçue des héros au moment où elle passait de son appartement à celui de sa sœur (car Médée avait été retenue par Héra à la maison : avant ce jour, elle n'avait pas coutume d'aller et de venir dans l'enceinte du palais, mais elle s'occupait toute la journée au temple d'Hécate, étant prêtresse de la déesse). Dès qu'elle les vit s'approcher, elle poussa un cri : Chalciopé l'entendit aussitôt. Les servantes, jetant à leurs pieds les tissus et les fuseaux, s'élancèrent, toutes en foule, au dehors. Mais Chalciopé, voyant ses fils avec les héros, éleva les bras en signe de joie. Et eux, de leur côté, ils touchaient de leurs mains les mains de leur mère et l'embrassaient, heureux de la voir ; et elle leur adressa ces paroles en gémissant : « Vous ne deviez donc pas naviguer bien loin, vous qui m'abandonniez, indifférents : le destin vous a

ramenés. Malheureuse que je suis ! Quel regret de l'Hellade les recommandations de votre père ne vous ont-elles pas inspiré, par suite d'une erreur fatale ! En mourant, il vous a donné des ordres qui sont pour notre cœur une douleur cruelle. Cette ville d'Orchomène —quel qu'ait été cet Orchomène, — pourquoi avez-vous voulu y aller à cause des trésors d'Athamas, abandonnant votre mère désolée ? »

Elle dit ; cependant Aiétès sortit le dernier de sa demeure, et, en même temps que lui, sa femme Eidyia, qui entendait Chalciopé. Toute la cour extérieure s'était bien vite remplie d'une foule tumultueuse. Des esclaves s'occupaient, en nombre, d'apprêter un grand taureau ; d'autres fendaient le bois sec avec l'airain ; d'autres encore chauffaient sur le feu l'eau du bain : personne qui s'abstînt de travail parmi les serviteurs du roi.

V. 275-298.

Cependant, à travers l'air transparent, Éros arriva invisible, portant avec lui le trouble de la passion : tel au milieu des jeunes génisses le taon s'élance, lui que les gardiens des bœufs appellent *myops*. Aussitôt, s'arrêtant dans le passage qui mène de la cour à la maison, contre le montant de la porte, le dieu bande son arc et tire de son carquois une flèche qui n'a pas encore servi, une flèche qui doit causer bien des gémissements. Toujours invisible, il franchit le seuil de ses pieds rapides : ses yeux perçants regardent de tous côtés. Le petit dieu se blottit aux pieds mêmes de Jason, fixe la coche de la flèche au centre de la corde, tend l'arc des deux mains, bien droit, et tire sur Médée : une stupeur envahit l'âme de la jeune fille. Et lui, il s'élança du palais au toit élevé, en riant aux éclats. Mais le trait brûlait au fond du cœur

de la jeune fille, tel qu'une flamme : en face de l'Aisonide, elle jetait sans cesse sur lui le regard de ses yeux brillants ; son cœur angoissé battait à coups redoublés dans sa poitrine, elle n'avait pas d'autre pensée et son âme était consumée par cette charmante douleur. — Telle une femme qui vit du travail de ses mains, occupée à faire de la laine, jette des brindilles de bois sur un tison ardent, afin que, pendant qu'il fait nuit, elle puisse se procurer dans sa demeure un feu brillant, elle qui s'éveille de bien bonne heure ; du petit tison s'élève une flamme prodigieuse qui réduit en cendres tous les brins de bois. Tel, blotti au fond du cœur de Médée, il brûlait en secret, le cruel amour : les tendres joues de la jeune fille pâlissaient et rougissaient tour à tour, car son âme était troublée.

V. 299-438.

Quand les esclaves eurent placé devant les héros la nourriture préparée pour eux, après qu'ils étaient sortis bien nettoyés des bains tièdes, leur âme se trouva agréablement charmée par les aliments et la boisson. Alors Aiétès interrogea les fils de sa fille, en leur adressant ces paroles d'encouragement : « Fils de mon enfant et de ce Phrixos que j'ai honoré plus que tous les étrangers dans ce palais, comment êtes-vous de retour dans Aia ? Quelque accident vous a-t-il arrêtés au milieu de votre route ? Vous n'avez pas cru à ma parole, quand je vous annonçais la longueur infinie de votre voyage. Je savais bien ce que je disais, moi qui ai fait autrefois une course immense sur le char de mon père Hélios, quand il amena ma sœur Circé au milieu des. régions occidentales, quand nous pénétrâmes jusqu'au rivage du continent Tyrrhénien, où elle habite encore maintenant, bien loin de

la terre de Colchide. Mais à quoi bon ces paroles ? Quels obstacles se sont dressés devant vous : dites-le-moi exactement ; dites-moi aussi quels sont les hommes qui vous accompagnent et en quel lieu vous êtes sortis du navire profond ? »

À ces questions, ayant conçu quelques craintes pour l'expédition de l'Aisonide, Argos prit la parole avant ses frères, et répondit en termes conciliants, car il était l'aîné : « Ô Aiétès, notre navire a été bien vite brisé par les tempêtes violentes ; quant à nous, qui nous étions blottis sur des poutres, la vague nous a jetés au rivage de l'île d'Ényalios, dans la nuit noire : un dieu nous sauva. Car, ces oiseaux d'Arès, qui jusqu'alors étaient à demeure dans l'île déserte, nous ne les y avons plus trouvés. Ces hommes, qui étaient sortis de leur navire depuis la veille, les avaient chassés : ils avaient été retenus là par la pitié de Zeus pour nous, ou par quelque hasard. En effet, ils s'empressèrent de nous donner de la nourriture et des vêtements en quantité suffisante, aussitôt qu'ils nous eurent entendu prononcer le nom illustre de Phrixos et le tien : car ta ville est le but de leur voyage. Si tu veux savoir pour quel motif, je ne te le cacherai pas. Ce héros, un roi violemment désireux de le chasser bien loin de sa patrie et de ses possessions, parce qu'il l'emporte en mérite sur tous les Aiolides, — un roi le force à venir ici, malgré lui. Il prétend en effet que la race des Aiolides ne pourra pas éviter la colère funeste de l'implacable Zeus, ni la souillure insupportable, ni l'expiation qu'il faut offrir à Phrixos, avant d'avoir fait revenir la toison en Hellade. Le navire a été construit par Pallas Athéné : il ne ressemble pas à ceux que l'on trouve chez les hommes Colchiens, à ces navires dont nous avons eu le plus

mauvais ; car l'impétuosité des eaux et le vent l'ont facilement brisé. Mais celui-ci, maintenu par des chevilles, est capable de résister au choc de toutes les tempêtes. Il va aussi bien quand le vent le pousse, ou quand les hommes eux-mêmes entretiennent à force de bras le mouvement des rames. Ce navire où s'est rassemblé tout ce que l'Achaïe entière a de meilleur en fait de héros, après avoir erré par bien des mers aux vagues effrayantes et abordé à bien des cités, est arrivé vers ta ville, dans l'espoir que tu céderas la toison. Mais il adviendra ce que tu voudras : car ce héros ne vient pas pour s'en emparer de vive force. Loin de Là, il a résolu de te rendre des services dignes de ce don, en apprenant de moi que les Sauromates sont tes ennemis acharnés : il les soumettra à ton sceptre. Que si tu veux savoir le nom et la naissance de ceux qui sont devant toi, je vais te dire tout cela. Celui à cause de qui tous les autres sont venus de l'Hellade se rassembler pour l'expédition, ils l'appellent Jason, fils du Créthéide Aison. Mais, s'il descend réellement de Crétheus, il est notre parent du côté paternel. Car, tous deux, Crétheus et Athamas, étaient fils d'Aiolos ; or, Phrixos était fils de l'Aiolide Athamas. Si tu veux que l'on te cite quelque fils d'Hélios, voici Augéiès ; cet autre, c'est Télamon, qui est né du très illustre Aiacos : Zeus lui-même engendra Aiacos. De même tous les autres, autant sont-ils qui accompagnent Jason, sont des fils ou des petits-fils de dieux. »

Ainsi parla Argos : en entendant ce discours, le roi s'irritait ; et une profonde rage transportait son cœur : il dit plein d'indignation — il était surtout furieux contre les fils de Chalciopé ; car, pensait-il, c'était à cause d'eux que les autres héros étaient venus ; ses yeux brillaient

sous ses sourcils, il était menaçant : « Insolents, ne vous en irez-vous pas à l'instant loin de mes regards, loin de ce pays, avec toutes vos ruses, avant qu'un seul de vous ait vu la fatale toison de Phrixos ? Vous qui vous êtes empressés de partir de l'Hellade, et de venir ici, non pas pour la toison, mais pour ravir mon sceptre et mon autorité royale ! Si vous n'aviez déjà touché à ma table, je vous ferais arracher la langue, couper les deux mains, et je vous renverrais, n'ayant plus d'intacts que les pieds, rendus de *la sorte incapables de faire ici une nouvelle invasion. Car ils sont grands les mensonges que vous avez proférés à la face des dieux bienheureux ! »

Il dit, plein de fureur ; l'Aiacide était outré jusqu'au fond du cœur, et sa colère le poussait à répondre par de funestes paroles. L'Aisonide l'arrêta et répondit lui-même avec douceur : « Aiétès, je te prie de contenir ta colère au sujet de cette expédition ; car ce n'est pas avec les dispositions que tu crois que nous venons dans ta ville et dans ton palais : aucune cupidité ne nous amène. Qui donc oserait traverser volontairement une si grande étendue de flots en courroux, pour aller prendre le bien d'autrui ? Loin de là : c'est un dieu, c'est l'ordre effrayant d'un roi injuste qui m'a envoyé ici. Accomplis le vœu de ceux qui t'implorent ; et, par toute l'Hellade, je porterai ta renommée divine. Nous sommes déjà prêts à te payer immédiatement de retour dans les luttes d'Arès, si tu désires soumettre à ton sceptre, soit les Sauromates, soit tout autre peuple. »

Il dit, essayant de l'apaiser par ces douces paroles. Mais la passion du roi agitait dans son cœur une double pensée : se jetterait-il sur eux pour les tuer tout de suite, ou ne mettrait-il pas leur force à l'épreuve ? Après avoir

réfléchi, c'est ce parti qui lui sembla le meilleur. Aussi adressa-t-il de nouveau la parole à Jason : « Étranger, pourquoi passer ainsi en revue toutes choses ? Si vous êtes la vraie race des dieux, ou si d'autre part vous êtes venus, avec des forces qui ne le cèdent pas aux miennes, conquérir ce qui ne vous appartient pas, je te donnerai la toison d'or à emporter, si tu la veux, mais quand tu auras été mis à l'épreuve. Car je ne porte pas envie aux hommes braves, comme fait, dites-vous, ce souverain de l'Hellade. Mais l'épreuve que je ferai de ta force et de ton courage, c'est un travail dont mes bras viennent à bout, malgré tous ses dangers. J'ai deux taureaux aux pieds d'airain ; de leur mufle s'exhalent des flammes : ils paissent dans la plaine d'Arès. Je les mets sous le joug et je les fais avancer dans cette âpre jachère d'Arès, vaste de quatre arpents ; elle est vite fendue jusqu'au bout par la charrue : alors, ce n'est pas la semence de Déméter, la graine, que je jette dans les sillons. Mais j'y lance les dents d'un terrible serpent, qui croissent sous la forme nouvelle d'hommes armés : ces ennemis qui m'entourent, je les taille en pièces, je les tue avec ma lance. C'est au matin que je mets les bœufs sous le joug, et c'est au moment où le soir arrive que je termine la moisson. Quant à toi, si tu accomplis semblable travail, ce jour-là même, tu pourras emporter la toison chez ton roi : auparavant, je ne te la donnerai pas, n'en aie point l'espoir. Car il serait indigne qu'un homme, né courageux, cédât à un homme qui ne le vaut pas. »

Il dit, et Jason, silencieux, les yeux fixés à ses pieds, demeura ainsi, sans voix, très embarrassé de sa mauvaise situation. Il resta longtemps à agiter dans son esprit quel parti il prendrait, n'osant rien promettre avec assurance,

car ce travail lui paraissait bien grand. Enfin, il répondit par ces paroles habiles : « Aiétès, c'est avec une rigoureuse justice que tu m'enfermes dans cette dure condition. Aussi, quoique ce travail dépasse mes forces, je l'accomplirai, quand même il devrait amener ma mort fatalement. Car aucun mal ne peut être imposé aux hommes, plus dur que la nécessité ennemie, et c'est elle qui, par l'ordre du roi, m'a fait partir pour ce pays. »

Il parla ainsi, angoissé par les difficultés qui le frappaient ; au milieu de sa tristesse, Aiétès lui répliqua par ces dures paroles : « Va, maintenant, vers tes amis, puisque tu oses affronter cette épreuve. Mais, si tu as peur de mettre le joug sur les bœufs, ou si cette moisson funeste t'effraie, je saurai m'arranger pour tout cela de façon qu'à l'avenir on craigne de s'attaquer à plus fort que soi. »

V 439-470.

Il avait parlé sans ménagements. Jason se leva de son·siège, et, aussitôt après, Augéiès et Télamon ; Argos suivait, seul : car, avant de partir, il avait fait signe à ses frères de rester. Quant à eux, ils sortirent du palais. Le fils d'Aison brillait divinement entre tous par sa beauté et sa grâce. Tenant les yeux tournés vers lui, la jeune fille le contemplait, au travers de son voile resplendissant : son cœur se consumait dans l'angoisse, et son âme, comme un songe, voltigeait, se glissant sur les traces de celui qui partait. Et ils sortirent de la maison, attristés. Quant à Chalciopé, se tenant en garde contre la colère d'Aiétès, elle marcha en hâte avec ses fils vers son appartement. De son côté, Médée se retira aussi : bien des pensées s'agitaient dans son cœur, toutes ces pensées dont les Éros forcent à se préoccuper : devant ses yeux, tout ce qui s'était passé revenait ; elle le voyait lui-même, tel

qu'il était ; elle se rappelait quels vêtements il portait, quelles paroles il avait dites, comment il s'était assis sur son siège, comment il était sorti. Elle ne pouvait, dans son trouble, s'imaginer qu'il existât un autre homme tel que lui. À ses oreilles résonnaient toujours les accents de sa voix et les paroles douces au cœur qu'il avait prononcées. Elle craignait pour lui : les taureaux, Aiétès lui-même, ne seraient-ils pas cause de sa perte ? Elle le pleurait, comme s'il était déjà tout à fait mort, et, sur ses joues, des larmes coulaient doucement, signe de sa profonde pitié ; car elle était angoissée. Au milieu de ses larmes muettes, elle dit de sa voix harmonieuse : « Infortunée, pourquoi suis-je en proie à cette douleur ? S'il doit mourir, soit en se montrant le plus brave des héros, soit le plus lâche, qu'il périsse ! Mais s'il plaisait aux dieux qu'il sortît du danger sain et sauf !... Ô vénérable déesse, fille de Persès, qu'il en soit ainsi ! Qu'il retourne dans sa maison, ayant échappé à la mort ! Au contraire, si le destin est qu'il soit tué par les taureaux, qu'il le sache du moins, avant de mourir, son malheur n'est pas pour moi un sujet de joie ! »

V. 471-575.

C'est ainsi que, dans son cœur, la jeune fille était remuée par les soucis. Cependant, quand les héros furent sortis du milieu du peuple et de la ville, en suivant la même route par où ils étaient venus auparavant de la plaine, alors Argos interpella Jason en ces termes : « Aisonide, tu blâmeras le dessein que je vais exposer. Mais il me semble que, dans notre situation difficile, on ne doit négliger de rien tenter. Tu as déjà appris de moi qu'ici une jeune fille s'occupe de l'art des poisons, d'après les idées que lui a inspirées Hécate, fille de Persès. Si

nous pouvons nous la concilier, je pense que tu n'auras plus à craindre de périr dans la lutte ; mais j'ai terriblement peur que ma mère ne veuille pas me promettre d'intervenir : j'irai cependant de nouveau à la ville pour me rencontrer avec elle, car c'est une perte commune qui nous menace tous. »

Il parla ainsi, plein de bonnes intentions, et Jason lui répondit par ces mots : « Mon ami, si tel est ton avis, je ne m'y oppose en rien. Va donc : que tes sages paroles fléchissent ta mère et l'excitent à intervenir ! Mais, bien faible est notre espérance, si nous confions à des femmes le soin de notre retour. »

Il dit ; ils furent bientôt arrivés au marais. Dès qu'ils les virent devant eux, leurs compagnons, pleins de joie, les interrogèrent. Mais l'Aisonide, affligé, leur adressa ce discours : « Ô mes amis, le cœur du cruel Aiétès est manifestement irrité contre nous. Certes, s'il fallait tout vous raconter en détail, je n'en finirais pas de parler, ni vous d'interroger. Il m'a dit, en somme, que dans la plaine d'Arès paissent deux taureaux aux pieds d'airain, qui exhalent des flammes de leur mufle. Il m'a ordonné de leur faire labourer une jachère de quatre arpents ; il me donnera, pour les y semer, des dents de serpent, d'où doivent naître des hommes qui sortiront de la terre, couverts d'armes d'airain. Dans ce jour-là même il faut les tuer. Eh bien ! — comme je ne voyais rien de mieux à imaginer, — j'ai promis intrépidement de faire ce qu'il ordonnait. »

Il parla ainsi, et l'entreprise leur semblait à tous impossible à accomplir ; silencieux, ne trouvant rien à dire, ils se regardaient les uns les autres, abattus par le malheur et la difficulté de la situation. Enfin, Pélée osa prendre la parole au milieu de tous

les héros : « C'est le moment de délibérer sur ce que nous ferons. Ce n'est pas que je compte trouver dans la délibération autant d'utilité que dans la force des bras. Si, dès maintenant, tu penses mettre les bœufs d'Aiétès sous le joug, ô héros i\Aisonide, si tu te portes avec ardeur à cette lutte, fidèle à tes engagements, prépare-toi à agir. Mais si tu n'as pas entière confiance en ton courage, ne t'empresse pas ; ne reste pas non plus assis dans cette assemblée à jeter les yeux sur l'un ou l'autre de ces hommes : car, moi, je ne demeurerai pas inactif ; la mort, en effet, sera le pire des maux que cette lutte peut causer. »

Ainsi parla l'Aiacide ; mais le cœur de Télamon s'émut : impétueux, il se leva en hâte. Idas se leva le troisième, plein de hardiesse ; et, après lui, les deux fils de Tyndare ; puis le fils d'Oineus se mit au nombre de ces jeunes hommes dans la force de l'âge, et cependant la floraison des premiers poils ne s'élevait pas encore sur ses joues : si grande était l'audace qui excitait son cœur. Les autres, s'effaçant derrière eux, restaient silencieux. Alors Argos adressa ces paroles à ceux qui aspiraient au combat : « Mes amis, c'est un parti extrême ; mais je pense que l'aide de ma mère pourra vous être de quelque utilité. Aussi, malgré votre ardeur, restez encore un peu de temps enfermés dans le navire, comme vous l'avez fait jusqu'à présent ; car il vaut certes mieux nous contenir que de nous perdre par dédain du péril. Une jeune fille a été nourrie dans le palais d'Aiétès, instruite, entre toutes les femmes, par la déesse Hécate à préparer tous les poisons que produisent la terre et la mer aux vastes flots. Grâce à eux s'adoucit la flamme du feu indomptable ; elle arrête à l'instant les fleuves qui coulent avec bruit, elle enchaîne les astres et le cours de la lune sacrée. Quand

nous revenions du palais ici, chemin faisant, nous nous sommes souvenus d'elle : peut-être notre mère, qui est sa sœur, pourrait la persuader de nous aider dans ce combat. Si ce que je dis vous plaît, je vais revenir, aujourd'hui même, à la maison d'Aiétès pour faire la tentative ; et je pourrais la faire avec l'aide d'un dieu. »

Il dit ; mais les dieux bienveillants leur donnèrent un présage. Car une timide colombe, fuyant l'attaque d'un faucon, vint, du haut du ciel, tomber tout effrayée dans le sein de Jason, et le faucon s'abattit lui-même sur le haut de la poupe. Aussitôt Mopsos, interprète des dieux, prononça ces paroles au milieu de tous les héros : « C'est pour vous, ô mes amis, que ce présage a été produit par la volonté des dieux. Il n'y a pas de meilleure manière de l'interpréter que d'aller à la jeune fille et de la supplier par tous les moyens possibles. Je pense qu'elle ne repoussera pas notre demande, si toutefois Phinée s'est montré véridique en prédisant que notre retour aurait lieu grâce à la déesse Cypris. Or, ce doux oiseau, qui lui est consacré, a échappé à la mort ; puisse donc arriver ce que, dans ma poitrine, mon cœur pressent, d'après ce présage ! Ainsi, mes amis, implorez Cythérée à votre aide et hâtez-vous de suivre les conseils d'Argos. »

Il dit, et les jeunes gens approuvèrent, se souvenant des recommandations de Phinée ; seul, Idas, fils d'Aphareus, se leva d'un bond, profondément indigné, et il s'écria très haut : « Malheur à nous ! Nous sommes donc venus ici pour faire campagne avec des femmes, puisqu'on invoque pour nous le secours de Cypris et qu'il n'est plus question de la grande force d'Ényalios ! Est-ce la vue des colombes et des faucons qui vous écarte des combats ? Allez-vous-en, ne vous occupez plus des

choses de la guerre, mais des faibles jeunes filles qu'on séduit avec des prières. »

Telles furent ses paroles irritées ; beaucoup parmi les héros frémirent, mais sans faire d'éclat. Personne n'éleva la parole contre lui ; quand il se fut assis, bouillonnant de colère, Jason dit aux héros, pour affermir leur résolution : « Qu'Argos quitte le navire et soit envoyé à la ville, puisque tel est votre désir à tous. Quant à nous, du fleuve où est le navire, nous irons, dès à présent, attacher, sans nous dissimuler, les amarres au rivage. Car il ne convient pas de nous cacher plus longtemps, comme si nous redoutions le combat. »

Il parla ainsi, et fit repartir rapidement Argos vers la ville ; quant aux autres, ayant retiré les pierres de fond dans le navire, sur l'ordre de l'Aisonide, ils avancèrent un peu à la rame hors du marais, et abordèrent la terre ferme.

V. 576-608.

Mais Aiétès réunit l'assemblée des Colchiens hors de sa maison, où l'on avait dès longtemps coutume de s'asseoir pour le conseil ; il préparait contre les Minyens des ruses qui devaient les faire succomber et d'inquiétantes machinations. Il assurait qu'aussitôt que les taureaux auraient mis en pièces cet homme qui s'était engagé à accomplir un si terrible travail, il ferait déraciner la forêt de chênes qui couvrait de sa masse le sommet de la colline, et brûler avec le bois du navire tous les hommes qui le montaient : ainsi s'évanouirait la misérable insolence de ces gens aux orgueilleuses entreprises. En effet, jadis il n'aurait jamais consenti à recevoir comme hôte, dans son palais, malgré tout le désir qu'il en montrait, l'Aiolide Phrixos, recommandable

entre tous les étrangers par sa douceur et sa piété, — il ne l'aurait jamais reçu, si Zeus lui-même n'avait envoyé du ciel le messager Hermès, pour lui ordonner que Phrixos trouvât en lui un hôte bienveillant. À plus forte raison, ces brigands, qui avaient pénétré sur le sol de son pays, ne pouvaient échapper longtemps au châtiment, eux qui n'avaient d'autre but que de mettre la main sur le bien d'autrui, de préparer des embûches dans l'ombre, et de dévaster les parcs des bergers dans de tumultueuses incursions. Cependant, il se dit à part lui que les fils de Phrixos subiraient pour leur part un châtiment expiatoire bien mérité, eux qui étaient revenus, en compagnie de ces hommes pleins de mauvaises intentions, pour lui arracher ses honneurs royaux, et son sceptre, les impudents ! C'était l'accomplissement du terrible oracle qu'il avait jadis entendu de son père Hélios, lui annonçant qu'il fallait déjouer les ruses habiles et les projets de sa race, et éviter ainsi de nombreuses calamités. Aussi, quand les fils de Phrixos avaient manifesté le désir d'aller en Achaïe, d'entreprendre ce long voyage, d'après les recommandations de leur père, il les avait envoyés. Car, du côté de ses filles, il n'avait pas la moindre crainte de leur voir méditer quelque dessein funeste ; pas davantage du côté de son fils Apsyrtos. Mais ces machinations perfides devaient venir des enfants de Chalciopé. Et ces crimes, il ne les tolérerait pas : c'est ce que, plein de fureur, il déclara aux hommes de son peuple ; il ordonna, avec grandes menaces, de surveiller le navire et les héros, pour qu'aucun d'eux n'échappât à la mort.

V. 609-743.

Cependant, de retour dans la maison d'Aiétès, Argos exhortait sa mère avec toute sorte de prières à supplier

Médée de venir à leur secours. Chalciopé elle-même y pensait déjà ; mais une crainte arrêtait son esprit : c'était, ou de chercher, hors de propos et inutilement, à se concilier une fille effrayée du terrible courroux de son père, ou, si Médée cédait à ses demandes, que ce qu'elle ferait ne fût trop visible, trop manifeste.

La jeune fille se reposait de ses douleurs dans un profond sommeil, étendue sur son lit. Mais, tout à coup, des songes vains l'agitèrent, effrayants, comme il en arrive à une personne maîtrisée par la douleur. Il lui sembla que l'étranger avait entrepris la lutte ; ce n'était pas qu'il désirât ardemment emporter la toison du bélier, ni qu'il fût venu dans ce but vers la ville d'Aiétès : non, il était venu pour l'emmener elle-même dans sa maison, comme sa jeune épouse. Il lui semblait qu'elle combattait elle-même les taureaux, et que le combat lui était aisé. Mais ses parents ne restaient pas fidèles à leur promesse : car, ce n'était pas à la jeune fille, mais à lui-même qu'ils avaient ordonné de mettre les bœufs sous le joug ; de là un débat, une contestation, entre son père et les étrangers. Quant à elle, des deux parts, on la laissait libre de se conduire suivant l'impulsion de son cœur : et aussitôt, c'est l'étranger, oublieuse de ses parents, qu'elle se choisit. Ceux-ci furent saisis d'une insupportable douleur et ils poussèrent des cris d'indignation. En même temps qu'elle entendait ces cris, le sommeil l'abandonna. Le cœur palpitant, la crainte la fit sauter à bas de son lit ; jetant autour d'elle des regards effrayés, ses yeux parcoururent successivement les murs de la chambre. C'est avec peine qu'elle rassembla ses esprits et qu'elle fit reprendre à son cœur le calme qu'il avait auparavant dans sa poitrine ; alors, elle prononça ces paroles plaintives :

« Malheureuse que je suis ! Quels songes pénibles m'ont épouvantée ! Je crains qu'elle ne soit cause d'un grand malheur, cette expédition des héros. Autour de l'étranger, mon âme voltige.. Qu'il recherche en mariage dans son peuple, bien loin d'ici, une jeune fille d'Achaïe ! Nous, que notre virginité, que la maison paternelle nous intéressent seules ; en tous cas, laissant de côté toute intention cruelle, je ne tenterai rien sans ma sœur : je verrai si elle me demande d'intervenir dans le combat, inquiète pour ses enfants. Car ainsi la cruelle souffrance de mon âme s'apaiserait ! »

Elle dit, et, s'étant levée, elle ouvrit les portes de la chambre, pieds nus, revêtue seulement d'une robe ; elle désirait aller chez sa sœur et elle franchit le seuil. Cependant, elle s'attardait là, dans le vestibule de son appartement, retenue par la pudeur ; puis elle retourna sur ses pas et rentra dans sa chambre ; elle en sortit une seconde fois pour s'y réfugier encore. L'inutile mouvement de ses pieds l'amenait et la ramenait. Quand elle s'élançait pour sortir, la pudeur la faisait rentrer ; et, retenue par la pudeur, l'audacieux amour la poussait en avant. Trois fois elle essaya de sortir, trois fois elle fut retenue ; à la quatrième tentative, elle se jeta en avant sur son lit, et s'y roula. — Telle une jeune mariée pleure^ dans sa chambre nuptiale l'époux florissant de jeunesse auquel ses frères ou ses parents l'ont unie. Sa pudeur et sa sage réserve l'empêchent de se mêler à la foule des servantes ; dans son affliction, elle s'assied à l'écart. Lui, un destin funeste l'a enlevé avant qu'ils aient pu jouir de leur mutuelle affection ; et elle, déchirée par une douleur intime, elle pleure en silence à la vue de son lit désert ; elle craint que les femmes moqueuses ne l'accablent de

leurs railleries : telle Médée se lamentait. — Au milieu de ses gémissements, elle fut tout à coup surprise par une esclave, une jeune fille qui était sa suivante. Cette fille alla aussitôt avertir Chalciopé, qui était assise entre ses fils, cherchant les moyens de se concilier l'aide de sa sœur. Elle ne resta pas incrédule, en entendant ces paroles inattendues de la servante : pleine de trouble, elle se précipita en hâte de sa chambre à la chambre où la jeune fille était couchée, en proie à la douleur, et déchirait ses joues de ses deux mains. Voyant ses yeux baignés de larmes, elle l'interpella ainsi : « Malheur à moi ! Médée, pourquoi verses-tu ces larmes ? Que t'est-il arrivé ? Quelle douleur terrible s'est glissée dans ton cœur ? Un mal envoyé par les dieux parcourt-il tes membres, ou bien as-tu entendu de mon père quelque parole terrible sur moi et sur mes fils ? Plût aux dieux qu'il me fût permis de ne plus voir ni la maison de mes parents, ni cette ville, mais d'habiter aux confins de la terre, là où l'on ne connaît pas même le nom des Colchiens ! »

Elle parla ainsi ; les joues de la jeune fille rougirent, et longtemps sa pudeur virginale la retint, quoiqu'elle fût impatiente de répondre. Tantôt les paroles lui venaient au bout de la langue, tantôt elles s'envolaient jusqu'au fond de sa poitrine. Bien des fois, elle désirait tout dire de sa bouche aimable ; mais sa parole ne pouvait aller plus avant. Enfin, elle s'exprima de cette manière artificieuse, car elle était poussée par les Éros audacieux : « Chalciopé, c'est au sujet de tes fils que mon cœur est agité ; je crains que mon père ne les fasse bientôt périr avec ces hommes étrangers. Assoupie tout à l'heure, dans un court sommeil, tels sont les songes terribles que j'ai

encore devant les yeux ! Puisse un dieu faire qu'ils ne s'accomplissent pas ! Puisses-tu ne pas éprouver à cause de tes fils une affliction pénible ! »

Elle parla ainsi, pour éprouver sa sœur : Chalciopé allait-elle s'adresser à elle, la première, pour lui demander son secours en faveur de ses fils ? Mais le cœur de Chalciopé était accablé d'une angoisse insupportable : car ce qu'elle avait entendu l'effrayait. Elle répondit par ces paroles : « Et moi aussi, c'est agitée par toutes ces pensées que je suis venue à toi, voir si tu pourrais te concerter avec moi et imaginer quelque moyen de salut. Mais jure par Gaia et par Ouranos que tu garderas mes paroles dans ton cœur et que tu seras mon aide. Je te conjure par les dieux, par toi-même, par nos parents : ces enfants, que je ne les voie pas, victimes d'un destin funeste, périr misérablement. Autrement je serais pour toi, moi morte avec mes fils chéris, une terrible Érinys qui te poursuivrait depuis la maison d'Adès ! »

Elle dit, et versa aussitôt d'abondantes larmes ; tombée aux pieds de Médée, elle entourait ses genoux de ses deux mains et jetait sa tête dans le sein de la jeune fille. Toutes les deux se lamentèrent l'une sur l'autre d'une manière pitoyable. Des cris aigus s'élevèrent dans la maison : telle était la douleur des deux affligées ! Mais, la première, Médée prit la parole et dit à sa sœur avec tristesse : ce Malheureuse ! quel remède trouver, alors que tu parles d'imprécations et d'érinyes terribles ! Plût au ciel qu'il fût sûrement en notre pouvoir de sauver tes fils ! Qu'il sache — c'est le serment inviolable des Colchiens par lequel tu me forces de jurer, — qu'il le sache, le grand Ouranos, qu'elle le sache aussi celle qui est au-dessous de lui, Gaia, la mère des dieux : elle ne te fera jamais défaut, toute la force qui peut être en mot, si tu me supplies de faire ce qui est possible. »

Elle dit ; et Chalciopé lui répondit par ces mots : « N'oserais-tu pas, quand cet étranger le désire lui-même, imaginer quelque ruse, quelque artifice pour le combat, à cause de mes fils ? De sa part, en effet, Argos est venu me pousser à solliciter ton secours. Et je l'ai laissé à la maison pour me rendre ici. »

Elle dit ; le cœur de Médée bondit de joie ; son beau visage rougit et, dans l'excès de son bonheur, elle eut comme un éblouissement ; alors, elle prononça ces paroles : « Chalciopé, ce qui vous est utile et agréable, je le ferai. Qu'à mes yeux ne brille plus l'aurore, que toi-même tu ne me revoies plus vivante, s'il est quelque chose au monde que je fasse passer avant ta vie et avant tes fils, qui sont pour moi des frères, des parents bien-aimés et de mon âge. Et toi, ne puis-je pas me dire à la fois ta sœur et ta fille, puisque, comme eux, ton sein m'a nourrie, alors que j'étais une petite enfant : je l'ai toujours entendu raconter par ma mère. Mais, va ; ne dis pas ce que je veux faire pour toi, que je puisse, à l'insu de mes parents, accomplir ce que j'ai promis. Au matin, je porterai dans le temple d'Hécate les substances magiques qui charmeront les taureaux. [Je les porterai à l'étranger qui cause ces difficultés.] »

Chalciopé quitta la chambre et alla annoncer à ses fils le secours que sa sœur leur donnerait. Mais elle, la pudeur et la crainte terrible la saisirent de nouveau quand elle se trouva seule. Car, à cause de cet homme, elle méditait bien des projets contre son père.

V. 744-824.

Cependant la nuit étendait ses ombres sur la terre : en mer, les matelots s'endormaient en contemplant de leur navire l'Hélice et les astres d'Orion ; le moment du

sommeil était souhaité du voyageur en route et du gardien qui veille aux portes. La mère elle-même qui vient de voir mourir ses enfants, était enveloppée dans la torpeur d'un assoupissement profond ; l'aboiement des chiens ne s'entendait plus dans la ville ; plus de rumeur sonore ; le silence possédait les ténèbres de la nuit.

Mais Médée n'était pas envahie par le doux sommeil. Bien des inquiétudes, nées de son amour pour Jason, la tenaient éveillée : elle redoutait la force puissante des taureaux par qui — sort indigne ! — il était destiné à être tué dans le champ d'Arès. Sans cesse, son cœur bondissait dans sa poitrine. Tel, dans une chambre, un rayon de soleil bondit, reflété par l'eau qui vient d'être versée dans un chaudron ou dans une terrine ; agité par un rapide tournoiement, il sautille çà et là : de même, le cœur de la jeune fille tourbillonnait dans sa poitrine. Des larmes de pitié coulaient de ses yeux ; une douleur intime ne cessait de l'accabler de consumer toutes les parties de son corps, autour des nerfs minces, et surtout à la nuque, au nerf le plus bas derrière la tête ; c'est là que pénètre la souffrance la plus insupportable, quand les Éros ne se lassent pas de lancer dans l'âme les tourments d'amour. Elle se disait tantôt qu'elle donnerait la substance pour calmer les taureaux, tantôt qu'elle ne le ferait pas ; elle pensait à périr elle-même, puis à ne pas mourir, à ne pas donner la substance, à supporter son mal sans rien faire. Puis, s'étant assise, elle réfléchit et dit :

« Infortunée que je suis ! Entourée de malheurs, de quel côté me laisser aller ! Partout, des incertitudes pour mon âme : aucun remède à ma souffrance, elle est toujours là qui me brûle. Oh ! si Artémis, de ses flèches rapides, avait pu me tuer avant qu'il me fût apparu, avant

que les fils de Chalciopé fussent partis vers la terre Achéenne : eux qu'un dieu ou une Érinys a ramenés ici de là-bas, pour nous porter de lamentables angoisses. Qu'il périsse en combattant, si la fatalité veut qu'il meure dans ce champ ! Comment, en effet, pourrais-je, à l'insu de mes parents, préparer ces substances magiques ? Quelle fable dire ? Quelle ruse, quelle habileté secrète pourrait dissimuler l'aide que je lui donnerais ? Et lui ! loin de ses compagnons, l'entretiendrai-je amicalement, le voyant seul ? Malheureuse ! Quand même il mourrait, je n'espère pas être délivrée de mes tourments ! La douleur nous entourerait, fût-il privé de la vie ! Adieu pudeur, adieu honneur ! Sauvé, grâce à moi, sain et sauf, là où son cœur le poussera, qu'il s'en aille ! Quant à moi, ce jour-là même où il aura livré son combat, puissé-je mourir pendue par le cou à la poutre qui soutient le toit, ou rassasiée des poisons qui détruisent la vie. Mais, morte ainsi, les railleries me poursuivront ; et, au loin, la ville entière proclamera ma destinée ; et, passant de bouche en bouche, je serai indignement outragée par les Colchiennes, moi, la morte par excès d'amour pour un homme étranger, la fille opprobre de ses parents et de sa maison, la fille qui s'est abandonnée à une folle passion ! Quelle ne sera pas mon infamie ! Hélas, malheur à moi, quelle destinée ! Il me serait bien meilleur de quitter la vie dans ma chambre, cette nuit même, par une mort imprévue qui m'éviterait ces hontes ; il me vaudrait mieux mourir, avant d'avoir mis à exécution cette action misérable, à laquelle je n'ose donner un nom ! »

Elle dit, et alla chercher un coffret où étaient enfermées beaucoup de substances, les unes salutaires, les autres funestes. L'ayant placé sur ses genoux, elle se

lamentait ; elle inondait, sans s'arrêter, sa poitrine de larmes qui coulaient et se répandaient, pendant qu'elle déplorait sa destinée. Elle désirait choisir des poisons meurtriers pour s'en rassasier ; elle avait déjà défait les liens du coffret, dans le désir d'en tirer ces poisons, la malheureuse ! Mais, tout à coup, la terreur de l'odieux Adès pénétra son âme. Elle resta muette longtemps, et, autour d'elle, toutes les occupations de la vie, qui sont douces au cœur, apparaissaient. Elle se souvenait des plaisirs qui charment les vivants ; jeune fille, elle se souvenait des compagnes de son âge et de leur gaieté ; et la vue du soleil lui devenait plus douce qu'auparavant, à mesure qu'elle repassait toutes ces choses dans son esprit. Alors elle enleva le coffret de dessus ses genoux ; l'influence d'Héra changeait son âme, ses pensées n'étaient plus hésitantes. Elle n'avait plus qu'un désir : voir le plus tôt possible Èos se lever, pour lui donner, à lui, les substances qu'elle avait promises, pour paraître en sa présence. Bien des fois elle défit les verrous de ses portes, épiant les clartés de l'aube. Érigène lui envoya enfin la lumière bien-aimée, et déjà, dans la ville, tous étaient en mouvement.

V. 825-911.

Cependant Argos ordonnait à ses frères de demeurer encore là où ils étaient, afin d'observer les dispositions et les projets de la jeune fille. Quant à lui, il retourna au vaisseau dont il était jusque alors resté éloigné.

Mais, dès que la jeune fille eut aperçu les premières lueurs d'Èos, elle lia de ses mains ses blonds cheveux, qui flottaient abandonnés à eux-mêmes en désordre ; elle essuya ses joues où les larmes s'étaient séchées ; grâce à un enduit aussi doux que le nectar, elle rendit son corps

brillant. Elle revêtit un beau péplos attaché par des agrafes bien arrondies ; et, sur sa tête divine, elle jeta un voile blanc. Alors, circulant dans le palais, elle foulait aux pieds le sol, oublieuse des angoisses présentes qui étaient sans nombre, et de celles qui devaient plus tard s'élever devant elle. Elle avait douze esclaves qui, toutes, étaient du même âge et habitaient dans le vestibule de sa chambre parfumée ; elles n'avaient jamais paré un lit qui leur fût commun avec un homme : elle leur ordonna de mettre en hâte les mules sous le joug de son char pour la conduire au temple splendide d'Hécate. Aussitôt, les servantes préparaient le char ; elle tira cependant de son coffret profond un poison qu'on appelle, dit-on, du nom de Prométhée. Si, après avoir apaisé par des sacrifices nocturnes Coré, fille unique de sa mère, on s'enduit le corps du suc de cette plante, on est sûr d'être invulnérable aux blessures de l'airain, et de ne pouvoir être dompté par l'ardeur du feu : au contraire, on devient, ce jour-là, plus remarquable en force et en courage. Cette plante est née pour la première fois alors que l'aigle carnassier laissait couler sur les coteaux boisés du Caucase le sang divin du misérable Prométhée. Sa fleur, haute d'une coudée environ, apparut semblable à peu près par la couleur au safran de Corycie : elle s'élevait sur deux tiges jumelles ; et, dans la terre, la racine se développait, pareille à de la chair que l'on vient de couper. Son suc, semblable au suc noir des chênes des montagnes, la jeune fille l'avait recueilli pour ses enchantements dans une coquille des bords de la mer Caspienne, après s'être lavée sept fois dans des eaux qui ne tarissent jamais, après avoir appelé sept fois Brimô, nourricière de la jeunesse, Brimô errante la nuit, déesse souterraine, maîtresse des enfers : Médée

l'avait invoquée, couverte d'un sombre manteau, au milieu de l'obscurité lugubre. Les noires entrailles de la terre étaient ébranlées par un gémissement, qui sortait de leurs profondeurs, au moment où la racine Titanienne était tranchée ; et lui-même il gémissait, le fils de Japet, agité dans son cœur par l'excès de la souffrance. L'ayant donc enlevée, elle l'avait nouée dans la ceinture parfumée qui était placée au-dessous de sa poitrine divine.

Sortie de la maison, elle monta sur le char rapide, et, avec elle, deux esclaves montèrent de chaque côté ; elle prit dans la main droite les rênes et le fouet artistement travaillé, et elle conduisit à travers la ville ; les autres esclaves, se tenant cramponnées par derrière au coffre d'osier adapté au char, couraient dans la large rue, retroussant leurs fines tuniques jusqu'à leur genou blanc. — Telle, après s'être baignée dans les eaux tièdes du Parthénios ou du fleuve Amnisos, la fille de Létô, montée sur son char d'or, se fait emporter par ses biches rapides à travers les collines, et vient de loin pour une hécatombe qui exhale une forte odeur de graisse ; elle est suivie par la foule des Nymphes, ses compagnes, qui se sont rassemblées, les unes à la source même de l'Amnisos, les autres dans les bois et au milieu des rochers d'où les cours d'eau jaillissent en abondance. Et, tout autour de la déesse qui s'avance, les bêtes sauvages, pleines d'effroi, remuent la queue en poussant des rugissements craintifs : telles, les jeunes filles s'avançaient par la ville ; tout autour le peuple se retirait pour éviter les yeux de la vierge royale. — Mais une fois sortie des quartiers bien bâtis de la ville, quand elle fut arrivée, à travers champs, vers le temple, alors, en cet endroit même, elle se hâta de descendre de son char aux roues rapides, et elle parla

ainsi à ses servantes : « Mes amies, j'ai commis une grande faute ; je n'ai pas songé au ressentiment que doivent éprouver contre nous ces hommes étrangers qui vont et viennent sur notre sol. Toute la ville est dans le trouble et la confusion : aussi, il n'est venu aucune de ces femmes, qui auparavant s'assemblaient ici chaque jour. Mais, puisque nous voilà arrivées, puisqu'il n'y a personne autre que nous, allons, nous pouvons, sans nous gêner, charmer notre cœur par des chants agréables, en cueillant les belles fleurs de cette tendre prairie. Puis, nous reviendrons, quand il en sera temps. D'ailleurs, vous pourrez rentrer aujourd'hui à la maison en rapportant bien des richesses, si vous approuvez mon dessein. Car Argos me circonvient par ses discours, ainsi que Chalciopé elle-même : — mais gardez dans le silence de votre cœur ce que vous entendez de moi ; il ne faut pas que ces paroles parviennent aux oreilles de mon père. — Ils veulent donc que cet étranger, qui s'est engagé à lutter contre les taureaux, je l'arrache, moyennant des présents que je recevrai, aux funestes dangers de ce combat. J'ai accueilli cette demande, et je fais venir devant moi l'étranger, seul, sans ses compagnons, pour que nous partagions entre nous les présents qu'il pourra porter ; quant à nous, nous lui donnerons quelque substance funeste. Pour vous, éloignez-vous de moi, quand il viendra. »

V. 912-1145.

Elle parla ainsi, et ce plan perfide leur plaisait à toutes, Or, bientôt après, ayant emmené à l'écart de ses compagnons l'Aisonide seul, Argos, qui avait déjà appris de ses frères que la jeune fille viendrait dès le matin au temple sacré d'Hécate, conduisait le héros à travers la plaine. À leur suite venait l'Ampycide Mopsos, habile à

tirer des présages des oiseaux qu'il apercevait, habile à conseiller ceux avec qui il allait.

Certes, à ce moment, personne parmi les anciens héros, ceux qui étaient nés du sang de Zeus lui-même ou des autres dieux, personne n'était tel que parut Jason en ce jour, tant l'épouse de Zeus avait donné de charmes à son aspect et à sa parole. À sa vue, ses compagnons eux-mêmes étaient frappés d'admiration, car il resplendissait de grâces. Et, pendant la route, l'Ampycide était rempli de joie, car il prévoyait à peu près tout ce qui allait arriver.

Or, il y avait sur la route de la plaine, près du temple, un peuplier à qui ses feuilles sans nombre faisaient une chevelure touffue ; les corneilles bavardes avaient coutume de s'y percher. Au moment où les héros passaient, un de ces oiseaux se plaça, d'un mouvement d'ailes, sur une des hautes branches, et interpréta ainsi la volonté d'Héra : « Méprisable est le devin qui n'a pas su concevoir dans son esprit ce que savent les enfants eux-mêmes : certes, la vierge ne dira à ce jeune homme aucune parole de bienveillance ou d'amour, tant qu'il sera accompagné par d'autres hommes, par des intrus. Va-t-en, ô mauvais devin, ô mauvais conseiller ! Ni Cypris ni les aimables Éros ne te protègent de leurs faveurs. »

Elle lui adressa ces reproches ; Mopsos sourit en entendant la voix de l'oiseau, inspirée par la divinité, et il dit : « Aisonide, va donc vers le temple de la déesse, où tu trouveras la jeune fille ; elle sera bien disposée en ta faveur, grâce à Cypris qui luttera avec loi dans tes épreuves, suivant ce qu'a prédit l'Agénoride Phinée. Quant à nous, Argos et moi, en attendant que tu

reviennes, nous resterons ici même à l'écart. Seul avec elle, prie-la, persuade-la par d'habiles discours. »

Il parla ainsi avec sagesse : les deux héros s'empressèrent de l'approuver. De son côté, Médée, malgré ses chants, ne pouvait penser qu'à Jason ; tous les jeux accompagnés de chant, quel que fût celui auquel elle se livrât, étaient impuissants à la charmer longtemps. Mais elle s'interrompait, pleine d'angoisses, et ne pouvait tenir un instant en repos ses yeux fixés sur le groupe de ses servantes : elle regardait au loin sur la route, la tête fixée en avant. Certes, son cœur battait à se rompre dans sa poitrine, chaque fois qu'il lui semblait entendre passer rapidement le bruit d'un pas ou celui du vent. Mais bientôt il apparut à ses yeux qui l'attendaient, s'élevant rapide vers elle, tel que Seirios s'élève de l'Océan : il est beau sans doute et resplendissant aux yeux, mais il amène bien souvent pour les troupeaux des misères affreuses. Aussi beau à voir s'avançait l'Aisonide dont la vue causa à Médée des peines terribles. Le cœur de la jeune fille cessa de battre dans sa poitrine ; ses yeux s'enveloppèrent de ténèbres ; une ardente rougeur couvrit ses joues, et ses genoux ne pouvaient la faire avancer ni reculer : mais ses pieds étaient cloués au sol sous elle. Et cependant, toutes ses servantes s'étaient retirées bien loin d'elle et de lui. Ils se trouvaient en présence tous les deux, silencieux, incapables de parler, semblables à des chênes ou à de hauts sapins qui, côte à côte, ont poussé leurs racines dans les montagnes, calmes, alors que les vents se taisent : mais si l'impétuosité des vents s'élève, les arbres s'agitent et retentissent d'un bruit immense. C'est ainsi qu'ils allaient s'entretenir ardemment tous les deux, sous le souffle d'Éros. L'Aisonide reconnut que la jeune fille

était atteinte du mal envoyé par les dieux, et il lui adressa ces paroles pleines de douceur :

« Pourquoi, jeune fille, un tel trouble en face de moi, alors que je suis seul ? Non certes, je ne suis pas ce que sont certains hommes insupportables par leur orgueil ; et je n'ai jamais été ainsi, autrefois, quand j'habitais dans ma patrie. Ne crains donc pas, ô jeune fille, soit de m'interroger sur ce qui peut t'intéresser, soit d'exposer la première ce que tu as à dire. Puisque nous nous rencontrons, mutuellement animés de dispositions favorables, dans ce lieu divin, où une tromperie serait un sacrilège, interroge-moi et parle-moi avec franchise. Ne me joue pas avec des paroles aimables, puisque déjà tu as promis à ta propre sœur que tu me donnerais le charme nécessaire. C'est au nom d'Hécate elle-même que je te supplie, au nom de tes parents et de Zeus, qui étend sa main protectrice sur les étrangers et sur les suppliants : je suis l'un et l'autre ; c'est comme étranger et comme suppliant que je viens ici, forcé par la dure nécessité de t'implorer à genoux. Car, sans vous, je ne pourrai venir à bout de ce travail qui me cause bien des peines. Plus tard, je te témoignerai, comme il est juste, ma reconnaissance pour l'aide que tu m'auras donnée : je le ferai, comme on peut, quand on habite bien loin l'un de l'autre. Je rendrai célèbres ton nom et ta gloire ; et, de même, les autres héros parleront de toi quand ils seront de retour en Hellade, et aussi les femmes et les mères des héros qui, peut-être déjà, pleurent notre sort, immobiles sur les rivages : c'est toi qui feras cesser leurs tristes soucis. Certes, autrefois Thésée fut délivré de ses funestes travaux par la vierge Minoïde, Ariane, qui était bien disposée pour lui, elle qu'avait enfantée Pasiphaé, la fille

d'Hélios. Mais, après que Minos eut apaisé sa colère, montée sur le navire de Thésée avec lui, elle quitta sa patrie. Aussi les immortels eux-mêmes l'ont chérie, et, au milieu des régions supérieures de l'air, un signe céleste, une couronne d'étoiles, qu'on appelle couronne d'Ariane, accomplit toutes les nuits sa révolution parmi les constellations du ciel. C'est ainsi que les dieux te témoigneront de la reconnaissance, si tu sauves une si nombreuse troupe de héros. Et, certes, à voir le charme de tes traits, tu sembles parée d'une aimable bonté. »

Il lui dit ces paroles louangeuses ; mais elle, la tête penchée, les yeux baissés, eut un sourire doux comme le nectar ; son cœur se fondait, tant l'éloge l'exaltait. Puis elle leva les yeux et le regarda en face. Elle ne savait quelle parole lui dire pour commencer, et elle désirait ardemment lui tout dire à la fois. Et, d'abord, se livrant tout entière, elle tira de sa ceinture embaumée la substance magique : et lui, aussitôt, il la saisit dans ses mains, rempli de joie. Certes, elle aurait arraché toute son âme du fond de son cœur, bien heureuse de la lui donner s'il l'eût désirée. Si charmant était l'éclat qu'éros faisait rayonner de la tête blonde de l'Aisonide ; ravis, les yeux de Médée étaient entraînés vers lui ; une ardeur la brûlait : au fond de sa poitrine son âme se fondait, comme, sur les roses, on voit se fondre les gouttes de rosée à l'ardeur des rayons du matin. Tantôt ils tenaient tous les deux les yeux fixés à terre, car ils étaient vaincus par la pudeur ; tantôt, au contraire, ils se regardaient, et la joie détendait leurs sourcils par un aimable sourire. Enfin, à grand'peine, la jeune fille adressa ces paroles à Jason :

« Maintenant, rends-toi compte de la manière dont je dois combiner le secours que je te prêterai. Quand tu seras allé vers mon père et qu'il t'aura donné à semer les funestes dents arrachées aux mâchoires du serpent, alors observe le moment exact qui divise en deux parties égales la nuit au milieu de sa course ; alors, lave-toi dans le courant d'un fleuve dont les eaux ne tarissent jamais ; et, seul, loin de tous, en vêtements sombres, creuse une fosse circulaire, et là égorge un agneau femelle et place crue et tout entière la victime sur un bûcher que tu auras construit avec soin dans la fosse même. Rends-toi propice Hécate, fille unique de Persès, en versant de ta coupe, comme libation, la substance produite dans les ruches des abeilles. Alors, aussitôt que tu te seras souvenu d'apaiser la déesse, hâte-toi de t'éloigner du bûcher. Que le bruit de pas que tu entendras ne te fasse pas retourner en arrière, pas plus que le hurlement des chiens. Sans quoi, tout ce que tu aurais fait deviendrait inutile, et toi-même tu ne retournerais pas dans un état convenable vers tes compagnons. Au matin, fais fondre cette substance magique, et, nu, frottes-en complètement ton corps, comme on fait d'un onguent : alors tu auras une force immense, une grande vigueur ; tu ne te croirais plus égal aux hommes, mais aux dieux immortels. Que non seulement ta lance, mais aussi ton bouclier et ton épée soient enduits de la substance. Tu seras de la sorte invulnérable aux lances pointues des hommes fils de la terre, et à la flamme irrésistible que lancent les funestes taureaux. Tu ne resteras pas longtemps en cet état, mais ce jour-là seulement : aussi, n'hésite en rien à engager la lutte. Je vais te donner,en outre, une autre indication utile : quand tu auras mis sous le joug les bœufs robustes,

et labouré rapidement toute la rude jachère, grâce à la force de tes bras et à ton courage, quand déjà les géants seront montés comme des épis du fond des sillons — moisson née des dents du serpent semées dans la glèbe noire, — si tu vois qu'ils se dressent nombreux dans le champ, lance, sans qu'ils s'en aperçoivent, une pierre des plus solides. À cause d'elle, semblables à des chiens affamés autour d'un aliment, ils se tueront les uns les autres. Alors, empresse-toi d'aller toi-même droit au combat ; tu pourras ainsi emporter la toison en Hellade, bien loin d'Aia. Va cependant là où il te plaît d'aller au loin, étant parti d'ici. »

Elle dit ; puis, silencieuse, tenant les yeux baissés et fixés à ses pieds, ses joues s'arrosèrent d'une violente pluie de larmes chaudes, à la pensée qu'il dût aller bien loin d'elle errer sur la mer. Elle lui adressa de nouveau des paroles affligées et lui saisit la main droite : car la modeste pudeur avait quitté ses yeux : « Souviens-toi, si du moins tu reviens un jour dans ta patrie, souviens-toi du nom de Médée, comme moi aussi je me souviendrai de celui qui sera parti. Mais dis-moi de bon cœur où est ta demeure, quelle route ton navire prendra sur la mer en partant d'ici ? Dois-tu aller auprès de l'opulente Orchomène ou aux environs de l'île d'Aia ? Parle-moi de cette jeune fille que tu m'as nommée, enfant illustre de Pasiphaé, qui est la sœur de mon père. »

Elle parla ainsi : mais lui, avec les larmes de la jeune fille, le cruel amour le pénétrait, et il répondit de son côté en ces termes : « Certes, jamais, ni jour ni nuit, je ne pense t'oublier, si j'échappe au destin, si je puis réellement me réfugier sain et sauf en Achaïe, au cas où Aiétès ne placera pas devant nous quelque travail plus

funeste encore. Mais, s'il te plaît de savoir ce qu'est notre patrie, je vais t'en parler : moi-même, mon cœur m'y pousse ardemment. C'est une terre entourée de hautes montagnes ; elle est tout à fait abondante en brebis et en gras pâturages ; c'est là que l'Iapétide Prométhée a engendré le bienfaisant Deucalion qui, le premier, a bâti des villes et élevé des temples aux dieux immortels, et qui le premier a régné sur les hommes. Les peuples voisins de ce pays l'appellent Haimonie. C'est là que se trouve Iolcos, ma ville ; c'est là que se trouvent beaucoup d'autres villes pleines d'habitants : on n'y connaît, même pas de nom, l'île d'Aia. C'est de ce pays que Minyas partit, l'Aiolide Minyas, qui, dit-on, alla fonder la ville d'Orchomène, dans le voisinage des peuples de Cadinos. Mais, pourquoi te raconter toutes ces choses inutiles sur nos demeures, sur la fille de Minos, Ariane, dont la renommée s'est étendue bien loin ? Car elle a reçu le nom charmant de vierge aimable, celle sur qui tu m'interroges. Minos a convenu avec Thésée de la lui donner : plaise au ciel que, de même, ton père s'accorde avec nous ! »

Il dit, la caressant par l'intimité de ses douces paroles ; mais elle avait le cœur tourmenté par de pénibles angoisses, et c'est avec une grande tristesse qu'elle lui adressa ces plaintes désolées : « En Hellade, il peut être beau d'avoir égard à de telles conventions d'alliance. Mais Aiétès n'est pas parmi les hommes ce qu'était, comme tu viens de me le dire, Minos, époux de Pasiphaé ; et moi, je ne me juge pas égale à Ariane. Aussi, ne parle plus d'amitié faite avec un étranger. Je ne te demande qu'une chose : de retour à Iolcos, souviens-toi de moi ; et moi aussi, en dépit de mes parents, je me souviendrai de toi. Et que, de là-bas, il nous vienne quelque vague rumeur ou quelque oiseau messager, le jour où tu m'auras oubliée ! Ou

que moi-même, les tempêtes rapides m'enlèvent par-dessus les flots d'ici à Iolcos, pour que j'arrive devant toi t'accabler de reproches et te rappeler que c'est grâce à mon secours que tu as échappé à la mort. Ah ! plût au ciel qu'il me fût permis de me trouver ainsi à l'improviste dans ton palais, à ton foyer ! »

Elle parla ainsi, et des larmes pitoyables coulaient sur ses joues. Mais il lui dit à son tour : « Amie, laisse errer les vaines tempêtes et les oiseaux messagers, car tu prononces des paroles inutiles. En effet, si tu viens dans ma demeure sur la terre d'Hellade, tu seras honorée par les femmes et par les hommes, tu seras un objet de respect. Tous te vénéreront en toute chose, comme une divinité, puisque les fils de ceux-ci auront pu revenir à la maison grâce à tes conseils, puisque les frères, les amis et les jeunes époux de celles-là auront été arrachés par toi à tout danger. Et tu partageras notre couche qui sera ton lit nuptial de jeune femme légitime : rien ne nous séparera dans notre amour jusqu'au moment où la mort fixée par le destin nous enveloppera dans son ombre. »

Il dit ; à ces mots, le cœur de la jeune fille défaillait. En présence des crimes affreux qu'il faudrait commettre, elle frissonna d'horreur, la malheureuse ! Et cependant, elle ne devait pas longtemps refuser d'aller habiter en Hellade. En effet, Héra méditait que, pour la perte de Pélias, la jeune fille d'Aia, Médée, vînt dans la ville sacrée d'Iolcos, ayant quitté sa patrie. Déjà les esclaves, qui observaient de loin avec curiosité, s'inquiétaient en silence : à ce moment de la journée, il devenait nécessaire que la jeune fille retournât à la maison, vers sa mère. Mais elle ne se serait jamais souvenue qu'il fallait rentrer — car son cœur se charmait à contempler Jason, à écouter ses douces paroles — si l'Aisonide, soucieux

enfin de leur sûreté, ne lui avait dit : « Il est temps de nous séparer ; que le coucher du soleil ne nous prévienne pas, ou quelque étranger pourrait tout deviner. Nous reviendrons ici et nous nous retrouverons. »

V. 1146-1162.

C'est ainsi que longtemps, avec de douces paroles, ils éprouvèrent leurs sentiments mutuels ; et, ensuite, ils s'arrachèrent l'un à l'autre. Car Jason, plein de joie, se mit en route pour rejoindre le navire et ses compagnons. Mais elle se dirigea vers ses esclaves qui toutes ensemble s'approchèrent à sa rencontre ; et, cependant, Médée ne s'aperçut pas que ses suivantes l'entouraient : car, loin de la terre, son âme s'était envolée dans les nuages. D'un mouvement machinal de ses pieds, elle monta sur le char rapide ; elle prit les rênes d'une main, et, de l'autre, le fouet de cuir, artistement travaillé, pour mettre en mouvement les mules. ; et celles-ci se hâtaient de courir à la ville vers le palais. Quand Médée fut de retour, Chalciopé, angoissée au sujet de ses enfants, se mit à l'interroger : mais, en proie au trouble et à l'indécision, elle n'écoutait rien, elle désirait vivement ne répondre à aucune question. Elle se tenait assise sur un escabeau très bas, au pied de son lit de repos, la tête inclinée, la joue appuyée sur sa main gauche. Ses yeux étaient humides entre ses paupières, car elle était inquiète, songeant quel terrible forfait allait s'accomplir, dont ses conseils la faisaient complice.

V. 1163-1190.

Une fois que l'Aisonide eut de nouveau rencontré ses compagnons, à l'endroit où il les avait laissés en les quittant, il se dirigea avec eux, leur racontant toute chose, vers l'assemblée des héros. Ils arrivèrent ensemble

au navire : à peine l'eurent-ils aperçu, les compagnons s'empressaient amicalement autour de Jason et le questionnaient. Il leur communiqua à tous les projets de la jeune fille, et il leur montra la substance puissante. Seul de tous, Idas restait à l'écart de ses compagnons, dévorant sa colère. Tous les autres étaient pleins de joie, et, comme les ténèbres de la nuit les tenaient captifs, ils s'occupaient tranquillement de ce qui les concernait eux-mêmes. Mais, à l'aube, ils envoyèrent à Aiétès, pour demander la semence, deux d'entre eux, d'abord Télamon lui-même, chéri d'Arès, et avec lui Aithalidès, fils illustre d'Hermès. Ils se mirent en route, et ce ne fut pas un voyage inutile : car, lorsqu'ils furent arrivés devant lui, le roi Aiétès leur donna, pour faire naître la bataille, les dents terribles du serpent Aonien que Cadmos avait tué dans Thèbes Ogygienne, alors qu'il y était venu à la recherche d'Europé : le monstre était le gardien d'une source consacrée à Arès. — C'est là que s'établit Cadmos, merveilleusement conduit par une génisse que l'oracle d'Apollon lui avait donnée comme guide de son chemin. La déesse Tritonide arracha ces dents des mâchoires du serpent et en fit présent, partie à Aiétès, partie à celui-là même qui avait tué le monstre. L'Agénoride Cadmos les sema dans les champs d'Aonie, et, avec tous ceux des guerriers sortis de ces dents qui avaient survécu après que la lance d'Arès eut moissonné au milieu d'eux, il établit un peuple d'hommes nés du sol. — Quant à Aiétès, il permit bien volontiers qu'on emportât au navire celles des dents qu'il possédait ; car il ne pensait pas que Jason arrivât au terme du combat, quand même il aurait réussi à mettre les taureaux sous le joug.

V. 1191-1224.

Cependant le soir venait ; au-dessus des sommets les plus reculés des Éthiopiens, le soleil allait, au loin, s'enfoncer dans la terre obscure. Et la Nuit mettait ses chevaux sous le joug ; les héros préparaient leurs couches sur le sol, près des amarres du vaisseau. Mais, au moment où les étoiles de l'Hélice — la Grande-Ourse splendide — furent couchées, alors que du ciel l'atmosphère se répandait, partout, très calme, Jason s'en alla secrètement, comme un voleur qui se cache, dans la plaine déserte. Il avait avec lui toutes les choses nécessaires dont il s'était muni pendant le jour. Argos lui porta, d'une bergerie où il était allé, l'agneau femelle et le lait ; et il se procura le reste au navire même. Quand il eut trouvé un endroit à l'écart de la route fréquentée par les hommes, le héros, en sûreté au milieu des prés tranquilles arrosés par des ruisseaux, commença par laver, suivant les rites, son corps délicat dans le fleuve divin. Il jeta autour de lui un manteau sombre que la Lemnienne Hypsipylé lui avait donné en souvenir de la couche où ils avaient souvent reposé ensemble. Puis, ayant creusé dans le sol une fosse profonde d'une coudée, il y amoncela des morceaux de bois fendus pour le feu, il égorgea l'agneau et l'étendit avec soin sur le bûcher. Il enflamma le bois en allumant du feu au-dessous, et il versa par-dessus, comme libations, un mélange de substances diverses, en invoquant Brimô-Hécate, protectrice de ses travaux. Après cet appel, il se retira en arrière. L'ayant entendu du fond de ses demeures souterraines, la déesse redoutable se rendit aux cérémonies sacrées de l'Aisonide. Elle avait une couronne de terribles serpents entrelacés à des rameaux de chêne ;

des torches répandaient autour d'elle une lumière éclatante, et les chiens des enfers faisaient retentir le bruit perçant de leurs aboiements. Sous ses pas, les prairies tremblaient au loin ; elles hurlèrent aussi, les Nymphes fluviales des marais, qui parcourent, dans leurs courses errantes, les plaines basses et humides du Phase Amarantien. L'Aisonide fut saisi de crainte ; mais, sans qu'il regardât derrière lui, ses pieds le ramenèrent vers ses compagnons auxquels il se joignit. Et déjà, au-dessus du Caucase neigeux, Èos, qui naît le matin, se levait et répandait la lumière.

V. 1225-1245.

C'est à ce moment qu'Aiétès fixait autour de sa poitrine la cuirasse toute d'une pièce, dépouille du Phlégraien Mimas qu'Arès lui avait donnée, après avoir tué le géant de ses propres mains. Il plaça sur sa tête un casque d'or, orné de quatre pointes en métal brillant, aussi splendide que la lumière qui rayonne autour du soleil au moment où il sort de l'Océan. Il brandissait un bouclier recouvert de plusieurs couches de cuir, et une épée immense, invincible : aucun des héros n'aurait pu en soutenir le choc, depuis qu'ils avaient laissé loin derrière eux Héraclès, qui, seul, eût été capable de lui résister, opposant la force à la force. Auprès de lui, Phaéthon tenait en mains, pour qu'il y montât, le rapide attelage d'un char à deux places, bien construit : le roi y monta lui-même, et prit les rênes en mains ; il le fit sortir de la ville et le lança par la vaste route praticable aux chariots, pour aller assister à la lutte ; une foule immense se répandit à leur suite. — Tel, monté sur son char, Poséidon se rend aux combats de l'Isthme, ou à Tainaros, ou à la source de Lerne, ou au bois d'Onchestos Hyantien ; tel il

arrive avec ses chevaux à Calauréia ou à Pétra Haimonienne, ou au Géraistos, planté d'arbres : semblable au dieu apparaissait Aiétès, roi des Colchiens.

V. 1246-1277.

Cependant, suivant les instructions de Médée, Jason avait fait fondre la substance merveilleuse', et en avait enduit son bouclier, sa forte lance et son épée. Autour de lui, ses compagnons mirent ses armes à l'épreuve, en usant de toutes leurs forces : mais ils ne pouvaient pas le moins du monde faire plier cette lance, qui, résistant au contraire à leurs mains robustes, s'était durcie en séchant. Plein de rage, l'Apharéien Idas frappa avec sa grande épée sur la pointe qui terminait le bas de la lance. Mais l'épée rebondit comme le marteau du forgeron repoussé par l'enclume : un frémissement de joie agita les héros, car ils concevaient bonne espérance de la lutte. Ensuite, Jason s'enduisit tout entier de la substance merveilleuse ; il fut pénétré d'une force effrayante, indicible, irrésistible : la vigueur coulait comme une sève dans ses deux mains devenues admirablement robustes. Tel, un cheval guerrier qui désire la bataille avec impatience, hennit, frappe le sol en bondissant, puis se cabre, dresse l'oreille et lève la tête : aussi ardent était l'Aisonide, plein de confiance dans la force de ses membres. Il allait de tous côtés, à grands pas, d'une démarche fière, brandissant dans ses mains son bouclier d'airain et sa lance. On aurait cru voir s'élancer du haut du ciel sombre l'éclair dont les fréquentes lueurs, pendant la tempête, sillonnent les nuages, quand ils vont amener la pluie noire à leur suite. — Les héros ne pouvaient pas rester éloignés plus longtemps du lieu du combat ; ils se placèrent en ordre à leurs bancs de rameurs, et amenèrent

vite le navire au rivage de la plaine d'Arès. Cette plaine se trouvait au delà de la ville et de l'autre côté que celui où ils étaient, à la distance qui sépare de la barrière, limite du champ des luttes, la borne qu'un char doit atteindre, dans les jeux que les chefs d'un peuple, après la mort du roi, proposent à ceux qui se disputent le prix, soit à pied, soit en char. Ils trouvèrent au lieu du combat Aiétès et la foule des Colchiens ; ceux-ci s'étaient placés sur les rochers du Caucase, et le roi se tenait au bord du fleuve, à l'endroit où il y a un tournant.

V. 1278-1407.

Quand les amarres eurent été attachées par ses compagnons, l'Aisonide sauta du navire et marcha au combat avec son bouclier et sa lance ; il prit aussi son casque d'airain brillant, qui était rempli des dents aiguës du serpent ; nu, l'épée suspendue aux épaules, il semblait à la fois aussi fort qu'Arès et aussi beau qu'Apollon, le dieu aux armes d'or. Il jeta les yeux sur la jachère et vit le joug d'airain destiné aux taureaux, et, à côté, une charrue d'une seule pièce, tout entière du métal le plus dur. Il s'en approcha jusqu'à la toucher, et enfonça tout auprès sa terrible lance, qui se tint droite sur la pointe inférieure ; contre sa lance, il appuya son casque et le laissa à terre. Alors, couvert de son bouclier, il s'en alla plus avant dans la plaine, cherchant des traces certaines des taureaux. Tout à coup, sans qu'il s'y attendît, sans qu'il sût d'où ils venaient, sortant d'un abîme souterrain où étaient leurs affreuses étables, enveloppés de tous côtés d'une épaisse vapeur, les deux taureaux se précipitèrent à la fois, en exhalant une flamme éclatante. Les héros furent saisis de crainte à leur vue : mais, solide sur ses jambes écartées, Jason attend leur choc : tel un écueil qui s'avance dans la

mer résiste aux flots excités par les tempêtes déchaînées. Il tenait devant lui son bouclier qu'il leur présentait : les deux taureaux, en mugissant, le frappèrent de leurs cornes solides : mais leur impétuosité ne put pas l'ébranler le moins du monde. De même que, dans ces creusets ouverts par un bout, où l'on fond des métaux, les soufflets de cuir solide que les ouvriers manient, tantôt s'illuminent des reflets du feu violent qu'ils allument, tantôt se tiennent en repos : et alors il s'exhale un épouvantable frémissement, car l'air s'échappe du fond de l'appareil : de même les deux taureaux soufflaient une flamme rapide qui sortait à grand bruit de leur gueule. L'éclat ennemi de la flamme brillait autour du héros comme les éclairs d'un orage ; mais le charme donné par la jeune fille le protégeait. Il saisit par l'extrémité de sa corne le taureau qui était à sa droite, et, usant de toute sa vigueur, il entraîna l'animal maîtrisé jusqu'auprès du joug d'airain ; là, d'un coup de pied rapide, lancé sur le pied d'airain du monstre, il le renversa à genoux sur le sol. Le second taureau s'approchait : il le jeta lui aussi à genoux, terrassé d'un seul coup. Il avait lancé à terre loin de lui son large bouclier ; et, solidement établi, il maintenait de part et d'autre sous ses deux mains les deux taureaux tombés en avant sur leurs genoux : les flammes l'avaient aussitôt enveloppé.

Aiétès fut saisi d'admiration en voyant la force du héros. Cependant, les Tyndarides — suivant ce qui avait été réglé à l'avance entre eux et Jason — lui amenèrent de la plaine le joug dont il devait couvrir le cou des taureaux : il les assujettit, en effet, très solidement, puis, saisissant le timon d'airain, il l'adapta à la pointe de l'extrémité recourbée qui termine la charrue. Les

Tyndarides s'éloignèrent des flammes et retournèrent au navire. Quant à Jason, il reprit son bouclier, le plaça derrière lui sur ses épaules, et il saisit son casque solide rempli des dents aiguës du dragon, et sa lance invincible qu'il tint par le milieu : tel un laboureur aiguillonne de sa perche Pélasgique les bœufs dont il pique les flancs. Jason dirigeait d'une main ferme le manche de la charrue solidement adapté et fait de l'acier le plus dur. Pendant un moment, la fureur des animaux fut terrible ; ils vomissaient des torrents de flammes, et leur souffle s'élevait, semblable à l'agitation des vents mugissants, grande terreur des navigateurs qui alors carguent leur large voile. Mais bientôt, contraints par la lance, ils marchèrent ; derrière eux, l'âpre jachère se brisait, fendue par la force des taureaux et la vigueur du laboureur. Cependant, des mottes de terre, grosses à faire la charge d'un homme, éclataient avec un bruit affreux dans le sillon de la charrue ; le héros marchait à la suite, appuyant son robuste pied sur le coutre, et il jetait les dents loin de lui dans la terre qu'il ne cessait de labourer : il se retournait, craignant d'être prévenu par l'attaque des hommes nés de la terre, funeste moisson qui allait sortir du sol. Et les taureaux peinaient, enfonçant toujours plus avant leurs ongles d'airain.

À l'heure où, depuis le matin, le jour a tellement avancé qu'il n'en reste plus que la troisième partie à accomplir, alors que les laboureurs fatigués appellent avec impatience le moment qui leur est si doux où l'on dételle les bœufs, à cet instant, Jason, le laboureur infatigable, avait fini de défoncer la jachère, quoiqu'elle fût vaste de quatre arpents ; il détachait les taureaux, et les effrayait pour leur faire prendre la fuite dans le champ. Quant à lui il retourna au navire, profitant de ce qu'il ne

voyait encore sortir des sillons aucun des guerriers, fils de la terre. Ses compagnons l'entouraient avec des paroles d'encouragement ; et lui, il puisa avec son casque même dans le fleuve, et l'eau apaisa sa soif. Il courba ses genoux rapides, et son grand cœur se remplit de force ; il attendait, impatient, le combat : tel un sanglier qui aiguise ses dents pour attaquer les chasseurs ; dans sa rage, l'écume qui sort de sa gueule coule en abondance sur le sol, autour de lui.

Déjà, par tout le champ, on voyait s'élever, comme des épis, les fils de la terre ; et de tous côtés se hérissait de solides boucliers, de lances à deux pointes et de casques splendides, l'enceinte d'Arès, dieu qui fait périr les hommes : et, du sol, l'éclat du métal montait à travers les airs jusqu'au ciel. Comme on voit, dans une nuit noire où la neige est tombée sur la terre en grande quantité, la tempête dissiper ensuite les nuées hivernales et les astres apparaître tous en rangs pressés, éclatants de splendeur au milieu des ténèbres : de même ces guerriers resplendissaient, à mesure qu'ils s'élevaient de terre. — Mais Jason se souvint des instructions que lui avait données Médée, féconde en ruses. Il arracha du sol une grande pierre arrondie, disque terrible d'Arès Ényalios : certes, quatre hommes dans la force de l'âge n'auraient pu la soulever de terre. Jason la saisit et, de bien loin, il la lança, en bondissant, au milieu d'eux ; puis, il s'assit à l'abri de son bouclier qui le cachait : il était plein de confiance. Les Colchiens poussaient de grands cris : tels les mugissements de la mer, quand elle se lance avec bruit contre des rocs aigus. Mais, en voyant lancer ce disque immense, une muette stupeur s'empara d'Aiétès. Quant aux guerriers, semblables à des chiens impétueux qui se sautent dessus mutuellement, ils se déchiraient en

hurlant ; certains d'entre eux tombaient sous les coups de leurs lances vers la terre, leur mère, comme des pins ou des chênes que les tourbillons du vent renversent. Tel, du haut du ciel, un astre de feu est lancé, laissant derrière lui une trace lumineuse, prodige étonnant aux yeux des hommes qui le voient passer rapidement dans sa splendeur au milieu de l'air obscur : tel le fils d'Aison se précipita contre les guerriers nés de la terre. Il portait son épée nue hors du fourreau, et il frappait, moissonnant au hasard ceux en grand nombre dont la moitié du corps, jusqu'aux flancs et au ventre, émergeait seule encore à la lumière du jour, et ceux qui sortaient de terre jusqu'aux membres inférieurs, et ceux qui commençaient à se tenir debout, et ceux dont les pieds se hâtaient vers le combat. De même, si, un jour, la guerre s'élève aux frontières, le maître d'un champ qui craint que les ennemis ne le préviennent en coupant sa moisson, saisit à deux mains sa faux flexible qu'il vient d'aiguiser et se hâte de couper les épis qui ne sont pas encore mûrs : il n'attend pas la saison où les rayons du soleil les auront desséchés : de même, Jason fauchait la moisson des enfants de la terre ; et le sang remplissait les sillons, comme l'eau remplit le canal d'une fontaine. Ils tombaient les uns en avant, prenant entre leurs dents le sol raboteux et le mordant, les autres en arrière, ou sur les mains et sur le flanc ; et en voyant ces corps étendus on eût cru voir des baleines. Plusieurs, blessés, avant d'avoir détaché leurs pieds du sol, courbés sous le poids de leur tête qui se laissait tomber, inclinaient vers la terre tout ce qui de leur corps s'était élevé à l'air libre. C'est ainsi que des plantes accablées par les pluies sans fin que Zeus envoie, des plantes qui viennent de grandir dans une pépinière, s'affaissent vers

la terre, brisées jusqu'aux racines, elles, l'objet des travaux des cultivateurs. Il baisse la tête, envahi par une mortelle tristesse, le possesseur du fonds de terre qui a fait la plantation. C'est ainsi que le roi Aiétès sentait son cœur envahi par une douleur accablante. Il partit, reprenant le chemin de la ville, en même temps que les Colchiens : il pensait au moyen le plus prompt de se venger des héros.

Le jour disparaissait, et Jason avait accompli le travail imposé.

CHANT IV
SOMMAIRE

Invocation à la Muse (1-5). — Projets d'Aiétès et angoisses de Médée (6-33). — Elle s'enfuit du palais pendant la nuit (34-65). — Elle va rejoindre les Argonautes (66-91). — Les héros conduisent le navire à la rive où se trouve la toison (92-108). — Avec l'aide de Médée, Jason s'empare de la toison d'or (109-182). — Départ des Argonautes (183-211). — Aiétès donne l'ordre de poursuivre les héros (212-235). — Poursuivis par les Colchiens, les Argonautes débarquent en Paphlagonie (236-252). — Argos leur indique la route à suivre (253-293). — Les Argonautes pénètrent dans l'Ister (294-302). — Les Colchiens leur ferment le passage vers la mer (303 - 3 37). — Convention des Argonautes avec les Colchiens (338-349). — Reproches de Médée à Jason ; le héros l'apaise et ils décident tous deux de tuer Apsyrtos par trahison (350-444). — Imprécation du poète contre Éros (445-451). — Apsyrtos est tué par Jason (452-481). — Les Argonautes s'embarquent, sur le conseil de Pélée, et les Colchiens renoncent à les poursuivre (482-521). — Les héros abordent chez les Hylléens (522-551). — Zeus ordonne à Jason et à Médée de se faire purifier par Circé

du meurtre d'Apsyrtos (5 52-591). — Le navire Argo entre dans l'Éridan (592-626). — Il passe de ce fleuve dans le Rhodanos d'où il sort, en face des îles Stoichades (627-658). — Il arrive à l'île de Circé (659-684). — Jason et Médée se font purifier par Circé (685-717). — Circé, ayant appris qui est Médée, la chasse de sa demeure (718-752). — Héra ordonne à Thétis de secourir le navire Argo dans les difficiles parages de Charybde et de Scylla (753-832). — Thétis va annoncer à Pélée le secours que ses sœurs et elle porteront aux Argonautes d'après les ordres d'Héra (833-884). — Le navire Argo passe en vue de l'île des Sirènes ; les Néréides le sauvent des Roches-Errantes (885-981). — Arrivée des héros chez les Phaiaciens. Les Colchiens viennent réclamer Médée ; supplications adressées par la jeune fille à la reine Arété et aux héros (982-1067). — Arété obtient d'Alcinoos que, si Médée est déjà la femme de Jason, il ne la rendra pas aux Colchiens (1068-1109). — Arété prévient Jason de la décision d'Alcinoos ; les héros se hâtent de célébrer le mariage (1110-1169). — Alcinoos rend son arrêt ; départ des Argonautes (1170-1227). — La tempête jette Argo dans la Syrte de Libye ; désespoir des héros (1228-1304). — Les déesses tutélaires de la Libye apparaissent à Jason ; prodige qu'elles montrent aux Argonautes (1305-1379). — Les héros portent le navire sur les épaules jusqu'au lac Triton ; grâce aux Hespérides, ils trouvent une source (1380-1460). — Quelques héros vont à la recherche d'Héraclès (1461-1501). — Mort de Mopsos (1502-1536). — Le dieu Triton conduit le navire hors du lac et le fait pénétrer dans la mer (1537-1637). — Épisode du géant Talos (1638-1693). — Arrivée des héros à l'île Anaphé (1694-1730). — Le songe d'Euphémos ; Jason l'interprète

(1731-1764). — Arrivée à l'île Aiginé (1765-1772). — Conclusion du poème (1773-1781).

CHANT IV

V. 1-5.

Maintenant, dis-moi toi-même, ô déesse, Muse, enfant de Zeus, la peine et les projets de la jeune fille Colchienne. Car mon esprit profondément troublé s'agite dans l'impossibilité de prononcer si je dois attribuer à la dure passion d'amour imposée par la fatalité, ou aux outrages dont on l'accablait, la fuite qui lui a fait quitter les nations de Colchide.

V. 6-33.

En effet, au milieu des hommes les plus illustres de son peuple, Aiétès passa, dans son palais, toute la nuit à combiner des ruses profondes contre les héros. Ce combat odieux excitait dans son âme une colère sans bornes ; et il soupçonnait bien que toutes ces choses ne s'étaient pas accomplies sans le concours de ses filles.

Cependant, Héra jeta dans le cœur de Médée une terreur pleine d'angoisses. La jeune fille se mit à trembler, comme une biche légère, effrayée au plus profond d'un taillis épais par les aboiements des chiens qui s'appellent. Aussitôt, elle se persuada, en toute sincérité, que l'assistance qu'elle avait donnée à Jason n'était pas ignorée de son père, et qu'il allait

bientôt mettre le comble à sa misère. Elle redoute ses esclaves qui savent tout ; et, aussitôt, ses yeux s'emplissent de flammes, et à ses oreilles retentissent des bruits effrayants ; à plusieurs reprises, elle porta violemment les mains à sa gorge ; à plusieurs reprises aussi, elle arracha les boucles de sa chevelure en gémissant, dans son chagrin lamentable. Et certes, à ce moment, la jeune fille serait morte, contrairement aux arrêts de la destinée, elle aurait pris du poison et rendu ainsi inutiles les desseins d'Héra, si la déesse ne lui avait inspiré, au milieu de son effroi, l'idée de fuir avec les fils de Phrixos. Et, dans sa poitrine, son cœur agité se calmait ; ses projets étaient changés. Aussitôt, elle tira du pli de son vêtement toutes les substances vénéneuses, et les jeta ensemble dans le coffret d'où elle les avait tirées. Elle embrassa son lit et les montants qui, des deux côtés, entouraient la porte aux doubles battants, elle caressa les murs ; puis, elle arracha de ses mains une longue boucle de cheveux qu'elle laissa dans la chambre, souvenir de sa virginité destiné à sa mère, et, élevant la voix, elle se lamenta : « Je m'en vais, te laissant au lieu de moi cette longue boucle de cheveux, ô ma mère ! Sois heureuse ! c'est le souhait de celle qui s'en va au loin. Sois heureuse, ô Chalciopé ! Que toute la maison soit heureuse !... Mais plût au ciel que la mer t'eût englouti, ô étranger, avant ton arrivée à la terre de Colchide ! »

V. 34-65.

Elle parla ainsi ; et de ses paupières coulèrent des larmes abondantes. — Telle, d'une demeure opulente, s'échappe une jeune femme qui y a été amenée captive, enlevée naguère à sa patrie par la destinée : elle n'a jamais eu l'expérience des labeurs difficiles ; elle n'est pas accoutumée à la misère ; c'est avec un étonnement indigné qu'elle se voit soumise aux travaux de la servitude, entre les mains d'une maîtresse exigeante. —

Semblable à cette femme, l'aimable jeune fille sortit du palais. Devant elle, les verrous des portes cédèrent d'eux-mêmes, se retirant en arrière sous l'influence rapide de ses incantations. Pieds nus, elle courait par les rues étroites, étendant de sa main gauche son long voile sur ses belles joues et sur son front, jusque par-dessus les sourcils, et, de sa main droite, relevant les bords de sa tunique, qui tombaient jusqu'à ses pieds. Rapidement, sa frayeur l'entraîna, par la route obscure, hors des murailles de la ville spacieuse ; personne ne la reconnut parmi les gardiens, et elle put s'échapper à leur insu. De là, elle résolut de se diriger vers le temple ; elle n'ignorait pas les routes, car elle avait souvent autrefois erré dans ces lieux à la recherche des cadavres et de ces racines cachées dans la terre, dont la puissance est irrésistible, comme ont coutume de le faire les femmes qui s'occupent de magie ; et son cœur était secoué par une terreur qui la faisait trembler. Mais la déesse, fille du Titan, qui commençait à s'élever de l'extrémité de l'horizon, la Lune, en la voyant errer de la sorte, se réjouissait ardemment, et parlait ainsi en elle-même : « Je ne suis donc pas la seule à m'enfuir vers la caverne du Latmos ; je ne suis pas la seule à me consumer d'amour pour le bel Endymion. Oui, bien des fois, par tes habiles incantations tu m'as fait souvenir de ma passion, tu m'as fait descendre du ciel pour pouvoir, dans la nuit obscure, te livrer, sans être inquiétée, à ces opérations magiques qui te sont si chères. Mais voici sans doute que tu as en partage une semblable calamité. Un dieu cruel a voulu que Jason t'amenât cette peine affligeante : mais va ! malgré toute ta sagesse, il te faut supporter une souffrance qui te fera pousser bien des gémissements ! »

V. 66-91.

Ainsi parla la déesse ; cependant la jeune fille se hâtait, et ses pieds la portaient rapidement. C'est avec bonheur qu'elle monta sur les rivages escarpés du fleuve, voyant sur l'autre bord l'éclat du feu que les héros faisaient briller toute la nuit, en signe de la joie que leur avait causée l'issue du combat. Alors, du milieu des ténèbres où elle se trouvait sur la rive opposée, elle appela bien haut — sa voix était perçante — le plus jeune des fils de Phrixos, Phrontis. Celui-ci, comme ses frères et comme Jason lui-même, devina que c'était la voix de Médée. Leurs compagnons demeuraient dans un silence fait d'étonnement, car ils avaient compris ce qui était vrai en effet. Trois fois, Médée répéta son cri ; et, trois fois, sur les conseils de ceux qui l'entouraient, Phrontis lui répondit en criant de son côté ; cependant les héros, avec leurs rames rapides, conduisaient le navire vers la jeune fille. Ils n'avaient pas encore lancé les amarres sur la rive opposée à celle d'où ils étaient partis, que Jason se hâta de sauter à terre du haut du tillac ; et, après lui, Phrontis et Argos, tous deux fils de Phrixos, s'élancèrent sur le rivage. Mais elle, leur saisissant les genoux dans ses deux mains, parla ainsi : « Mes amis, arrachez-moi, malheureuse que je suis, et en même temps arrachez-vous vous-mêmes à Aiétès ! Car tout est découvert, il n'y a plus de moyen de salut : fuyons sur le navire avant qu'il soit monté sur son char traîné par de rapides chevaux. Je vous donnerai la toison d'or, ayant endormi le dragon qui la garde. Mais toi, étranger, prends d'abord, en présence de tes compagnons, les dieux à témoin des promesses que tu m'as faites, pour que tu ne me laisses pas m'éloigner d'ici, rendue méprisable et vile par l'absence de défenseurs qui me protègent ! »

V. 92-108.

Elle parla ainsi, en proie à la douleur ; mais le cœur de l'Aisonide était plein de joie ; aussitôt, il releva doucement en l'embrassant la jeune fille qui était tombée à ses genoux, et il lui adressa ces paroles encourageantes : « Chère amie, je prends à témoin de mon serment Zeus Olympien lui-même, et l'épouse de Zeus, Héra qui préside au mariage : oui, je t'établirai dans ma demeure à titre d'épouse légitime, dès que nous serons de retour dans le pays d'Hellade ! »

Il dit, et serra aussitôt de sa main droite la main de la jeune fille ; et elle, cependant, les engagea à faire avancer en hâte le navire rapide vers le bois sacré, pour pouvoir, tant que la nuit durait encore, enlever la toison, contre la volonté d'Aiétès. Telle était leur hâte que l'action eut lieu presque en même temps que ses paroles. Car, ayant embarqué Médée, ils poussèrent bien vite le navire loin du rivage ; et les héros faisaient grand bruit, courbés sur leurs rames. Mais, se retournant brusquement, elle étendait les mains vers la terre, profondément troublée ; cependant, Jason l'encourageait par ses paroles, et la retenait dans sa douleur.

V. 109-182.

Au moment où les chasseurs secouent le sommeil appesanti sur leurs yeux, — les chasseurs qui, malgré la confiance qu'ils ont dans leurs chiens, ne dorment jamais aux approches du matin, craignant que la lumière de l'aurore ne fasse disparaître la trace et l'odeur des bêtes sauvages, si elle a eu le temps d'accabler la terre de ses blancs rayons, — à ce moment, l'Aisonide et la jeune fille débarquèrent dans un endroit couvert d'herbes, qu'on appelle *la couche du Bélier :* car c'est là que, pour la première fois, se plièrent les genoux fatigués de l'animal

qui portait sur son dos le Minyen, fils d'Athamas. Aux environs se trouvaient, noircis par le feu, les fondements de l'autel qu'autrefois l'Aiolide Phrixos avait élevé à Zeus protecteur des fugitifs, pour immoler le prodigieux animal tout en or, suivant les instructions qu'Hermès bienveillant était venu lui donner. C'est en cet endroit que, sur les conseils d'Argos, les héros firent descendre Jason et Médée. Par le sentier, ils arrivèrent tous deux au bois sacré, cherchant le chêne immense où était suspendue la toison, semblable à un nuage que rougissent les rayons enflammés du soleil levant.

Mais, précisément devant l'arbre, le dragon aux sens pénétrants tendait son cou très long en les voyant s'approcher, grâce à ses yeux toujours en éveil, et il faisait entendre un horrible sifflement ; et, aux alentours, les vastes rivages du fleuve et l'immense étendue de la forêt retentissaient. Ils entendirent ce sifflement ceux qui, bien loin de la Titanienne Aia, habitaient la terre de Colchide, auprès des bouches du Lycos, fleuve qui, s'éloignant de l'Araxe sonore, porte au Phase son cours sacré ; et tous deux, réunis en un seul, coulent vers la mer Caucasienne. La terreur réveilla les femmes nouvellement accouchées ; et elles serrèrent dans leurs bras, pleines d'angoisse, les tout petits enfants qui reposaient sur leurs seins, et dont ce sifflement faisait palpiter le cœur. Comme, au-dessus d'une forêt embrasée, les tourbillons ardents de fumée s'enroulent immenses, se suivant sans interruption l'un après l'autre, s'élevant du fond de ce gouffre de feu : ainsi ce monstre enroulait les innombrables spirales de son corps couvert d'écaillés desséchées.

Pendant qu'il se roulait ainsi, la jeune fille s'avançait en face de lui, demandant d'une douce voix à Hypnos protecteur, le plus puissant des dieux, de fasciner le monstre ; elle invoquait aussi la reine vagabonde des nuits, la déesse souterraine, en la priant de donner à l'entreprise une issue favorable. L'Aisonide suivait, plein de terreur ; mais déjà le monstre, charmé par l'incantation, laissait fléchir la longue arête de son corps sinueux né de la terre, et il dénouait ses nœuds innombrables. Tel, sur une mer languissante, se roule un flot noir, qui va sans force et sans bruit. Cependant, le dragon tenait encore haute son horrible tête, plein du désir de les saisir tous deux dans ses mâchoires funestes. Mais, au moyen d'une branche de genévrier récemment coupée, puisant les pures substances qui composaient la préparation magique, Médée lui en arrosait les yeux, en chantant ; et l'odeur pénétrante de ces substances l'enveloppa d'un profond sommeil. Il laissa retomber sa mâchoire, et s'abattit à l'endroit même où il se tenait ; et ses innombrables anneaux s'étendaient bien loin en arrière dans la forêt aux arbres abondants.

Alors Jason enleva du chêne la toison, sur l'ordre de la jeune fille ; mais, se tenant toujours dans la même attitude, elle continua à enduire de la substance magique la tête du monstre, jusqu'au moment où Jason lui dit de retourner au navire ; et elle quitta le bois obscur d'Arès. — Telle, au moment où la splendeur de la pleine lune brille au-dessus de l'étage supérieur de la maison, une jeune fille en recueille les rayons sur sa robe d'un fin tissu ; et son cœur se réjouit profondément à la vue de la lueur éclatante : tel, à ce moment, Jason, plein de joie, élevait dans ses mains la grande toison ; et, sur ses joues

qui se doraient, sur son front, l'éclat de la laine mettait un rouge ardent semblable à celui du feu. — Aussi vaste est la peau d'une génisse d'une année, ou celle d'une de ces biches que les chasseurs appellent *biches achaïnéennes,* aussi grande était la surface de la toison d'or chargée de lourds flocons ; et toujours le sol resplendissait bien loin devant les pieds de Jason. Il s'avançait, tantôt la portant sur son épaule gauche, — et alors depuis son cou, elle descendait jusqu'à ses pieds, — tantôt il la prenait dans ses mains et la roulait, car il avait grand'-peur que quelque homme ou quelque dieu ne survînt pour la lui enlever.

V. 183-211.

La lumière d'Èos se répandait déjà sur la terre quand ils rejoignirent l'assemblée des héros. Les jeunes gens furent saisis d'étonnement à la vue de cette immense toison qui brillait, semblable à l'éclair de Zeus. Chacun s'élança avec le désir de la toucher et de la manier. Mais l'Aisonide les écarta, et, ayant jeté sur la toison un manteau nouvellement fait, il la déposa à la poupe et y fit asseoir la jeune fille. Puis il s'adressa en ces termes à tous ses compagnons : « Maintenant, amis, n'hésitez pas davantage à retourner vers la patrie. Car nous avons heureusement accompli, grâce aux conseils de cette jeune fille, ce qui avait rendu nécessaire cette navigation pénible que nous avons accomplie en faisant effort au milieu des difficultés. Cette jeune fille, je l'amènerai de son plein gré dans ma maison, comme mon épouse légitime. Vous, comme elle porte un courageux secours à l'Achaïe entière et à vous tous en particulier, veillez à son salut. Car, j'en suis bien sûr, Aiétès viendra avec une troupe nombreuse nous empêcher de passer du fleuve

dans la mer. Aussi, que, sur le navire, les uns — chaque homme s'asseyant à son tour à la place d'un autre homme — manœuvrent les rames ; que les autres — la moitié de notre troupe — tenant dressés devant eux les boucliers en peau de bœuf, rapide protection contre les traits ennemis, assurent notre retour. Car maintenant, mes amis, nos enfants, notre patrie, nos parents vénérables, nous les avons entre nos mains. L'Hellade a l'esprit fixé sur notre entreprise qui lui donnera ou la honte ou une grande gloire. »

Il parla ainsi et revêtit ses armes de guerre ; ses compagnons s'exclamèrent, pleins d'une ardeur qui venait des dieux. Mais Jason, ayant tiré son épée du fourreau, trancha les amarres qui retenaient le navire du côté de la poupe ; puis il alla, tout armé, près de la jeune fille, se placer, pour l'aider, aux côtés du pilote Ancaios ; et le navire était poussé à force de rames, car les héros se hâtaient de le faire sortir du fleuve le plus tôt possible.

V. 212-235.

Mais déjà le superbe Aiétès et tous les Colchiens connaissaient bien l'amour de Médée et tout ce qu'elle avait fait ; ils se rassemblaient en armes sur la place publique : aussi nombreux les flots de la mer se soulèvent sous l'action d'un vent de tempête, aussi nombreuses, d'une forêt que des branches ombragent de toutes parts, les feuilles tombent à terre dans un de ces mois qui dépouillent les arbres — et qui pourrait en apprécier le nombre ? — Aussi nombreux les Colchiens arpentaient les rivages escarpés du fleuve, en poussant des cris de fureur ; sur son char bien construit, Aiétès se distinguait entre tous, grâce à ses chevaux qu'Hélios lui avait donnés, rapides comme le souffle du vent. Il élevait de sa

main gauche un bouclier arrondi, de l'autre, une immense branche de pin ; à ses côtés se dressait sa lance énorme. Apsyrtos avait en mains les rênes des chevaux. Mais déjà, bien loin de la côte, le navire fendait les flots, poussé par de vigoureux rameurs et par le courant du grand fleuve qui se précipite dans la mer. Le roi, sous le coup d'un malheur qui lui causait une grande peine, leva les bras et invoqua Hélios et Zeus, témoins des mauvaises actions ; il appela aussitôt des malédictions sur son peuple entier. Si on ne lui ramenait pas la jeune fille soumise à son pouvoir, qu'on la découvrît sur terre, ou dans le navire, au milieu des flots de la mer navigable, si Aiétès ne pouvait apaiser son cœur avide de se venger de tous ces forfaits, leurs têtes éprouveraient toute sa colère ; ils supporteraient tout le poids de son propre malheur.

V. 236-252.

Ainsi parla Aiétès ; et, dans ce même jour, les Colchiens tirèrent les vaisseaux dans les flots, les munirent de tous leurs agrès et prirent la mer : à leur vue, on n'aurait pas cru avoir devant les yeux une simple expédition navale, mais un peuple innombrable d'oiseaux réunis en troupe et frémissants sur la mer.

Cependant, d'après les desseins de la déesse Héra qui voulait que Médée, la jeune fille d'Aia, arrivât le plus tôt possible sur la terre Pélasgienne, comme un fléau pour la maison de Pélias, le souffle du vent entraînait rapidement les héros, et, à la troisième aurore, ils attachèrent les amarres du navire sur les rivages des Paphlagoniens, en avant du fleuve Halys. Alors, descendus à terre, la jeune fille leur ordonnait d'apaiser Hécate par des sacrifices. Mais ce sacrifice, les préparatifs qu'elle fit pour

l'accomplir, que personne n'en soit instruit ; que mon cœur ne me pousse pas à en faire l'objet de mes chants ! La crainte m'empêche de parler... Depuis ce temps, il est un monument que les héros élevèrent à la déesse sur la falaise ; il subsiste toujours et peut aujourd'hui encore être vu de bien loin par les hommes nés longtemps après l'expédition.

V. 253-293.

Aussitôt Jason se souvint, et les autres héros comme lui, des paroles de Phinée, qui avait dit qu'il fallait naviguer par une autre route pour revenir d'Aia ; mais aucun d'eux ne savait rien de cette route. Comme ils avaient grand désir de savoir, Argos leur parla ainsi : « Nous nous en retournons vers Orchomène où vous a dit d'aller cet infaillible devin que vous avez rencontré naguère. Il y a pour la navigation une autre route qu'ont révélée ces prêtres des immortels qui sont originaires de Thèbes la Tritonienne. Alors que tous ces astres qui font leur révolution dans le ciel n'existaient pas encore, alors que ceux qui s'en seraient informés n'auraient pas entendu parler de la race sacrée des Danaens, alors que seuls existaient les Arcadiens Apidanéens, les Arcadiens qui, suivant ce que dit la renommée, existaient antérieurement à Séléné, se nourrissant de glands dans les montagnes ; alors la terre Pélasgienne n'avait pas encore pour rois les illustres fils de Deucalion : déjà en ce temps l'Ééria, riche en moissons, était célèbre, l'Égypte, mère d'une jeune population, la première qui soit venue au monde ; et le fleuve Triton au large cours était célèbre aussi, lui qui arrose toute l'Ééria. Car Zeus n'y fait jamais tomber la rosée de la pluie : les inondations du fleuve suffisent à faire monter les blés en épis. C'est de là, dit-

on, qu'un homme partit pour faire le tour de toute l'Europe et de toute l'Asie, confiant dans la force et la vigueur de ses soldats et dans sa propre audace ; sur sa route, il fonda dix mille villes ; il en est encore çà et là qui sont habitées aujourd'hui ; les autres ne le sont plus : car il s'est écoulé depuis lors une bien longue suite d'années. Mais Aia subsiste encore aujourd'hui, ainsi que les descendants des hommes qu'il avait établis dans Aia pour y habiter. Ceux-ci conservent des colonnes qui ont été gravées par leurs pères, et où se trouvent toutes les routes de la terre et de la mer, les termes de tous les voyages que l'on peut entreprendre. Or, il y a un fleuve — bras extrême de l'Océan — qui est large et très profond et qui peut être traversé par un navire de transport ; ils le nomment l'Ister, et l'ont indiqué bien loin sur ces colonnes. En vérité, l'Ister est, pendant un long espace, le seul de tous les fleuves qui coule à travers la terre immense ; car, au delà du pays où souffle le Borée, ses sources lointaines murmurent dans les monts Riphées. Mais, une fois entré sur le territoire des Thraces et des Scythes, alors il se divise en deux branches : l'une se jette directement dans la mer Orientale ; l'autre rétrograde et se déverse dans un golfe profond qui s'étend au-dessus de la mer de Trinacrie, laquelle est située auprès de votre terre, s'il est vrai que l'Achéloos jaillisse du sol de votre patrie. »

V. 294-302.

Il parla ainsi ; et la déesse leur procura un présage favorable. À cette vue, ils l'interprétèrent tous en s'écriant qu'il fallait suivre la direction qui leur était indiquée : en effet, sur une longue étendue, apparaissait le sillon d'un rayon céleste qui traçait la route à prendre.

Ils étaient pleins de joie ; c'est en cet endroit qu'ils laissèrent le fils de Lycos. Ils naviguaient sur la mer, ayant la voile déployée. Ils passèrent en vue des monts de Paphlagonie, mais ils ne doublèrent pas le Carambis, car les vents et l'éclat de cette flamme céleste persistèrent jusqu'au moment où ils eurent pénétré dans le large courant de l'Ister.

V. 303-337.

Cependant quelques-uns des Colchiens, dont la poursuite devait être vaine, sortirent du Pont en passant entre les roches Cyanées ; mais les autres se dirigèrent vers le fleuve : Apsyrtos les commandait. Celui-ci, s'étant détourné, pénétra par la bouche de l'Ister que l'on nomme Calon : aussi, ayant traversé la langue de terre qui l'en séparait, il arriva avant les Argonautes au golfe le plus reculé de la mer Orientale. Car une île, nommée Peucé, est enfermée par l'Ister ; elle est de forme triangulaire, et sa plus grande largeur s'étend dans le sens de la grève, tandis qu'elle dirige du côté du courant un angle aigu. Le fleuve se sépare en deux embouchures qui l'embrassent. On nomme la première Narécos, et Calon celle qui se trouve en face de l'extrémité de l'île. C'est par celle-là qu'Apsyrtos et les Colchiens, plus rapides que les Argonautes, se précipitèrent. Ceux-ci naviguaient loin d'eux et plus haut, vers la partie supérieure de l'île. Mais, dans les prairies basses, les sauvages bergers abandonnaient leurs innombrables troupeaux, aussi effrayés à l'aspect des navires que s'ils avaient aperçu des monstres sortant de la mer que peuplent les baleines. Car ils n'avaient jamais vu les navires qui parcourent les flots, ces peuples : Scythes mêlés aux Thraces, Siginniens, Graucéniens, Sindiens, qui habitaient déjà la

vaste plaine déserte de Laurion. Ensuite, les Colchiens côtoyèrent le mont Angouros et le rocher Cauliacos, qui est bien loin du mont Angouros ; c'est près de ce rocher que l'Ister partage son courant en deux fleuves qu'il déverse dans la mer à des endroits différents : ayant enfin dépassé la plaine de Laurion, ils pénétrèrent dans la mer de Cronos dont ils interceptèrent tous les passages, pour empêcher les Argonautes de leur échapper. Ceux-ci descendirent après eux le fleuve, et en sortirent auprès des deux îles Brygéiennes d'Artémis. Dans l'une était un lieu consacré ; c'est dans l'autre que, se préservant de la troupe d'Apsyrtos, ils débarquèrent. Car, au milieu de beaucoup d'autres îles qui sont dans cet endroit, les Colchiens avaient respecté ces deux-là par vénération pour la fille de Zeus ; mais ils remplissaient les autres, qui fermaient ainsi tout passage vers la mer. C'est ainsi qu'ils avaient mis des troupes sur les rivages voisins des îles jusqu'au fleuve Salangon et jusqu'à la terre Nestienne.

V. 338-349.

Là, les Minyens auraient alors succombé dans un funeste combat, vu leur petit nombre en face d'ennemis trop nombreux. Mais ils se hâtèrent, pour éviter une lutte terrible, de conclure une convention : puisque la toison d'or leur avait été promise par Aiétès lui-même, dans le cas où ils auraient accompli les travaux imposés, elle devait toujours rester de plein droit leur propriété, qu'ils l'eussent enlevée, malgré le roi, soit par des ruses, soit ouvertement. Quant à Médée — c'est elle qui faisait l'objet de la contestation — elle serait remise en dépôt à la vierge, fille de Létô, loin de la compagnie des héros, jusqu'à ce que quelqu'un des rois qui rendent la justice

eût décidé s'il fallait qu'elle revînt dans la maison de son père où qu'elle allât à la suite des héros vers la terre d'Hellade.

V. 350-444.

Alors la jeune fille, ayant médité dans son esprit toutes ces conventions, sentit son cœur cruellement agité par des angoisses aiguës, incessantes. Aussitôt, elle appela Jason seul, loin de ses compagnons, l'emmena à l'écart, et quand ils se trouvèrent bien éloignés, elle lui adressa face à face ces paroles désolées : « Aisonide, quel arrangement avez-vous donc préparé ensemble à mon sujet ? Est-ce que l'heureuse fortune t'a amené à une complète absence d'esprit ? Est-ce que tu ne t'inquiètes plus en rien des paroles que tu m'adressais, alors que tu étais pressé par la nécessité ? Où sont les serments par lesquels tu attestais Zeus, protecteur des suppliants ? Que sont devenues ces promesses, douces comme le miel ? C'est à cause d'elles que, contrairement à mon devoir, obéissant à de honteux sentiments, j'ai abandonné ma patrie, la gloire de ma maison, mes parents eux-mêmes, tout ce que j'avais de plus précieux ; loin des miens, seule avec les tristes alcyons, je suis entraînée sur la mer ; et cela, à cause de tes travaux, pour t'avoir fait achever sain et sauf tes combats contre les taureaux et contre les géants. En dernier lieu, la toison — le fait est avéré — c'est grâce à ma folie que tu as pu t'en saisir ; et j'ai jeté sur les femmes un opprobre funeste. Aussi je prétends, comme ta fille, comme ton épouse et comme ta sœur, te suivre vers la terre d'Hellade. Maintenant, défends-moi en toute chose avec bienveillance, au lieu de me laisser seule, loin de toi, pendant que tu iras chercher l'avis des rois, Voici comment tu dois me protéger :

considère comme immuables la justice et la loi suivant lesquelles nous nous sommes engagés tous deux. Ou bien, de ton épée coupe-moi sur-le-champ le milieu de la gorge, que je reçoive un bonheur convenable à mes folies. Malheureuse ! S'il juge que je dois appartenir à mon frère, ce roi auquel vous confiez tous deux le soin de régler ce triste pacte ! Comment me présenter devant les yeux de mon père ? C'est sans doute avec une glorieuse attitude ? Quel châtiment, quelle terrible malédiction n'aurai-je pas à supporter, dans ma misère, pour les crimes que j'ai accomplis ! Mais toi, auras-tu un retour capable de te réjouir le cœur ? Ah ! qu'elle ne le permette pas l'épouse de Zeus, la reine du monde, dont tu te glorifies d'être le protégé. Puisses-tu te souvenir de moi, un jour, quand tu seras lentement consumé par les peines ! Puisse la toison s'évanouir comme un songe et disparaître dans les ténèbres infernales ! Que loin de ta patrie, dès que tu y seras arrivé, mes Érinyes te chassent ! C'est ce que moi-même j'ai souffert de ta perversité. La justice ne permet pas que ces malédictions que je lance tombent à terre sans accomplissement. Car c'est un bien grand serment que tu as violé, homme sans pitié ! Mais certes vous ne continuerez pas à vous moquer de moi, vous ne resterez pas longtemps tranquilles, grâce à vos pactes. »

Elle parla ainsi ; et dans son cœur bouillonnait une profonde colère : elle désirait mettre le feu au navire, en détruire toute la masse solide, et se jeter ensuite elle-même au milieu du violent incendie. Jason, qui n'était pas sans craintes, lui adressa alors ces paroles douces comme le miel : « Apaise-toi, mon amie. Ce pacte ne me plaît pas non plus à moi-même. Mais nous cherchons quelque moyen de retarder le combat : si grande est

la nuée d'ennemis dont la colère s'allume autour de nous, à cause de toi. Car tous, autant sont-ils qui habitent cette terre, brûlent de prêter leur aide à Apsyrtos, pour te conduire à ton père, pour te faire rentrer,comme une captive, dans ta maison. Quant à nous, nous mourrons tous d'une mort misérable, si nous en venons aux mains. Et notre douleur serait d'autant plus affreuse qu'en mourant nous te laisserions comme butin à ces hommes. Mais ce pacte a pour résultat une ruse par laquelle nous ferons aller Apsyrtos à sa perte. Et les habitants de ces contrées ne marcheront pas contre nous de concert avec les Colchiens ; ils ne les aideront pas à te prendre, s'ils sont privés du chef qui est ton protecteur et ton frère. Quant aux Colchiens seuls, je ne leur céderai pas, je n'hésiterai point à les combattre en face, s'ils s'opposent à notre passage. »

Il parla ainsi pour l'apaiser ; Médée alors prononça ces terribles paroles : « Poursuis donc ton projet. Après mes actions indignes, je dois encore m'occuper de cette perfidie, puisque, du moment où j'ai commencé à me laisser aller à de coupables égarements, j'ai accompli tant de funestes desseins inspirés par les dieux. Quant à toi, évite la bataille et les lances des Colchiens ; pour lui, il viendra entre tes mains : je l'y attirerai par mes séductions. À toi de lui témoigner ton amitié par des présents splendides ; pourvu que je puisse persuader aux hérauts qui seront envoyés vers lui de le faire venir seul se mettre d'accord avec moi seule, grâce à mes paroles ; alors, si cette action te plaît, je ne m'oppose à rien, tue-le et engage la bataille avec les Colchiens. »

C'est ainsi que, d'accord tous les deux, ils formèrent un terrible complot contre Apsyrtos ; ils préparèrent beaucoup de présents d'hospitalité ; ils donnèrent entre autres le péplos sacré d'Hypsipylé ; ce péplos était couleur de pourpre, c'était l'œuvre des déesses Charités

elles-mêmes qui l'avaient fait pour Dionysos à Dia, que la mer entoure de tous côtés. Puis, le dieu l'avait donné à son fils Thoas, qui l'avait laissé à son tour à sa fille Hypsipylé. Celle-ci remit à Jason ce chef-d'œuvre, comme cadeau d'hospitalité, à emporter avec beaucoup d'autres riches ornements. À le manier, à le voir même, on ne pouvait rassasier la douce passion qu'il inspirait, car il s'en exhalait un parfum divin, depuis que le roi Nyséien lui-même s'y était endormi, ivre à demi de vin et de nectar, après avoir serré dans ses bras la belle poitrine de la vierge fille de Minos, par qui Thésée s'était autrefois fait suivre depuis Cnosse, et qu'il avait abandonnée dans l'île de Dia. — Cependant Médée communiqua aux hérauts ses avis mensongers : il s'agissait de lui persuader, aussitôt qu'il serait arrivé au temple de la déesse, suivant la convention, et dès que la nuit l'aurait entouré de son ombre obscure, de venir concerter ses ruses, afin qu'elle-même, s'étant emparée de la grande toison d'or, elle pût retourner dans la demeure d'Aiétès ; car (il fallait le dire à Apsyrtos) c'était grâce à la violence que les fils de Phrixos l'avaient fait emmener par les étrangers. Après avoir dit ces mensonges, elle répandit dans l'air, au souffle des vents, des substances magiques dont le charme était capable de faire venir du haut des montagnes escarpées la bête sauvage, errant dans le lointain.

V. 445-451.

Misérable Éros, peine cruelle, grand objet de haine pour les mortels, de toi viennent les discordes funestes, les gémissements, les cris de deuil et, par surcroît, toutes les innombrables douleurs dont l'âme est troublée 1 Arme-toi contre les fils de mes ennemis, ô dieu, élève-toi

contre eux, tel que tu t'es élevé contre Médée, quand tu as inspiré à son âme cet égarement odieux 1 Comment, en effet, a-t-elle dompté par une mort affreuse Apsyrtos qui s'avançait vers elle ? C'est ce qui nous reste encore à chanter.

V. 452-481.

Lorsque, suivant ce qui avait été convenu, les Argonautes eurent laissé Médée dans l'île d'Artémis, les Colchiens abordèrent en divers endroits, avec leurs vaisseaux, s'étant séparés les uns des autres. Mais Jason se plaçait en embuscade, pour recevoir Apsyrtos, et, ensuite, ses compagnons. Cependant, Apsyrtos, trompé par les promesses les plus cruelles, se hâta de traverser sur son navire les flots de la mer, et, au milieu de la nuit noire, il aborda dans l'île sacrée. Se présentant seul en face de sa sœur, il essaya de la persuader par ses paroles ; — tel un petit enfant, en face d'un torrent gonflé par les tempêtes, que les hommes, qui sont dans la force de l'âge, n'essaieraient pas eux-mêmes de traverser ; — il voulait la persuader de préparer quelque piège aux hommes étrangers. Ils étaient d'accord sur toutes choses, quand l'Aisonide bondit de sa perfide embuscade, tenant dans la main son épée nue. Aussitôt, la jeune fille détourna les yeux et se couvrit de son voile, pour ne pas voir le meurtre de son frère qui allait être frappé. Jason, comme un tueur de bœufs qui s'attaque à un grand taureau dont la force réside dans les cornes, frappa Apsyrtos qu'il épiait. C'était près du temple qu'avaient élevé à Artémis les Brygiens qui demeurent sur le continent, en face de l'île. Le héros s'abattit à genoux dans le vestibule du temple, et enfin, exhalant son dernier souffle, il recueillit dans ses deux mains le sang de couleur foncée qui sortait de sa

blessure ouverte, et en rougit le voile blanc et le péplos de sa sœur qui se détournait. Et cependant, celle qui dompte tout, l'impitoyable Érinys vit, aussitôt, de son œil au regard oblique, l'horrible forfait qu'ils venaient d'accomplir. Mais le héros Aisonide trancha les extrémités des membres du mort ; trois fois, il essuya le sang en le léchant, et, trois fois, il cracha hors de ses dents ce sang expiatoire ; car c'est ainsi qu'il est permis aux meurtriers d'expier le meurtre commis par trahison. Puis, il ensevelit dans la terre le cadavre humide de sang, à l'endroit où ses os gisent encore aujourd'hui, dans le pays des hommes Apsyrtiens.

V. 482-521.

Mais, ayant aperçu en face d'eux l'éclat d'une torche, signal que la jeune fille avait élevé pour les faire venir, les héros lancèrent leur navire contre le navire colchien. Ils massacrèrent l'équipage des Colchiens, comme des éperviers font d'une troupe de colombes, ou comme des lions féroces qui portent la dévastation au milieu d'un grand troupeau, quand ils se précipitent dans une bergerie. Aucun des Colchiens n'évita la mort ; semblables à un incendie, les héros parcoururent toute leur troupe en l'exterminant. Jason n'arriva que plus tard, avec l'envie de leur porter secours, mais ils n'avaient pas besoin d'aide, et ils étaient même déjà inquiets à propos de lui. Alors ils s'assirent et commencèrent à délibérer avec sagesse au sujet de leur navigation. Pendant qu'ils réfléchissaient, la jeune fille vint vers eux ; mais Pélée prit la parole le premier : « Tout d'abord, je vous exhorte à monter en navire, pendant qu'il fait encore nuit, et à naviguer à la rame dans la direction opposée à celle que les ennemis surveillent. À l'aurore, quand ils se rendront

compte de tout ce qui s'est passé, j'espère qu'ils n'auront pas tous un avis unanime, qu'ils ne seront pas tous convaincus qu'il faut nous poursuivre plus avant. Privés de leur chef, ils se disperseront, à la suite de pénibles discussions ; et plus tard, quand nous reviendrons, comme ces gens se seront séparés, la route nous sera facile. »

Il parla ainsi, et les jeunes gens approuvèrent le discours de l'Aiacide. Montés aussitôt en navire, ils se courbèrent sur les rames, sans relâche, jusqu'au moment où ils furent arrivés à l'île sacrée Électris, la dernière de toutes les îles Électrides, celle qui est voisine du fleuve Éridan.

Lorsqu'ils se furent aperçus du meurtre de leur roi, les Colchiens entreprenaient déjà de rechercher dans toute la mer de Cronos le navire Argo et les Minyens. Mais Héra les en détournait en faisant briller dans l'air des éclairs effrayants. Enfin — le séjour de la terre Cytaienne leur devenait odieux, car ils redoutaient la sauvage colère d'Aiétès — ils se dirigèrent les uns d'un côté, les autres de l'autre, et s'établirent dans le pays d'une manière stable. Les uns débarquèrent dans les îles mêmes que les Argonautes avaient occupées, et ils y habitent encore, conservant, comme nom de nation, celui d'Apsyrtos. D'autres, auprès du profond et sombre fleuve d'Illyrie, à l'endroit où se trouve le tombeau d'Harmonia et de Cadmos, bâtirent une forteresse et s'établirent ainsi dans le pays des hommes Enchéliens ; d'autres, enfin, habitent dans les montagnes qui ont reçu le nom de monts Cérauniens, du jour où le tonnerre du Cronide Zeus les a détournés de passer dans l'île qui est située en face.

V. 522-551.

Quand les héros pensèrent pouvoir revenir en sûreté, ils s'avancèrent vers la terre des Hylléens, et y attachèrent les amarres. Car des îles s'avançaient en saillie, nombreuses, qui ne laissaient entre elles que des passages difficiles poulies navigateurs. Mais les Hylléens n'avaient plus, comme auparavant, de projets hostiles contre les héros. Au contraire, ils combinaient avec eux la route à suivre, ayant reçu comme récompense un des grands trépieds d'Apollon. Car Phoibos avait donné deux trépieds à l'Aisonide, pour qu'il les emportât au loin dans le voyage qu'il était forcé d'entreprendre ; il les lui avait donnés quand le héros était venu, dans la ville sacrée de Pytho, consulter l'oracle, au sujet de cette expédition même. Or, il était dans les destinées que là où ces trépieds seraient établis, là les ennemis ne pourraient faire d'invasion. Aussi, ce trépied est-il aujourd'hui encore près de la ville Agané des Hylléens ; on l'a profondément enfoui dans le sol, pour qu'il reste à jamais invisible aux yeux des mortels. Les héros ne trouvèrent plus vivant dans cet endroit le roi Hyllos, que la belle Mélité avait enfanté à Héraclès dans le pays des Phaiaciens. Car Héraclès s'était rendu vers les demeures de Nausithoos et vers l'île Macris, nourricière de Dionysos, pour se purifier du meurtre funeste de ses enfants ; là, il soumit à l'amour dont il était possédé la fille du fleuve Aigaios, la naïade Mélité, qui enfanta le courageux Hyllos. Or, quand celui-ci fut devenu grand, il ne voulut plus demeurer dans cette île, soumis à l'orgueil du roi Nausithoos. Mais il s'embarqua sur la mer de Cronos, ayant assemblé le peuple indigène des Phaiaciens ; le roi lui-même, le héros Nausithoos, lui

facilita son voyage, et il s'établit dans cet endroit où les Mentores le tuèrent, alors qu'il défendait contre eux ses bœufs parqués dans la campagne.

V. 552-591.

Mais, ô déesses, comment se fait-il que, hors de cette mer et sur la terre Ausonienne et dans les îles Liguriennes, que l'on nomme Stoichades, des marques éclatantes du passage du navire Argo aient pu réellement se manifester ? Quelle fatalité, quelle nécessité a entraîné les héros aussi loin ? Quels vents les ont conduits ?

C'est apparemment Zeus lui-même, roi des dieux, saisi d'une violente colère à cause de la mort d'Apsyrtos qu'ils avaient tué. Il arrêta qu'ils devaient se purifier par les soins de Circé, déesse d'Aia, du sang qu'ils avaient versé d'une manière impie, et subir bien des peines, avant de retourner dans leur patrie. Aucun des héros ne devina les ordres de Zeus ; mais ils voyageaient, s'éloignant de la terre des Hylléens. Ils laissaient en arrière toutes les îles Liburniennes, qui, naguère, avaient été successivement occupées par les Colchiens, Issa et Dyscélados, et l'aimable Pityéia. Ensuite, ils passèrent le long de Cercyra, où Poséidon établit la jeune Asopide à la belle chevelure, Cercyra, qu'il avait enlevée par amour bien loin de la terre de Phlionte : les matelots, qui, depuis la haute mer, voient cette île obscurcie par de sombres forêts qui la couvrent de toutes parts, les matelots donnent à Cercyra le surnom de Mélaina. Après cette île, ils dépassèrent, secondés par une brise tiède, Mélité et Cérossos aux rivages escarpés, et Nymphaié, qui se trouve bien au delà ; c'est dans cette île qu'habitait la reine Atlantide, Calypso. Il leur semblait déjà apercevoir les nébuleux monts Cérauniens : mais alors Héra pénétra

les desseins que Zeus avait sur eux, et devina la grande colère du dieu. Soucieuse de leur faire accomplir la navigation qui leur était fixée, elle excita en face d'eux des vents impétueux, qui les ramenaient violemment en arrière vers les côtes d'Électris, l'île rocailleuse. Et voici que, tout à coup, au milieu des héros dont le vent précipitait la course, une voix humaine retentit, la voix de la poutre douée de la parole, qui faisait partie du navire creux ; car Athéné avait adapté dans le milieu de la carène cette poutre tirée d'un chêne de Dodone. Et, cependant, une affreuse terreur les saisit, en entendant cette voix et l'annonce de la pénible colère de Zeus. Car cette voix leur disait qu'ils ne sortiraient sains et saufs ni des routes de la mer immense ni des tempêtes cruelles, à moins que Circé ne les purifiât du meurtre atroce d'Apsyrtos ; elle ordonnait à Pollux et à Castor de supplier les dieux immortels d'ouvrir devant eux les routes de la mer d'Ausonie où ils trouveraient Circé, fille de Persé et d'Hélios.

V. 592-626.

Ainsi parla Argo au moment du crépuscule ; mais les Tyndarides se levèrent et, tendant les mains vers les immortels, ils firent toutes les prières qui avaient été indiquées ; et une morne tristesse possédait les autres héros Minyens. Mais le navire était entraîné bien en avant par sa voile, et ils se jetèrent jusqu'au fond du cours de l'Éridan : c'est là qu'autrefois, frappé au cœur par la foudre ardente, Phaéthon tomba à demi consumé du char d'Hélios dans l'estuaire, vaste comme un étang, du fleuve profond ; et, maintenant encore, le fleuve exhale une lourde fumée qui provient de la blessure enflammée. Au-dessus de ces eaux, aucun oiseau ne peut

étendre ses ailes légères et planer : mais son vol le précipite au milieu de l'abîme incandescent. Aux alentours, les jeunes Héliades, enfermées dans de hauts peupliers noirs, gémissent, les misérables ! Plaintives sont les lamentations de leur deuil ; de leurs paupières se répandent et coulent vers la terre des gouttes transparentes d'ambre, qui sont séchées par le soleil sur le sable. Mais, quand l'abîme noir se gonfle et inonde le rivage, sous l'action du vent retentissant, alors tout ce qui se trouve sur le rivage est roulé dans l'Éridan par les eaux en fureur. — Les Celtes, cependant, ont attribué à ce fait une autre origine : ce sont, disent-ils, les larmes du Létoïde Apollon qui sont emportées dans ces tourbillons, les larmes sans nombre qu'il versa autrefois, alors qu'il se dirigeait vers le peuple sacré des Hyperboréens, chassé du ciel éclatant par les reproches de son père ; car il s'était irrité au sujet de son fils, celui que, dans la riche Lacéréia, la divine Coronis lui avait enfanté, près de l'embouchure de l'Amyros. Telle est la tradition répandue parmi ces hommes. — Cependant, les héros n'éprouvaient aucun désir de boire ni de manger, et leur esprit n'était pas tourné vers la joie ; pendant le jour, ils s'épuisaient dans l'angoisse, supportant avec peine, et fort incommodés, la lourde odeur, l'odeur intolérable du corps fumant de Phaéthon qui s'exhalait des eaux de l'Éridan ; pendant la nuit, ils entendaient les cruelles lamentations, les cris perçants des Héliades ; et, comme elles pleuraient, leurs larmes étaient portées sur les eaux, semblables à des gouttes d'huile.

V. 627-658.

Sortis de ce fleuve, ils pénétrèrent dans le cours profond du Rhodanos qui se jette dans l'Éridan ; en se

mêlant, leurs eaux retentissent et se soulèvent à leur confluent. Ce fleuve vient des terres les plus reculées, où sont les portes et le domaine de la Nuit ; c'est de là qu'il s'élance : il précipite une partie de ses eaux sur les rivages de l'Océan, et il jette les autres soit dans la mer Ionienne, soit dans la mer Sardonienne, golfe immense où son cours se déverse par sept embouchures. De ce fleuve, ils passèrent dans les lacs aux rudes tempêtes, qui s'étendent à l'infini sur le territoire des Celtes. Et là, assurément, ils auraient trouvé une destinée indigne ; car un courant les portait aux golfes de l'Océan, où ils allaient entrer sans l'avoir prévu, et d'où ils n'auraient pu revenir sains et saufs. Mais, du haut des monts Hercyniens, Héra poussa un cri : elle s'était élancée du ciel ; en entendant ce cri, ils furent, tous à la fois, saisis de terreur, car l'air immense le répercutait d'une manière terrible. Ils étaient donc ramenés en arrière par la déesse, et ils comprirent alors quelle était la route par laquelle leur retour devait s'accomplir. Longtemps après, ils arrivèrent aux rivages de la mer, suivant les desseins d'Héra, s'avançant invisibles au milieu des peuples innombrables des Celtes et des Ligyens. Car, autour d'eux, la déesse avait répandu une nuée obscure qui les enveloppa tout le temps qu'ils traversèrent ces pays. Lors donc que le navire eut franchi l'embouchure du milieu, ils arrivèrent aux îles Stoichades, sains et saufs, grâce aux fils de Zeus : c'est pourquoi des autels ont été élevés et des cérémonies sacrées instituées en leur honneur d'une manière stable ; ce n'est pas seulement cette expédition qu'ils devaient accompagner pour lui porter secours, mais Zeus leur confia aussi les navires des hommes qui sont nés dans la suite. — Ayant laissé les Stoichades, ils

passèrent dans l'île Aithalia où, épuisés de fatigue, ils essuyèrent avec des galets leur abondante sueur ; depuis lors, les galets répandus sur la grève sont d'une couleur semblable à celle de la sueur des héros. On voit encore dans l'île leurs disques de fer et leurs armes merveilleuses, et un port d'Aithalia a été surnommé Argoos.

V. 659-684.

De là, ils naviguaient rapidement au milieu des flots gonflés de la mer Ausonienne ; les rivages Tyrrhéniens passaient devant leurs yeux. Ils arrivèrent au port célèbre d'Aia ; et, du navire, ils jetèrent les amarres sur le rivage, qui était proche. Ils y trouvèrent Circé qui purifiait sa tête dans les flots de la mer, tant elle avait été effrayée par des songes nocturnes. Elle avait cru voir les chambres et toute l'enceinte de sa demeure dégouttant de sang ; le feu consumait les nombreux charmes magiques qui lui avaient jusqu'alors servi à enchanter les hommes étrangers, quel que fût celui qui arrivât dans son île ; ce feu éclatant, elle l'éteignait avec le sang d'un meurtre qu'elle puisait à pleines mains ; et, agissant ainsi, elle cessait d'éprouver cet effroi funeste. C'est pourquoi, au retour de l'aurore, à peine éveillée, elle lavait dans les eaux de la mer ses cheveux et ses vêtements. Et des bêtes sauvages, qui ne ressemblaient pas aux animaux carnassiers, et qui n'avaient pas non plus un corps pareil à celui des hommes, mais dont les membres étaient un mélange emprunté aux uns et aux autres, s'avançaient nombreuses, comme des brebis qui sortent en foule des étables à la suite du berger. — Tels, du limon primitif, la terre elle-même enfanta des monstres aux membres hétérogènes, alors que l'air sec ne l'avait pas encore

condensée, et qu'elle n'avait pas encore suffisamment absorbé les vapeurs humides, grâce aux rayons brûlants du soleil : mais la suite des temps combina les diverses parties de ces monstres et les classa pour en former des espèces. De même des êtres de genre incertain suivaient Circé. — Les héros furent saisis d'une immense stupeur ; mais ayant considéré l'aspect et les yeux de Circé, chacun d'eux conjectura sans peine que la sœur d'Aiétès était devant eux.

V. 685-717.

Après s'être délivrée ainsi des terreurs causées par les songes de la nuit, elle se retira aussitôt vers sa demeure, et, les flattant de la main, elle voulut, par ses ruses, les contraindre de la suivre. Mais, sur l'ordre de l'Aisonide, la foule des héros resta où elle était, sans s'inquiéter de Circé ; quant à Jason, il entraîna avec lui la vierge Colchienne. Tous deux, ils suivirent la même route que Circé, jusqu'au moment où ils furent parvenus à sa demeure : elle leur dit de s'asseoir sur des sièges splendides, très embarrassée de leur venue. Tous deux, silencieux, sans dire un mot, ils s'élancèrent vers le foyer et s'y assirent, car telle est la coutume des tristes suppliants. Médée mit son visage dans ses mains, et Jason enfonça dans le sol sa grande épée munie d'une poignée, qui lui avait servi à tuer le fils d'Aiétès ; et ils gardaient tous deux les yeux baissés sous les paupières. Circé comprit, aussitôt, qu'un malheur les exilait et qu'ils avaient commis un meurtre horrible. Aussi, ayant adoré la justice de Zeus, dieu des suppliants, qui s'irrite beaucoup, mais qui porte aussi un grand secours aux meurtriers, elle accomplit les sacrifices qui purifient, lorsqu'ils se sont approchés du foyer, les suppliants dont l'âme a été sans

pitié. Et d'abord, pour expier le meurtre irréparable, elle tint étendu au-dessus d'eux le petit d'une truie (sa mère venait de mettre bas, et ses mamelles débordaient encore du premier lait) ; elle arrosait leurs mains de son sang, lui ayant tranché le cou par devant ; puis elle expiait le crime par d'autres libations, en invoquant Zeus purificateur, protecteur des suppliants dont les mains sont ensanglantées. Et toutes les eaux impures que l'on rejette après les purifications furent portées hors de la demeure par les Naïades servantes, qui lui préparaient toute chose. Mais, se tenant à son foyer, elle consumait elle-même dans sa maison les gâteaux de fleur de farine et les offrandes expiatoires, en prononçant les prières qui accompagnent les sacrifices où les libations se font sans vin ; elle se proposait d'apaiser ainsi la colère des redoutables Érinyes et de rendre Zeus lui-même doux et propice aux deux criminels, quelle que fût l'angoisse qui les amenât, souillés soit d'un sang étranger, soit même du meurtre d'un parent.

V. 718-752.

Quand elle eut accompli toutes ces cérémonies, elle leur ordonna de se relever, et les fit asseoir sur des sièges bien polis, et elle s'assit elle-même tout près, en face d'eux. Aussitôt, elle prit la parole et les interrogea en détail sur la nécessité qui les pressait et sur leur navigation ; elle leur demanda d'où ils étaient partis pour venir ainsi, dans son pays et dans sa maison, s'asseoir à son foyer ; carie souvenir affreux de ses songes pénétrait son âme, et son cœur s'agitait. Elle désira connaître la langue nationale de la jeune fille, aussitôt qu'elle lui vit lever les yeux du sol. Car tous ceux qui descendaient d'Hélios étaient faciles à reconnaître : l'éclat brillant de

leurs yeux jetait au loin, en face d'eux, une splendeur semblable à celle de l'or. Elle répondit à toutes les interrogations, en s'exprimant dans la langue des Colchiens, avec douceur, la fille d'Aiétès aux sombres pensées ; elle dit l'expédition et les routes suivies par les héros ; elle raconta tout ce qu'ils avaient souffert dans les combats impétueux, comment elle avait elle-même péché par les conseils de sa sœur affligée ; comment elle avait fui au loin les menaces terribles de son père, avec les fils de Phrixos ; mais elle recula devant le récit du meurtre d'Apsyrtos. Mais rien ne resta caché à l'esprit de Circé ; apitoyée, cependant, par les lamentations de la jeune fille, elle lui adressa la parole en ces termes : « Malheureuse, certes, tu as résolu un voyage funeste et déshonorant. Je pense que tu ne pourras pas longtemps éviter la terrible colère d'Aiétès. Bientôt,'il viendra même dans les demeures de la terre d'Hellade, pour venger le meurtre de son fils, car tu as accompli des crimes qu'on ne peut supporter. Toutefois, puisque tu es venue en suppliante et que tu es de ma race, je ne méditerai aucun malheur nouveau contre toi qui t'es rendue ici. Mais sors de cette demeure, toi qui es la compagne d'un étranger, quel qu'il soit, cet inconnu que tu as choisi, sans l'aveu de ton père. Ne reste pas à mon foyer, me suppliant à genoux. Car je n'approuverai pas tes desseins et ta faute honteuse. »

Elle parla ainsi ; une douleur insupportable s'empara de Médée ; ayant jeté son voile sur ses yeux, elle pleura en gémissant, jusqu'au moment où le héros, l'ayant prise par la main, l'emmena, tremblante d'effroi, hors des portes ; ils quittèrent ainsi la demeure de Circé.

V. 753-832.

Mais ils ne restèrent pas cachés à l'épouse du Cronide Zeus ; car Iris les lui fit voir, quand elle les aperçut sortant de la demeure. Héra lui avait, en effet, ordonné d'épier le moment où ils iraient vers le navire. Aussi, elle lui adressa ces paroles pour l'exhorter : « Chère Iris, si jamais tu as exécuté mes ordres, va maintenant, t'élançant sur tes ailes rapides ; ordonne à Thétis de sortir de la mer et de venir me trouver ici : car j'ai besoin d'elle. Ensuite, tu iras vers les rivages où les enclumes d'airain d'Héphaïstos sont heurtées par les durs marteaux ; dis-lui de tenir en repos les soufflets qui excitent le feu, jusqu'à ce qu'Argo ait dépassé ces rivages. Puis, tu iras encore vers Aiolos, Aiolos qui commande aux vents nés de la région supérieure de l'air. Dis-lui ma volonté : qu'il arrête tous les souffles dans l'espace, qu'aucun vent ne hérisse la mer. Seule, la brise du Zéphyre doit souffler jusqu'à ce que ceux-ci soient arrivés dans l'île Phaiacienne d'Alcinoos. »

Elle parla ainsi : aussitôt, s'élançant de l'Olympe, Iris fendait l'air, ayant déployé ses ailes légères. Elle pénétra sous la mer Égée, là où sont les demeures de Nérée. Tout d'abord, elle alla trouver Thétis ; elle lui parla suivant les instructions d'Héra, et lui commanda de se rendre auprès de la déesse. En second lieu, elle se dirigea vers Héphaïstos et lui fit arrêter aussitôt le mouvement de ses marteaux de fer : déjà les soufflets noircis par le feu retenaient leur haleine. En troisième lieu, elle se rendit auprès d'Aiolos, l'illustre fils d'Hippotas. En même temps que, lui rapportant son message, elle faisait terminer leur course à ses rapides genoux, Thétis, ayant quitté Nérée et ses propres sœurs, allait de la mer au ciel, vers la déesse

Héra. Celle-ci la fit asseoir auprès d'elle et lui déclara ses intentions : « Écoute maintenant, ô divine Thétis, ce que je désire te dire. Tu sais, certes, combien est cher à mon cœur le héros Aisonide, ainsi que les autres héros qui l'aident dans son entreprise ; tu sais comment je les ai sauvés alors qu'ils pénétraient au travers des roches mobiles, dans ce passage où de terribles tempêtes accueillent en grondant les navigateurs, où les flots jaillissent de tous côtés sur les durs rochers. Maintenant, le grand roc de Scylla et Charybde, qui rejette les flots d'une manière horrible, se trouvent sur leur route. Or, je t'ai nourrie moi-même depuis ton enfance, et chérie par-dessus toutes les déesses qui demeurent dans la mer : à cause de cela, tu as craint d'entrer dans le lit de Zeus qui le désirait. Certes, il a toujours à cœur de pareilles entreprises, qu'il s'agisse de coucher soit avec des immortelles, soit avec des mortelles. Mais, pleine de respect pour moi, effrayée dans ton cœur, tu l'as fui ; et ensuite il a juré, en s'engageant par un serment terrible, que tu ne serais jamais appelée la compagne d'un dieu immortel. Cependant il n'a pas cessé de tourner vers toi et malgré toi ses regards, jusqu'au jour où la vénérable Thémis lui a fait connaître toutes choses : la fatalité avait ordonné que tu enfanterais un fils supérieur à son père. Aussi, quoique enflammé de désirs, il a renoncé à toi, dans la crainte que quelque dieu égal à lui ne régnât sur les immortels ; car il voulait garder pour lui-même sa puissance à jamais. Mais, moi, je t'ai donné pour époux le meilleur de ceux qui habitent la terre, afin qu'il te fût possible d'obtenir un mariage agréable à ton cœur, et d'avoir des enfants ; j'ai appelé aux festins des noces l'assemblée de tous les dieux ; moi-même, j'ai tenu dans

mes mains la torche nuptiale, en témoignage de l'honneur flatteur que je te faisais. Or, écoute, je vais te dire une parole infaillible : quand ton fils sera arrivé à la plaine Élyséenne, ton fils, enfant privé du lait de sa mère, que les Naïades élèvent maintenant dans les demeures du centaure Chiron, il doit être l'époux de la fille d'Aiétès, de Médée ; toi donc, belle-mère future, viens au secours de ta bru et de Pélée lui-même. Pourquoi cet inflexible courroux contre lui ? Il a commis une faute ; mais les fautes fatales atteignent les dieux mêmes. Certes, je pense que, sur mon ordre, Héphaïstos va s'arrêter de faire jaillir la violence du feu ; et l'Hippotade Aiolos apaisera l'élan rapide des vents, excepté le souffle calme du Zéphyre, jusqu'au moment où ils seront arrivés dans les ports des Phaiaciens. Mais toi, prépare-leur un retour sûr. Ils n'ont à craindre que les rochers et les vagues irrésistibles : détourne-les d'eux avec l'aide de tes sœurs. Ne les laisse pas donner dans leur impuissance sur Charybde, de peur qu'elle ne les emporte en les engloutissant tous. Ne les laisse pas arriver au gouffre haïssable de Scylla, de cette Scylla, monstre malfaisant d'Ausonie, que la déesse vagabonde des nuits, Hécate, enfanta à Phorcos, et qu'on appelle Crataïs : car, se précipitant, armée de ses horribles mâchoires, elle détruirait cette élite de héros. Mais dirige le navire du côté où un passage, bien étroit, sans doute, leur permettra d'échapper à la mort. »

V. 833-884.

Elle parla ainsi, et Thétis lui répondit en ces termes : « Si la force du feu impétueux, si les violentes tempêtes doivent réellement s'apaiser, certes, je peux affirmer avec confiance que, malgré les flots contraires, le navire sera

sauvé grâce à la douce agitation du Zéphyre ; mais il est temps d'entreprendre une longue, une immense route, pour aller rejoindre mes sœurs qui seront mes aides, et pour me rendre à l'endroit où sont fixées les amarres du navire, afin que, dès le point du jour, les héros se souviennent de reprendre leur voyage. »

Elle dit et, s'étant lancée du haut des airs, elle plongea dans les tourbillons de la mer azurée ; elle appelait à son aide les autres Néréides, ses sœurs, et celles-ci, l'ayant entendue, arrivaient, se rencontrant mutuellement. Thétis leur exposait les instructions d'Héra, et, aussitôt après, elle les envoyait toutes vers la mer Ausonienne. Pour elle, plus prompte que la lumière, ou que les traits du soleil quand il se lève, apparaissant au-dessus des terres les plus lointaines, elle se mit en mouvement, rapide, au milieu des eaux jusqu'à ce qu'elle fût parvenue au rivage d'Aia, dans le pays Tyrrhénien. Elle trouva les héros auprès de leur navire, en train de s'amuser au disque et au jet des flèches ; elle s'approcha davantage de l'Aiacide Pélée, et le toucha de l'extrémité de la main : car il était son époux ; personne ne put la voir d'une manière certaine ; à lui seul, elle lui apparut devant les yeux, et elle parla ainsi : « Ne vous attardez pas plus longtemps sur les rivages Tyrrhéniens ; mais, au point du jour, déliez les amarres de votre vaisseau rapide, dociles à Héra qui vous aide. Car, suivant son ordre, toutes ensemble, les jeunes Néréides vont se réunir pour tirer le navire hors des roches qu'on nomme les Roches-Errantes ; là se trouve, en effet, la route où vous devez passer. Quant à toi, ne me montre à personne, lorsque tu me verras m'avancer avec mes sœurs ; garde mes paroles dans ton esprit, pour ne pas m'irriter encore plus que tu ne l'as fait autrefois, quand tu as agi avec moi sans nul ménagement. »

Elle dit, et se plongea invisible dans les abîmes de la mer. Une cruelle douleur blessa Pélée ; en effet, il ne l'avait plus revue venir vers lui depuis qu'elle avait quitté sa chambre et sa couche, pleine de colère à cause de l'illustre Achille, qui était encore un tout petit enfant. Car elle avait coutume de brûler ses chairs mortelles, au milieu de la nuit, à la flamme du feu ; pendant le jour, d'autre part, elle oignait d'ambroisie son tendre corps, pour qu'il devînt immortel, pour que sa chair fût garantie de l'odieuse vieillesse. Mais Pélée, ayant sauté de sa couche, vit son fils se débattre au milieu des flammes ; à cette vue, il poussa un cri affreux : grande était son imprudence ! Car, en l'entendant, Thétis arracha son fils aux flammes, le lança à terre, gémissant ; elle-même, son corps devint semblable au vent, et, comme un songe, elle s'élança, rapide, hors de sa demeure et se précipita dans les flots, indignée. Et, depuis, elle ne revint plus. — Aussi, une angoisse serra le cœur de Pélée : cependant, il communiqua à ses compagnons toutes les instructions de Thétis. Ceux-ci s'arrêtèrent aussitôt, cessant sur-le-champ leurs exercices ; et ils s'occupaient de préparer leur repas et de disposer sur le sol leurs couches, où, après avoir mangé, ils dormirent la nuit, comme ils l'avaient fait auparavant.

V. 885-981.

Au moment où Èos, qui porte la lumière, atteignait le haut du ciel, alors, en même temps que descendait un doux Zéphyre, ils quittèrent la terre pour aller à leurs bancs ; du fond de l'eau, ils tiraient les ancres, joyeux, et paraient tous les agrès, comme il convenait. Ils dressèrent la voile, l'ayant tendue sur les câbles de la vergue. Une brise modérée poussait le navire. Bientôt, une île

charmante fut en vue, l'île Anthémoessa, où les harmonieuses Sirènes Achéloïdes causaient par le charme de leurs suaves accents la perte de tous ceux qui jetaient l'amarre sur leur rivage. Unie à Achéloos, la belle Terpsichore, une des Muses, les enfanta. Autrefois, elles servaient l'irréprochable fille, vierge encore, de Déméter, chantant avec elle ; mais alors, elles apparaissaient semblables en partie à des oiseaux, en partie à des jeunes filles. Toujours en observation sur un lieu élevé qui domine un bon port, elles avaient déjà privé d'un doux retour bien des hommes, en les faisant périr peu à peu de langueur. Aussi, c'est avec empressement que leurs bouches envoyèrent aux Argonautes des chants délicieux ; et déjà les héros étaient au moment de lancer les amarres du navire au rivage, si le fils d'Oiagros, le Thrace Orphée, n'avait tendu dans ses mains sa phorminx de Bistonie et fait entendre la rapide mélodie d'un chant léger : et voici que, entendant les accents du musicien, les oreilles de tous les héros frémissent : le chant des vierges a été vaincu par la phorminx. Le navire était entraîné, à la fois, par le Zéphyre et par le flot sonore qui le poussait, venant du côté de la poupe ; le chant des Sirènes n'arrivait plus que d'une manière indistincte.

Cependant, seul des compagnons, le noble fils de Téléon, Boutés, plus ardent que les autres, s'élança du banc bien % poli dans la mer, le cœur séduit par la voix harmonieuse des Sirènes. Il nageait au milieu de l'éclat des vagues gonflées, dans l'espoir d'aborder, le malheureux ! Certes, elles lui auraient enlevé tout espoir de retour, si, prise de pitié pour lui, la déesse qui règne sur l'Éryx, Cypris, ne l'avait enlevé, alors qu'il était

encore dans les flots tourbillonnants, et sauvé en venant vers lui, bienveillante, pour l'établir sur le cap Lilybéen.

Les héros, en proie à l'angoisse, s'éloignèrent des Sirènes, mais ils s'engageaient entre les écueils dans des passes de la mer plus funestes encore aux navires. Car, d'un côté, apparaissait le rocher abrupt de Scylla ; de l'autre, mugissait sans trêve le gouffre bouillonnant de Charybde. Ailleurs encore, frémissaient sous les flots immenses les Roches-Errantes qui, naguère, exhalaient de la cime de leurs pics, par-dessus les rocs brûlants, une flamme ardente. La fumée obscurcissait l'air : on ne pouvait apercevoir l'éclat du soleil. Héphaïstos avait bien cessé alors ses travaux, mais la mer continuait de lancer une chaude vapeur. Dans ces parages, les jeunes Néréides se réunissaient, venant de divers côtés ; la divine Thétis toucha par derrière l'extrémité amincie du gouvernail, pour le diriger au milieu des Roches-Errantes. — Tels des dauphins, heureux à la surface de la mer, se groupent en troupeau autour d'un navire qui se hâte ; tantôt on les voit à l'avant, tantôt à l'arrière, tantôt sur les côtés, et leur présence réjouit les matelots : de même les Néréides, s'élançant en troupe serrée, se groupaient autour du navire Argo dont Thétis dirigeait la course. — Au moment où les héros allaient se heurter contre les Roches-Errantes, ayant relevé la bordure de leurs robes jusqu'à leurs blancs genoux et s'étant placées en haut des écueils eux-mêmes et aux endroits où les vagues se brisent, elles s'empressaient de-ci et de-là, à quelque distance les unes des autres. Le navire s'élevait, frappé par le flot, et, autour de lui, les vagues violemment lancées se brisaient avec bruit sur les roches, qui tantôt s'élevaient dans les airs, semblables à des pics escarpés, tantôt, plongées au plus profond des abîmes de la mer, se fixaient dans les endroits où les tourbillons les plus furieux font rage. Mais les Néréides, —

telles auprès d'une grève sablonneuse des vierges, ayant retroussé des deux côtés leur vêtement jusqu'aux hanches, jouent avec une balle qu'elles se lancent à la ronde ; elles la reçoivent l'une de l'autre, l'envoient dans les airs : elle monte très haut, mais ne touche jamais le sol ; — ainsi, tour à tour, elles se renvoyaient l'une à l'autre le navire qui volait élevé au-dessus des flots, toujours loin des roches ; et l'eau, autour d'elles, bouillonnait et s'élançait. Debout sur la cime d'un rocher uni, le roi Héphaïstos, sa lourde épaule appuyée sur le manche d'un marteau, les considérait ; elle les regardait aussi, se tenant en haut du ciel éclatant, l'épouse de Zeus ; elle entourait Athéné de ses bras : telle était sa frayeur de ce qu'elle voyait.

Aussi longue s'étend la durée d'une journée de printemps, aussi long fut le travail des Néréides, occupées à faire avancer le navire au travers des roches au bruit retentissant. Mais les héros, profitant de nouveau du vent, s'avançaient toujours davantage ; bientôt ils dépassaient le pré de Trinacrie qui nourrit les génisses d'Hélios. C'est alors que, semblables à des plongeons, les déesses s'enfoncèrent dans les abîmes de la mer, après avoir accompli les ordres de l'épouse de Zeus. Mais le bêlement des troupeaux parvenait aux héros à travers l'espace, en même temps que le mugissement des génisses frappait leurs oreilles. Phaéthousa, la plus jeune des filles d'Hélios, faisait paître ces troupeaux dans les prairies couvertes de rosée, tenant en main une houlette d'argent ; et Lampétia suivait les génisses en brandissant une barre recourbée de cuivre étincelant. Les héros voyaient ces bêtes qui paissaient auprès des eaux du fleuve, dans la plaine et dans la prairie marécageuse. Aucune d'elles n'avait un corps de couleur sombre ; toutes, semblables

au lait, étaient parées de cornes d'or. Ils dépassèrent, pendant le jour, l'endroit où elles paissaient ; et, la nuit venant, ils pénétraient, joyeux, dans les abîmes de la haute mer ; ils y firent route jusqu'au moment où Èos, qui naît le matin, leur envoya sa lumière.

V. 982-1067.

Avant le détroit Ionien, il est, dans la mer de Céraunie, une île riche et d'un abord facile, où, dit la tradition, se trouve la faux (Muses, pardonnez-moi ; ce n'est pas de mon plein gré que je rapporte la parole des anciens), la faux dont Cronos se servit pour trancher cruellement les parties sexuelles de son père. — D'autres prétendent que c'est la faucille que Déméter, déesse de la terre, employait pour couper le blé. Car Déméter a autrefois habité ce pays, et, par amour pour Macris, elle a enseigné aux Titans à moissonner les épis nourrissants ; c'est pourquoi cette terre, nourrice sacrée des Phaiaciens, a reçu le nom de Drépané : les Phaiaciens eux-mêmes sont, par leur origine, du sang d'Ouranos. — C'est vers ce peuple qu'Argo, après avoir été soumise à de nombreuses épreuves, arriva, venant de la mer de Trinacrie sous l'action des vents. Alcinoos et son peuple reçurent les arrivants avec amitié, -en célébrant des sacrifices agréables aux dieux. En leur honneur, la ville entière faisait éclater sa joie : on aurait dit que les Phaiaciens se réjouissaient du retour de leurs propres enfants. Les héros eux-mêmes marchaient parmi la foule aussi heureux que s'ils se fussent avancés au milieu de l'Haimonie. Mais ils devaient bientôt s'armer pour la guerre : car, tout auprès de l'île, apparut une expédition immense de Colchiens ; sortis du Pont par le détroit qui y donne accès, et au milieu des roches Cyanées, ils avaient traversé les mers,

à la recherche des héros. Ils déclaraient bien haut qu'ils désiraient reprendre Médée aux héros, et la ramener chez son père ; si elle ne leur était pas livrée, ils menaçaient avec une rigueur cruelle d'engager sur-le-champ une lutte lamentable, une lutte qui recommencerait avec l'arrivée d'Aiétès. Ils étaient impatients de combattre : mais le roi Alcinoos les arrêta, car il désirait apaiser des deux parts, sans qu'il fût besoin de bataille, une aussi violente querelle. La jeune fille, en proie à une terreur affreuse, essayait de se concilier par ses nombreuses supplications les compagnons de l'Aisonide ; bien souvent, elle touchait de ses mains les genoux d'Arété, femme d'Alcinoos : « Je suis à tes genoux, ô reine ; mais toi, sois-moi propice ; ne me livre pas aux Colchiens qui m'emmèneraient chez mon père, si toutefois tu es toi-même une des filles de cette race humaine qu'un esprit trop prompt aux vaines erreurs entraîne vers les fautes d'où naît l'infortune. C'est ainsi que toute la prudence de mon esprit s'est évanouie ; ce n'est pas une passion mauvaise qui m'a séduite : j'en atteste la lumière sacrée d'Hélios et les mystères de la vierge, fille de Persès, qui erre pendant la nuit. Non, je ne suis point partie volontairement de là-bas avec ces hommes étrangers : mais une crainte odieuse m'a persuadée de me résoudre à cette fuite, alors que j'avais déjà commis une faute ; c'est le seul motif qui m'a fait partir. Ma ceinture reste encore intacte, comme elle l'était dans la maison de mon père : elle n'a été ni profanée ni souillée. Prends-moi en pitié, ô femme vénérable ; concilie-moi ton mari ; et que les dieux immortels t'accordent une longue vie, tous les bonheurs, des enfants et la gloire d'une ville invincible. »

C'est ainsi qu'elle supplia Arété à genoux, en versant des larmes ; mais voici comment elle s'adressait à chacun des héros l'un après l'autre : « C'est à cause de vous, ô hommes très illustres, à cause de vos travaux, auxquels je me suis fatiguée, que je suis maintenant pleine de-terreur. Grâce à moi, vous avez mis les taureaux sous le joug et vous avez taillé cette funeste moisson d'hommes nés de la terre ; grâce à moi, vous retournerez en Haimonie, portant la toison d'or. Moi, qui ai perdu ma patrie et mes parents, qui ai abandonné ma maison et tous les plaisirs de la vie, j'ai réussi à vous faire revenir, vous, dans votre patrie et dans vos demeures ; et vous reverrez vos parents, leur vue sera douce à vos yeux. Moi, une divinité, qui appesantit sa colère, m'a enlevé mon honneur : j'erre, odieuse, en compagnie d'étrangers. Mais respectez les conventions et les serments ; respectez l'Érinys qui protège les suppliants, et la vengeance des dieux : craignez de me remettre aux mains d'Aiétès et de me laisser périr dans des supplices affreux. Je ne cherche ni des temples, ni une forteresse qui me protège, ni aucun autre moyen de salut : c'est vers vous seuls que je me réfugie... Misérables au cœur dur, hommes insensibles à la pitié, n'êtes-vous pas honteux, au fond du cœur, de me voir, dans mon angoisse, tendre les mains vers les genoux d'une reine étrangère ! Certes, quand vous désiriez enlever la toison, le fer en main, vous auriez engagé la lutte avec tous les Colchiens, avec le superbe Aiétès lui-même. Maintenant, vous avez oublié votre courage, alors qu'ils sont seulement quelques-uns, séparés du reste du peuple ! »

Telles étaient ses prières instantes, et chacun de ceux qu'elle suppliait à genoux l'encourageait, calmait ses

angoisses. Ils brandissaient dans leurs mains les lances à la pointe acérée, et tiraient les épées du fourreau : ils ne manqueraient pas de la secourir, affirmaient-ils, s'ils se trouvaient en présence d'un jugement inique. Pendant que leur assemblée s'agitait ainsi, survint la nuit, qui fait reposer les hommes de leurs travaux ; elle étendit le calme sur toute la terre à la fois. Mais elle, le sommeil ne put lui donner un instant de repos : au contraire, son cœur angoissé s'agitait dans sa poitrine. — Telle une femme, qui doit supporter patiemment le travail, fait tourner son fuseau pendant la nuit ; auprès d'elle gémissent ses enfants orphelins ; elle pleure elle-même la perte de son mari, et, comme elle se souvient, les larmes coulent sur ses joues, si misérable est la destinée qui l'accable. De même, les joues de Médée étaient humides, et son cœur se serrait, transpercé d'une pénétrante douleur.

V. 1068-1109.

Or, dans la ville, à l'intérieur de leur maison, comme de coutume, le roi Alcinoos et la très vénérable épouse d'Alcinoos, Arété, réfléchissaient au sujet de la jeune fille ; c'était la nuit, et ils étaient couchés. En femme qui s'adresse à son légitime époux, Arété parlait sans crainte : « Certes, mon ami, si tu veux m'écouter, allons ! délivre des Colchiens cette jeune fille que les soucis tourmentent, et rends-toi agréable aux Minyens. Car Argos et le pays des hommes Haimoniens sont proches de notre île. Aiétès, au contraire, ne demeure pas dans notre voisinage ; Aiétès nous est tout à fait inconnu : nous entendons seulement parler de lui. Cette jeune fille, qui a souffert des maux si cruels, m'a déchiré le cœur, quand elle est venue vers moi. Ô roi, ne permets pas aux Colchiens de la reconduire chez son père : elle a commis

une faute, au début, quand elle a donné à Jason les substances qui devaient charmer les taureaux. Et bientôt, voulant (comme cela nous arrive souvent dans notre égarement) remédier à un mal par un autre mal, elle s'est dérobée par la fuite à la pesante colère de son père, homme immodéré dans la vengeance. Mais Jason, je le sais, est engagé envers elle par de grands serments qu'il lui a faits ; il lui a promis de l'établir dans sa maison à titre de femme légitime. Aussi, mon ami, ne va pas être cause de ton plein gré que l'Aisonide se parjure ; évite que, par ta faute, cette jeune fille, livrée au cœur irrité de son père, ne soit cruellement châtiée. Car les pères ne sont que trop souvent animés d'une haine funeste à l'égard de leurs filles : témoin les maux que Nycteus a préparés à la belle Antiopé ; témoin les châtiments que Danaé a subis en mer, victime de la folle méchanceté de son père. Récemment encore, et non loin d'ici, l'injuste Échétos a enfoncé des pointes d'airain dans les yeux de sa fille. Elle se consume, sort déplorable ! à tourner la meule pour broyer de l'airain, au fond d'une cabane sans jour ! »

Telle fut sa prière, et le cœur d'Alcinoos s'amollissait aux paroles de sa femme ; il lui répondit en ces termes : « Arété, mes armes chasseraient bien les Colchiens, et je rendrais ce service aux héros à cause de la jeune fille. Mais je crains de traiter sans respect l'impartiale justice de Zeus. D'autre part, mépriser Aiétès, comme tu me le conseilles, ce serait mauvais : car il n'est pas de roi plus puissant que lui ; s'il le voulait, il pourrait, de son lointain pays, porter la guerre jusqu'en Hellade. Aussi, il me semble juste de rendre un arrêt qui sera regardé comme le meilleur par tous les hommes ; cet arrêt, je ne le tiendrai pas secret pour toi. Si elle est vierge, je la fais

reconduire à son père ; si elle a déjà partagé le lit de cet homme, je ne la séparerai pas de son mari ; et son enfant, si elle en porte un dans ses entrailles, je ne le livrerai pas à ses ennemis. »

V. 1110-1169.

Il parla ainsi, et aussitôt après le sommeil l'accabla, Mais, gravant dans son esprit les sages paroles de son mari, Arété se leva aussitôt de son lit, et passa dans une autre chambre de la demeure. Or, les femmes, ses servantes, l'entourèrent, s'empressant auprès de leur maîtresse. Ayant fait mander sans bruit son héraut, elle lui exposa son message : elle exhortait, dans sa prudence, l'Aisonide à s'unir à la jeune fille et à ne pas adresser de prières au roi Alcinoos ; car son mari, disait-elle, allait rendre cet arrêt aux Colchiens : si Médée était vierge, il la livrerait pour qu'on la conduisît aux demeures de son père ; mais, si elle avait partagé le lit de Jason, il ne l'arracherait pas à sa tendresse conjugale.

Elle parla ainsi, mais les pieds du héraut le portaient en hâte loin du palais ; il s'empressait de transmettre à Jason le message favorable d'Arété et la décision du pieux Alcinoos. Il trouva les Argonautes auprès de leur navire, veillant en armes dans le port d'Hyllos, près de la ville. Il exposa tout le message dont il était chargé, et chacun d'eux se réjouit dans son cœur, car le héraut leur disait des paroles bien agréables pour eux.

Aussitôt, ayant fait dans un cratère le mélange d'eau et de vin en l'honneur des dieux, comme il convient, ils entraînèrent, suivant les rites sacrés, les brebis qu'ils devaient sacrifier à l'autel, et dans cette nuit même ils préparèrent à la jeune fille la couche nuptiale, au fond d'une caverne divine où habitait autrefois Macris, fille d'Aristée, celui qui s'occupait du miel, celui qui découvrit

aux hommes l'œuvre des abeilles et le liquide onctueux qu'on fait sortir, à force de travail, des olives. C'est elle qui reçut dans ses bras le fils Nyséien de Zeus, dès sa naissance, c'est elle qui humecta de miel les lèvres sèches de l'enfant, qu'Hermès venait d'arracher au feu et lui apportait. Elle habitait alors l'Eubée Abantide : mais Héra la vit, et, pleine de colère, elle la chassa de toute l'île. C'est alors qu'elle vint habiter, bien loin de l'Eubée, dans la caverne sacrée des Phaiaciens ; et elle procura aux habitants une inexprimable félicité. C'est donc dans cette caverne qu'on prépara un vaste lit ; on étendit par-dessus l'éclatante toison d'or, afin d'entourer d'honneur ces noces, dignes d'être chantées. Et les Nymphes avaient cueilli pour les époux des fleurs de diverses couleurs qu'elles portaient serrées contre leurs blanches poitrines. Toutes, elles étaient entourées d'un éclat semblable à celui du feu, si vive était la splendeur que lançaient les flocons d'or. La toison allumait dans leurs yeux un désir qui les séduisait ; mais, vaincues par leur réserve, elles s'abstinrent toutes d'y porter les mains, malgré l'envie qu'elles en avaient. Parmi elles, on nommait les unes les filles du fleuve Aigaios ; les autres habitaient les sommets du mont Mélitéien ; d'autres encore, les Nymphes des bois, demeuraient dans la plaine. Car Héra elle-même, l'épouse de Zeus, les avait fait venir pour honorer Jason. Cette caverne s'appelle maintenant encore la caverne sacrée de Médée, nom qu'elle a reçu depuis le jour où les Nymphes y unirent les deux époux, après avoir étendu des voiles parfumés. Les héros, brandissant dans leurs mains leurs lances de guerre — car ils craignaient d'être prévenus par la troupe des ennemis se ruant inopinément au combat — la tête couronnée de

branches feuillues, chantaient en mesure l'hyménée à l'entrée de la chambre nuptiale, au son de l'harmonieuse phorminx d'Orphée. Certes, ce n'est pas dans le pays d'Alcinoos que le héros Aisonide aurait souhaité de célébrer ses noces, mais dans le palais de son père, une fois de retour a Iolcos ; Médée elle-même pensait comme lui : c'est la nécessité qui les forçait de s'unir en ce pays. Mais, race misérable des hommes que nous sommes, nous avons beau courir au plaisir de toute la force de nos pieds, toujours quelque peine amère marche à côté de nos joies. C'est ainsi qu'au milieu des voluptés de leur douce passion, une crainte les possédait : la décision d'Alcinoos serait-elle exécutée ?

V. 1170-1227.

Mais Èos s'élevant, avec ses divines lueurs, dissipa la nuit noire dans l'air ; tout dans la nature était souriant : et les rivages de l'île, et, au loin, par les plaines, les sentiers couverts de rosée ; une rumeur s'élevait déjà dans les rues ; les habitants commençaient à s'agiter dans la ville, comme au loin les Colchiens à l'extrémité de l'île de Macris. Alors Alcinoos s'avança, fidèle à ses conventions, pour prononcer son arrêt au sujet de la jeune fille. Il avait dans sa main le sceptre d'or dont il se servait pour rendre la justice, le sceptre grâce auquel il soumettait dans la ville ses peuples à des jugements équitables. À la suite du roi, recouverts de leurs armes de guerre, les plus nobles des Phaiaciens s'avançaient en foule. Pour voir les héros, les femmes sortaient nombreuses hors des murs ; les hommes de la campagne arrivaient, eux aussi, ayant appris ce qui se passait, car Héra avait déjà répandu des bruits exacts. Ils conduisaient, celui-ci, un bélier de choix, mis à part du reste du troupeau ; celui-là, une

génisse qui n'avait pas encore travaillé la terre. D'autres placèrent, aux environs, des amphores de vin, pour faire les mélanges consacrés : et, au loin, s'élevait la fumée des sacrifices. Les femmes, comme il leur convient, portaient des voiles, objet d'un long travail, des joyaux d'or, et, en outre, tous les divers ornements dont se parent les jeunes mariées. Elles furent saisies de stupeur à la vue des illustres héros, de leur aspect et de leur visage, à la vue du fils d'Oiagros qui, se tenant au milieu d'eux, accompagnait les accents de sa phorminx sonore en frappant le sol à coups pressés de sa sandale splendide. Et les Nymphes, toutes ensemble, chaque fois qu'il faisait mention des noces, entonnaient un voluptueux hyménée ; et, par moment, elles chantaient, chacune à part, en dansant en rond, ô Héra, grâce à toi : car c'est toi qui as inspiré à l'esprit d'Arété de révéler le sage dessein d'Alcinoos. Mais, à peine celui-ci avait-il prononcé les termes de sa juste décision, déjà l'accomplissement du mariage était proclamé. Il resta ferme dans ses résolutions, sans se laisser ébranler par la crainte funeste, ni par le terrible ressentiment d'Aiétès ; car il était lié par d'inviolables serments. Aussi, quand les Colchiens eurent compris que leur opposition serait inutile, et qu'Alcinoos leur eut ordonné ou de respecter ses arrêts, ou d'éloigner leurs navires des ports et des rivages de l'île, alors, redoutant l'effet des menaces de leur roi, ils le supplièrent de les recevoir en alliés. Depuis lors, ils habitèrent très longtemps dans l'île, avec les Phaiaciens, jusqu'au jour où, bien des années plus tard, les Bacchiades, qui sont des hommes originaires d'Éphyra, vinrent s'installer dans le pays. Ils passèrent alors dans une île plus lointaine ; delà, ils devaient encore se rendre

aux monts Cérauniens des Abantes, et chez les Nestaiens, et dans la ville d'Oricos : mais le temps avait marché longuement, quand ces événements eurent lieu. Dans l'île des Phaiaciens, aujourd'hui encore, des victimes sont immolées, chaque année, en l'honneur des Moires et des Nymphes, au temple d'Apollon Nomios, sur les autels que Médée a élevés. Cependant, Alcinoos donna de nombreux présents d'hospitalité aux Minyens qui partaient. Arété leur en donna aussi beaucoup ; de plus, elle fit cadeau à Médée de douze Phaiaciennes, esclaves du palais, pour qu'elles fussent ses suivantes. Le septième jour après leur arrivée, ils quittèrent Drépané ; il vint au matin une brise favorable, envoyée par Zeus, et poussés par le souffle du vent ils avançaient rapidement. Mais le destin ne permettait pas encore aux héros de débarquer en Achaïe : ils devaient, auparavant supporter de nouvelles épreuves sur les frontières de la Libye.

V. 1228-1304.

Déjà, depuis longtemps, ils avaient laissé derrière eux, naviguant la voile déployée, le golfe qui doit son nom aux Ambraciens, et le pays des Courètes, et les îles qui le suivent, entre autres les étroites Échinades ; et la terre de Pélops commençait à être en vue : alors, violemment, une funeste tempête, excitée par Borée, les emporta, pendant neuf nuits entières et pendant autant de jours, au milieu de la mer de Libye, jusqu'au moment où ils furent arrivés tout à fait au fond de la Syrte, golfe d'où les navires qui ont été forcés d'y entrer ne peuvent plus sortir. Car c'est partout un marais, partout de profonds abîmes recouverts d'algues : à leur surface, l'écume afflue sans bruit ; à la suite des marais s'étend une plaine aussi vaste que les plaines de l'air. Aucun des animaux qui se meuvent sur la

terre ou qui volent ne s'y hasarde. C'est là que le flux de la mer (car souvent le flot s'éloigne du continent et se rue ensuite sur les rivages où il est violemment lancé), c'est là que le flux les emporta rapidement, pour les jeter sur le rivage au fond du golfe ; une faible partie de la quille était restée au milieu des eaux. Les héros sautèrent hors du navire, et l'angoisse les saisit, car ils ne voyaient que les plaines de l'air et la surface de la terre immense qui s'étendait au loin, sans interruption, aussi vaste que l'air même. Aucun abreuvoir, aucun sentier battu ; ils n'apercevaient au loin aucune étable de berger ; partout régnait un calme silence. Dans leur inquiétude, ils s'interrogeaient l'un l'autre : « Quel nom donner avec certitude à cette terre ? Où les tempêtes nous ont-elles jetés ? Plût au ciel que nous eussions osé, dédaigneux de la crainte funeste, nous lancer et traverser d'un bout à l'autre cette route au milieu des rochers, par où nous avons déjà passé ! Partis contre la volonté de Zeus, il nous aurait mieux valu périr en méditant quelque grand dessein. Maintenant qu'allons-nous faire, si les vents nous retiennent ici, quelque peu de temps que ce soit ? Si déserte est la plaine qui s'étend au loin sur ce continent ! »

Ils s'entretenaient ainsi ; mais alors, poussé lui-même au désespoir par l'impuissance où le mettait leur situation pénible, le pilote Ancaios leur dit : « Nous périssons, vaincus par la destinée la plus funeste ; il n'est aucun moyen d'échapper à la fatalité. Il nous faut subir les plus affreuses épreuves, puisque nous avons été jetés dans ce désert. C'est en vain que les vents souffleraient de terre. Car, aussi loin que je puisse voir, je n'aperçois partout qu'une mer marécageuse : les masses d'eau roulent pour se briser sur des sables blancs d'écume. Certes, il y

a longtemps que notre navire sacré aurait été fracassé misérablement, même loin du rivage, si, depuis la haute mer, le flux lui-même ne l'avait lancé au-dessus des flots. Mais maintenant les vagues ont reflué vers la mer ; l'eau salée ne fait que rouler le vaisseau qu'elle ne peut mettre à flot, tant elle s'élève peu au-dessus du fond. Aussi, je dis que tout espoir nous est enlevé de prendre la mer et de nous en retourner. Qu'un autre fasse montre de son habileté. Libre à qui désirera guider notre retour de s'asseoir au gouvernail. Mais assurément Zeus ne veut pas mettre le, jour du retour comme terme à nos épreuves ! »

Il parla ainsi en pleurant ; tous ceux qui étaient habiles dans la conduite des navires s'associaient par leurs paroles à son désespoir. Tous, ils sentirent leur cœur se glacer d'effroi, et la pâleur se répandait sur leurs joues. — Tels, semblables à des fantômes sans vie, des hommes errent dans leur ville, soit qu'ils attendent la fin d'une guerre ou d'une peste, soit qu'ils voient tomber, infinie, la pluie d'orage qui submerge tous les innombrables travaux des bœufs, soit que des statues des dieux découle spontanément une sueur de sang ou qu'on croie entendre des mugissements retentir dans les temples, soit qu'au milieu du jour le soleil amène du ciel la nuit, et que les astres brillants paraissent dans l'air : tels les héros, le long de la plage immense, se traînaient, en proie à la tristesse. — Cependant, vint le soir obscur. Après de tristes embrassements, ils se faisaient leurs adieux en pleurant, pour aller ensuite, chacun de son côté, s'abattre et mourir sur le sable. Ils s'avançaient, l'un plus loin que l'autre, pour choisir un lieu où s'étendre ; la tête enveloppée de leurs manteaux, ils restèrent couchés toute la nuit et toute la journée qui suivit, sans boire ni manger, attendant la plus triste des morts. D'autre part gémissaient les jeunes esclaves, réunies autour de la fille d'Aiétès. — Tels

abandonnés, tombés de la cavité du roc où est leur nid, des petits oiseaux qui ne peuvent encore voler poussent des cris perçants ; tels encore, sur les bords escarpés du Pactole au cours magnifique, les cygnes font entendre leur chant ; au loin, résonnent les prairies couvertes de rosée et le gracieux courant du fleuve. De même ces jeunes filles, ayant souillé de poussière leurs blondes chevelures, se lamentaient toute la nuit en exhalant les plaintes d'un chant de deuil.

V. 1305-1379.

Certes, ils auraient tous péri en ce lieu, sans gloire, inconnus des hommes, ces héros illustres entre tous ; ils auraient péri sans avoir accompli leur tâche : mais, alors que le malheur les épuisait, elles eurent pitié d'eux, les héroïnes tutélaires de la Libye, elles qui, autrefois, lorsqu'Athéné s'élançait, dans tout son éclat, de la tête de son père, allèrent la chercher pour la baigner dans les eaux du lac Triton. C'était le milieu du jour, et, de toutes parts, les rayons les plus ardents du soleil brûlaient la Libye. À ce moment, les déesses vinrent se placer auprès de l'Aisonide, et, de leurs mains, enlevèrent doucement le manteau qui couvrait sa tête. Alors le héros détourna les yeux d'un autre côté, par respect pour les déesses. Mais, comme il était seul, et frappé de terreur, elles lui adressèrent de douces paroles : « Malheureux, pourquoi t'être ainsi laissé atteindre par un désespoir qui te rend incapable de décision ? Nous savons que vous êtes allés à la recherche de la toison d'or ; nous connaissons chacune de vos épreuves, chacun des travaux au-dessus de la force humaine que vous avez accomplis sur la terre, sur la plaine humide, errant au milieu des mers. Nous sommes les déesses solitaires, indigènes, douées de la parole humaine, héroïnes tutélaires et filles de la Libye. Mais lève-toi : ne continue pas davantage de pleurer et de te lamenter. Fais lever tes compagnons ; et, aussitôt qu'Amphitrite aura

dételé le char aux belles roues de Poséidon, alors empressez-vous de rendre la pareille, pour ses peines, à votre mère, elle qui s'est fatiguée si longtemps à vous porter dans son ventre. C'est ainsi que vous pourrez revenir dans la divine Achaïe. »

Elles parlèrent ainsi, et devinrent invisibles, à l'endroit même où elles venaient de se tenir auprès du héros, et de lui faire entendre leur voix. Alors Jason, après avoir regardé de tous côtés, s'assit à terre et parla en ces termes : « Soyez-nous propices, ô vénérables déesses qui habitez les déserts. Je suis loin de pénétrer complètement le sens de votre parole au sujet de notre retour. Mais je vais rassembler tous mes compagnons et leur rapporter ce que vous m'avez dit, dans l'espoir d'y trouver quelque signe qui guide notre retour : car la sagesse de plusieurs vaut mieux que celle d'un seul. »

Il dit, et, bondissant de sa place, il appela longuement ses compagnons ; sale de poussière, il était comme un lion qui, à travers la forêt, rugit à la recherche de sa compagne : sa voix puissante ébranle au loin les halliers des montagnes ; une profonde terreur fait frissonner les bœufs qui paissent dans les campagnes, et les bouviers qui conduisent les bœufs. Mais elle n'avait rien d'effrayant pour les héros, la voix d'un compagnon appelant ses amis ; ils se rassemblaient autour de lui, les yeux baissés. Ayant fait asseoir, auprès de l'endroit où le navire était mouillé, ses tristes compagnons, ainsi que les femmes, il prit la parole pour leur exposer toutes choses : « Écoutez, mes amis ! Au milieu de mes angoisses, trois déesses ceintes de peaux de chèvres qui, du haut de la nuque, leur retombaient sur le dos et les hanches, trois déesses, semblables à des jeunes filles, se sont dressées auprès de moi, au-dessus de ma tête. Elles ont écarté de leur main légère et retiré le manteau qui me couvrait, et

m'ont ordonné de me lever moi-même et d'aller vers vous pour vous faire lever et vous dire de rendre la pareille, comme il est juste, à votre mère, pour ses travaux, elle qui s'est si longtemps fatiguée à nous porter dans son ventre. Il faudra le faire aussitôt qu'Amphitrite aura dételé le char aux belles roues de Poséidon. Quant à moi, je ne peux comprendre d'une manière précise cette prédiction divine. Elles m'ont dit qu'elles étaient les héroïnes tutélaires et filles de la Libye ; et tout ce que nous avons supporté jusqu'à présent sur terre et sur mer, elles affirmaient le savoir en détail. Puis, je ne les ai plus aperçues, à l'endroit où elles se tenaient : mais une nuée ou une obscurité subite est intervenue qui m'a caché leur apparition. »

Il parla ainsi, et tous Γ écoutaient avec stupeur : alors un très grand prodige eut lieu pour les Minyens. Car, sortant de la mer, un cheval d'une taille merveilleuse bondit sur le rivage ; une crinière dorée retombait des deux côtés de son cou qu'il portait très haut. À peine eut-il secoué l'eau salée qui découlait de ses membres, il commença à courir ; et ses pieds étaient aussi rapides que le vent. Aussitôt Pélée, plein de joie, dit à ses compagnons réunis : « Certes, je puis affirmer que maintenant le char de Poséidon a été dételé par les mains de sa chère épouse. Quant à notre mère, je reconnais qu'elle n'est autre qu'Argo elle-même ; car, nous portant continuellement dans son ventre, elle gémit accablée par de pénibles travaux. Mais, que notre vigueur ne fléchisse pas : élevons le navire sur nos épaules infatigables et portons-le à l'intérieur de cette région sablonneuse, dans la direction où se sont lancés les pieds rapides de ce cheval. Il n'ira pas, en effet, vers la terre ferme : mais j'espère que ses traces nous indiqueront quelque golfe qui domine la mer. »

V. 1380-1460.

Il parla ainsi, et son heureuse conjecture fut approuvée de tous. C'est ici la tradition des Muses ; pour moi, c'est en écoutant les Piérides que je chante, et j'ai entendu leur voix d'une manière très certaine ; oui, ô vous les plus illustres entre tous les fils des rois, grâce à votre force et à votre courage, par les dunes solitaires de la Libye, vous avez porté, pendant douze jours entiers et pendant autant de nuits, le navire que vous aviez élevé sur vos épaules et, avec lui, tout ce qu'il contenait à l'intérieur. Les souffrances, la misère des héros, qui pourrait les dire ? Que de travaux pénibles ils ont accomplis ! Certes, ils étaient du sang des dieux, eux qui ont supporté une telle entreprise, forcés par la nécessité. Après une très longue marche, c'est avec grande joie que, aussitôt entrés dans les eaux du lac Triton, ils y déposèrent le fardeau de leurs robustes épaules.

Puis, semblables à des chiens furieux, ils se précipitaient à la recherche d'une source ; car ils étaient accablés d'une soif desséchante, par suite de leurs efforts et de leurs souffrances. Leur course errante ne fut pas inutile ; car ils arrivèrent à la plaine sacrée où, la veille encore, le serpent Ladon, né de la terre, gardait les pommes d'or dans le champ d'Atlas. Autour de lui, les Nymphes Hespérides s'empressaient, chantant avec des accents charmants. Or, il avait été, mis en pièces ce jour-là même par Héraclès, et il gisait auprès du tronc du pommier ; seule, l'extrémité de sa queue s'agitait encore : de la tête jusqu'à l'extrémité de la noire échine du dos, tout le reste du corps était étendu sans vie. Comme les flèches avaient laissé dans le sang du monstre le funeste venin de l'hydre de Lerne, les mouches mouraient au milieu de la putréfaction des blessures. Près du serpent, les Hespérides, tenant leurs blondes têtes dans leurs mains blanches, poussaient d'harmonieux gémissements.

Soudain, les héros s'approchèrent tous ensemble : mais à peine étaient-ils arrivés que les Nymphes se changèrent aussitôt, à la place où elles étaient, en terre et en poussière. Orphée reconnut un prodige divin, et leur adressa ces prières pour les concilier aux héros : « Belles et bienveillantes divinités, soyez-nous propices ; ô reines, soit que l'on vous compte au nombre des déesses du ciel ou de la terre, soit que vous portiez le nom de Nymphes habitantes des déserts : allez, ô Nymphes, postérité sacrée d'Océanos, apparaissez devant nous qui souhaitons votre présence, et montrez-nous soit quelque cours d'eau qui découle des rochers, soit quelque source sacrée qui jaillisse de la terre, que nous puissions, ô déesses, apaiser la soif qui nous brûle furieusement. Si notre navigation nous ramène un jour au sol de l'Achaïe, alors, parmi les premières des déesses, vous recevrez de notre reconnaissance dix mille dons, des libations et des festins qui suivent les sacrifices. »

Telle fut la prière qu'il prononça d'une voix plaintive ; elles prirent en pitié ceux qui s'affligeaient auprès d'elles. Elles firent sortir du sol d'abord de l'herbe ; puis, du milieu de cette herbe, naquirent et grandirent de vastes arbustes, et ensuite de jeunes arbres verdoyants croissaient et se dressaient bien au-dessus de la terre. Hespéré devenait un peuplier noir, Érythéis, un ormeau, et Aiglé, le tronc sacré d'un saule : et, du milieu de ces arbres, elles apparaissaient encore telles exactement qu'elles étaient autrefois, prodige merveilleux ! Aiglé, d'une voix douce, leur répondit suivant leur désir : « Certes, c'est tout à fait pour porter une aide puissante à vos épreuves, que cet homme, le plus effronté de tous, est venu ici, lui qui, après avoir privé de la vie le serpent, leur gardien, est parti en enlevant les pommes d'or des déesses ; et il nous en reste une horrible douleur. Oui, hier, un homme est venu, aussi dangereux par sa violence que par sa stature ; sous un front

farouche, ses yeux étincelaient ; il avait l'air impitoyable ; la peau d'un lion prodigieux l'entourait, crue, sans préparation ; il tenait une solide et noueuse branche d'olivier, et des flèches qui, lancées contre le monstre, l'ont tué. Cet homme est donc venu, et comme il parcourait la terre à pied, la soif le desséchait : il fouillait des yeux cet endroit dans tous les sens, cherchant l'eau qu'il ne devait rencontrer nulle part. Mais voici ce rocher, près du lac Triton : soit qu'il y eût pensé de lui-même, soit qu'il obéît à un avis envoyé par les dieux, il en frappa la base à coup de pieds, et l'eau coula en abondance. Alors, ayant appuyé sur le sol ses deux mains et sa poitrine, il s'abreuva abondamment à la crevasse du rocher, jusqu'au moment où, toujours courbé en avant comme une génisse, il eut fini de remplir ses vastes entrailles. »

Ainsi parla l'Hespéride : dès qu'Aiglé leur eut indiqué la source souhaitée, aussitôt, pleins de joie, ils y coururent et ne s'arrêtèrent pas avant d'y être arrivés. — Telles, autour de l'ouverture étroite d'un trou, vont et viennent en foule les fourmis qui fouillent la terre, ou telles des mouches qui, autour d'une petite goutte de miel délicieux, se pressent, masse serrée, pleines d'une ardente convoitise : tels les Minyens nombreux s'empressaient autour de la source du rocher. — Et l'un d'eux, ranimé après avoir abreuvé ses lèvres, s'écria alors : « Par les dieux ! Il est certain que, même loin de ses compagnons, Héraclès les a sauvés alors qu'ils étaient accablés de soif. Plût au ciel qu'en nous avançant nous puissions le rencontrer, faisant route à travers le continent ! »

V. 1461-1501.

Il dit : on répondit à ses paroles, et ceux qui étaient propres à une telle entreprise se séparèrent des autres héros, partant, chacun de son côté, à la recherche d'Héraclès. Car ses traces avaient été effacées par les

vents qui, pendant la nuit, avaient agité le sable. Les deux fils de Borée se précipitèrent, confiants dans leurs ailes, et Euphémos, qui comptait sur ses pieds légers, et Lyncée, dont les yeux perçants pénétraient au loin ; le cinquième, qui partit en même temps qu'eux, était Canthos. La volonté des dieux et sa valeur le poussaient à entreprendre cette course, dans l'espoir d'apprendre sûrement d'Héraclès où il avait laissé l'Eilatide Polyphémos : car il avait à cœur de s'enquérir de tout ce qui concernait son compagnon. — Mais celui-ci, après avoir fondé chez les Mysiens une ville illustre, était allé, soucieux du retour dans sa patrie, au loin sur le continent, à la recherche d'Argo. Cependant, il arriva au pays des Chalybes voisins de la mer, et c'est là que la Moire le dompta. Au pied d'un haut peuplier blanc, un tombeau lui a été élevé en face et non loin de la mer. — Or, à ce moment, Héraclès, seul, apparaissait à Lyncée, au loin dans la plaine sans bornes ; il lui semblait le voir, comme au premier jour du mois on aperçoit la lune, ou on croit l'apercevoir cachée par un nuage. Il retourna vers ses compagnons et leur dit que nul parmi ceux qui le cherchaient ne pourrait l'atteindre en marchant à sa suite. Ils revinrent de leur côté, Euphémos aux pieds rapides, et les deux fils du Thrace Borée, qui avaient fait des efforts inutiles.

Mais toi, Canthos, les Kères funestes t'ont pris en Libye. Tu avais rencontré des troupeaux qui paissaient ; le berger qui les suivait, défendant ses brebis que tu voulais mener à tes compagnons qui en avaient grand besoin, te tua d'un coup de pierre. — Ce n'était pas un adversaire à dédaigner, ce berger, Caphauros, petit-fils de Phoibos Lycoréios et de la vénérable Acacallis, fille de Minos, qu'autrefois son père avait fait partir

pour la Libye, alors que, dans son sein appesanti, elle portait l'enfant d'un dieu. Elle donna à Phoibos un fils illustre qu'on nomme Amphithémis ou Garamas. Amphithémis s'unit plus tard à la nymphe Tritonis, qui lui enfanta Nasamon et le robuste Caphauros, celui qui, à cause de ses brebis, tua alors Canthos. — Mais il ne put échapper aux bras terribles des héros quand ils eurent appris ce qu'il avait fait. Les Minyens cherchèrent ensuite le cadavre de leur compagnon, le prirent et l'ensevelirent dans la terre : et c'est en pleurant qu'ils emmenèrent avec eux ces troupeaux.

V. 1502-1536.

C'est là aussi, et le même jour, que l'Ampycide Mopsos fut enlevé par un sort impitoyable ; et il ne put éviter l'amère destinée, malgré son art de la divination : car il n'y a pas de moyen de détourner la mort. Dans le sable, évitant la chaleur du milieu du jour, se tenait couché un affreux serpent : peu disposé à blesser de lui-même le passant inoffensif, il ne se serait pas non plus élancé sur celui qui, à sa vue, aurait pris la fuite. Mais, à peine aurait-il jeté son venin noirâtre sur un quelconque des êtres vivants, aussi nombreux sont-ils ceux qui vivent nourris par la terre fertile, que la route qui conduit vers Adès serait devenue pour cet être plus courte qu'une coudée ; Paiêon lui-même, s'il m'est permis de tout dire ouvertement, eût-il donné des remèdes à celui sur lequel se seraient seulement appliquées les dents du monstre. En effet, lorsque au-dessus de la Libye volait le héros égal aux dieux, Persée-Eurymédon (c'est de ce dernier nom que sa mère l'appelait), portant au roi la tête de la Gorgone qu'il venait de couper, aussi nombreuses tombèrent sur le sol les gouttes de sang noir, aussi nombreux grandirent les serpents nés de chacune d'elle.

C'est sur l'extrémité de l'épine du dos d'un de ces reptiles que Mopsos en marchant appuya la plante du pied gauche : au même instant, s'étant roulé par suite de la douleur, le serpent, mordant la chair, entailla le gras de la jambe et le péroné. Aussitôt, Médée et les autres femmes, ses suivantes, tremblèrent d'effroi. Mais Mopsos porta à sa sanglante blessure une main intrépide, car il n'y éprouvait pas de douleur excessive, le malheureux ! Et déjà son corps était pénétré d'une langueur qui lui engourdissait les membres ; un nuage épais se répandait sur ses yeux. Bientôt, il laissa tomber sur le sol ses membres appesantis, qui se refroidirent, vaincus par un mal sans remède : ses compagnons, et avec eux le héros Jason, se rassemblaient autour de lui, stupéfaits de cet affreux malheur. Mais le mort ne pouvait rester un instant de plus exposé au soleil ; car, à l'intérieur du corps, le venin décomposait les chairs instantanément, et les poils tombaient en pourriture de la peau. Ils se hâtèrent de creuser aussitôt avec leurs pioches d'airain une tombe profonde ; ils s'arrachèrent, ainsi que les jeunes filles, une partie de leur chevelure, en pleurant le mort qui avait été victime d'un sort misérable. Trois fois, les héros, revêtus de leurs armes, tournèrent autour du cadavre, lui rendant les honneurs funèbres, comme il-convenait : ensuite, ils amoncelèrent la terre pour élever le tombeau.

V. 1537-1637.

Mais, alors qu'ils se furent embarqués, le vent du sud soufflait sur la mer ; ils cherchèrent par conjecture les passages par où il fût possible de sortir du lac Triton ; mais, pendant longtemps, ils n'eurent aucun dessein arrêté : toute la journée, ils se laissaient porter çà et là, au hasard. — Tel un serpent va son chemin, rampant en

biais, quand l'éclat éblouissant du soleil le brûle ; il tourne, en sifflant, la tête de côté et d'autre, et les yeux de l'animal furieux brillent, semblables aux étincelles du feu, jusqu'à ce qu'il ait pénétré dans son trou par quelque crevasse : telle Argo, cherchant une passe du lac qui fût accessible aux navires, alla longtemps, dans diverses directions. — Mais, tout à coup, Orphée ordonna que l'on tirât du navire le grand trépied d'Apollon pour l'exposer comme offrande aux dieux indigènes, afin d'obtenir un retour favorable. Aussi, ils descendirent à terre et y établirent le don de Phoibos : semblable à un jeune homme, le très puissant Triton se présenta à eux ; élevant dans ses mains une motte de terre, il l'offrit aux héros comme présent d'hospitalité et il leur dit : « Recevez-la, mes amis : car je n'ai ici pour le moment aucun magnifique présent d'hospitalité à donner à ceux qui viennent. Mais, si vous souhaitez de connaître les passes de cette mer, comme c'est souvent le désir ardent des hommes qui voyagent dans des régions étrangères, je vous les indiquerai : car, en vérité, mon père Poséidon m'a instruit de tout ce qui concerne cette mer. Je règne, en effet, sur cette contrée maritime : peut-être, alors que vous étiez loin d'ici, avez-vous entendu parler d'Eurypylos, né dans la Libye, nourricière des bêtes féroces. »

Il parla ainsi ; aussitôt, Euphémos s'empressa de tendre la main vers la motte de terre, et il répondit à son tour en ces termes : « Si l'Apide, si la mer de Minos, ô héros, te sont par hasard connues, réponds, sans nous tromper, à nos questions. Car ce n'est pas volontairement que nous sommes arrivés ici. Jetés par les tempêtes qui nous accablaient sur les rivages de ce pays, nous avons élevé

sur nos épaules, et, fatigués sous le poids, nous avons porté notre navire à travers le continent jusqu'aux flots de ce lac. Et nous ne savons de quel côté entreprendre notre navigation pour aller à la terre de Pélops. »

Telles furent ses paroles ; le dieu étendit la main et désigna, en les indiquant par ses paroles, la mer au loin, et la passe profonde qui conduisait hors du lac : « C'est par ici qu'on pénètre dans la mer, à l'endroit où l'abîme est le plus immobile et le plus sombre. Des deux côtés, de blanches falaises se hérissent, éclatantes à la vue ; et, entre ces falaises, est une route étroite pour sortir du lac. La mer que vous apercevez dans le brouillard s'étend jusqu'à la divine terre de Pélops, au delà de la Crète ; une fois sortis du lac et jetés au milieu des vagues de la mer, dirigez votre course à main droite et serrez de près la côte jusqu'à un endroit où vous la verrez s'avancer vers la mer : en ce lieu où elle se recourbe de part et d'autre et se développe dans une autre direction, une route droite et sans danger s'étend devant vous sur la mer, pourvu que vous vous éloigniez de l'angle de terre qui fait saillie. Allez donc, joyeux, et que vos efforts n'amènent aucune fatigue capable de lasser vos membres ornés des dons de la jeunesse. »

C'est ainsi que le dieu leur donnait des avis bienveillants ; aussitôt ils s'embarquèrent, désireux de sortir du lac à la rame. Ils avançaient pleins d'ardeur ; cependant ils voyaient Triton, qui tenait le grand trépied, entrer dans le lac ; mais bientôt aucun d'eux ne le vit plus, car il disparut tout à coup ainsi que le trépied. Leur cœur se réjouit : ils comprenaient qu'un dieu s'était présenté à eux pour leur donner un bon présage. Alors ils demandèrent à l'Aisonide de choisir entre toutes la plus

belle des brebis et de l'immoler en disant des paroles pieuses, qui plaisent aux dieux, quand il la tiendrait dans ses mains. Aussitôt, le héros se hâta de choisir une brebis ; il l'éleva dans ses bras et l'immola à la poupe, en même temps qu'il prononçait ces prières : « Ô dieu, quel que tu sois, toi qui nous es apparu aux limites de ce lac, — que l'on te nomme Triton, le monstre marin, ou Phorcys, ou que tes filles, habitantes de la mer, te donnent le nom de Nérée, — sois-nous propice et accorde-nous l'accomplissement souhaité du retour ! »

Pendant qu'il priait ainsi, il égorgeait la brebis, et, du haut de la poupe, la précipitait dans les flots ; mais, du milieu de l'abîme, le dieu leur apparut tel qu'il devait être vu sous sa forme véritable. Ainsi, quand un homme lance un cheval rapide dans la vaste enceinte de la carrière, il tient par son épaisse crinière l'animal docile et l'entraîne à la course ; et le cheval, superbe, la tête haute, le suit ; des deux côtés de sa bouche on entend craquer le frein blanc d'écume qu'il mord. C'est ainsi que, s'attachant à la quille d'Argo, le navire aux flancs creux, Triton le conduisait plus avant dans la mer. À partir du haut de la tête jusqu'au ventre, dans la région du dos et au-dessus des hanches, son corps était d'une conformation admirablement pareille à celle du corps des dieux bienheureux ; mais, au-dessous de ses flancs, de part et d'autre, s'allongeaient les deux extrémités d'une queue traînante de baleine. Il fendait la surface de la mer, au moyen des arêtes de cette queue dont les extrémités courbées se partageaient, semblables au croissant de la lune. Le dieu conduisit le navire jusqu'à ce qu'il l'eût fait entrer dans la mer où il devait s'avancer : aussitôt après, il plongea au fond des vastes abîmes, et les héros

poussèrent de grands cris, à la vue de ce monstre terrible qui s'était montré à leurs yeux.

En cet endroit se trouvent des souvenirs du passage du navire, un port nommé Argoos et des autels élevés à Poséidon ainsi qu'à Triton. Car ils durent s'arrêter tout le jour : mais à l'aurore suivante ils s'avançaient, la voile déployée au souffle du Zéphyre, ayant à leur droite une côte déserte. Le lendemain matin, ils virent à la fois l'angle de la côte et la partie la plus reculée de la mer, s'étendant au delà de ce coude qui fait saillie sur les flots. Aussitôt le Zéphyre s'apaisa, et le souffle du Notos, qui amasse au ciel des nuages blancs, s'éleva : et la force de ce vent réjouissait leurs cœurs. Au coucher du soleil, quand parut l'étoile du soir, qui ramène les troupeaux à la bergerie et qui fait cesser le travail des laboureurs misérables, alors,, dans la nuit noire, le vent les abandonna ; ils détachèrent la voile, couchèrent le long mât, et restèrent courbés sur leurs rames bien polies toute la nuit, tout le jour suivant, et encore la nuit qui vint après ce jour. Au loin, la rocailleuse Carpathos les accueillit : de là, ils devaient passer dans l'île de Crète, qui surpasse par sa grandeur toutes les îles de la mer.

V. 1638-1693.

Mais un géant d'airain, Talos, qui arrachait pour les leur lancer les fragments d'un dur rocher, les empêcha de fixer les amarres au rivage et de trouver une station sûre dans le port de Dicté. — C'était, parmi les héros demi-dieux, un survivant de cette race d'hommes d'airain, nés des frênes ; le Cronide l'avait donné à Europé pour qu'il fût le gardien de l'île de Crète dont ses pieds d'airain faisaient le tour trois fois chaque jour. Son corps entier, tous ses membres étaient d'airain indestructible ; mais, sous le muscle du cou, il avait une veine pleine de sang, qui descendait jusqu'à là cheville du pied. Dans cette

mince enveloppe résidait la condition essentielle de la vie ou de la mort. — Domptés par le malheur qui les menaçait, les héros, pleins d'effroi, entraînaient à force de rames le navire loin de la terre. C'est d'une manière affligeante qu'ils auraient été écartés de la Crète, accablés qu'ils étaient à la fois de soif et de fatigues, si Médée ne leur eût parlé ainsi, alors qu'ils s'enfuyaient : « Écoutez-moi : car je pense que seule je peux vous tuer cet homme, quel qu'il soit, quoique son corps soit tout d'airain ; en effet, il n'est pas doué d'une vie éternelle. Mais veuillez bien tenir le navire hors de portée de ses rochers jusqu'à ce que, dompté, il m'ait cédé. »

Elle parla ainsi ; les rames des héros tinrent le navire à l'abri des pierres qui leur étaient lancées ; ils attendaient l'exécution du projet inattendu de Médée. Mais elle, ayant relevé et fixé de part et d'autre de ses joues les plis de son voile de pourpre, elle monta sur le tillac : lui ayant pris la main dans la sienne, l'Aisonide la conduisait pendant qu'elle s'avançait à travers les bancs des rameurs. Une fois parvenue au tillac, elle charma par ses chants et invoqua les Kères, qui rongent le cœur des humains, chiennes rapides d'Adès, qui, du milieu des brouillards où elles tourbillonnent, se lancent sur les vivants. Les adorant à genoux, elle les invoqua trois fois en chantant, et trois fois en leur adressant des prières. Pénétrée de leur esprit funeste, elle fascina de ses yeux ennemis les yeux de Talos, le géant d'airain, elle l'étreignit d'une rage pernicieuse et fit passer devant ses yeux d'affreuses apparitions : car sa colère contre lui était violente.

Ô père Zeus, un grand étonnement trouble mon âme : ce n'est donc pas seulement par des maladies ou des blessures que la mort vient vers nous ; un ennemi peut aussi nous atteindre de loin ! C'est ainsi que ce géant,

quoique son corps fût d'airain, se laissa dompter par la colère de Médée, savante dans les poisons. Alors qu'il soulevait avec peine de lourdes pierres, pour empêcher les héros d'aborder au port, il s'écorcha à la cheville sur la pointe d'un rocher : de la blessure coulait une humeur semblable à du plomb fondu ; il ne put pas rester longtemps debout sur le cap formé par la falaise. Mais, tel un pin immense, qui se dressait sur la montagne laissé à moitié fendu par les haches bien affilées des bûcherons qui se sont retirés de la forêt, est d'abord ébranlé pendant la nuit par le choc des vents, et enfin, déraciné complètement, s'écroule ; ainsi, ce géant, après s'être tenu droit quelque temps sur ses pieds infatigables, tomba enfin sans force avec un bruit immense. Aussi les héros purent-ils passer la nuit en Crète ; et quand Èos apparut ensuite, ils construisirent un temple à Athéné Minoïde, puis ils firent de l'eau, et s'embarquèrent pour doubler à la rame au plus vite le cap Salmonide.

V. 1694-1730.

Mais, dès qu'ils furent en route sur la vaste mer de Crète, la nuit les effraya, celle qu'on appelle « la nuit pleine de dangers affreux » ; cette nuit funeste n'était traversée ni par les astres, ni par les rayons de la lune. Du ciel tombait une profonde obscurité, et il s'élevait d'épaisses ténèbres qui se dégageaient du fond des abîmes. Les héros ne pouvaient même plus se rendre compte s'ils étaient emportés au milieu des régions d'Adès ou sur les flots. Ils abandonnèrent à la mer le soin de leur retour, incapables de savoir où elle les menait. Alors Jason éleva les mains et invoqua Phoibos à grands cris, en le suppliant de les sauver ; et, dans son angoisse, ses larmes coulaient : il promit de porter en grand

nombre des présents magnifiques à Pytho, à Amyclées, à Ortygie.

Certes, tu l'entendis, ô Létoïde, et, du haut du ciel, tu vins en hâte vers les rochers Mélantiens, qui sont assis dans la mer ; te plaçant sur l'un de ces deux rochers, tu tins élevé ton arc d'or dans ta main droite : et l'arc projeta de toutes parts un éclat splendide. En même temps, au-dessus des eaux apparut aux yeux des héros une des Sporades, une île peu étendue située en face de la petite île Hippouris ; ils y jetèrent.les pierres de fond et y abordèrent, et déjà Èos, à son lever, brillait. Alors, au milieu d'un bois ombreux, ils tracèrent pour Apollon une magnifique enceinte sacrée, et ils élevèrent un autel que l'ombre des arbres couvrait ; ils donnèrent à Phoibos le surnom d'Aiglétès, à cause de l'éclatante lumière qui leur avait permis d'y voir, et ils appelèrent Anaphé cette île plate, parce que le dieu la leur avait découverte au milieu de leurs inquiétudes. Ils préparèrent ensuite toutes les cérémonies sacrées que des hommes peuvent préparer sur un rivage désert. Aussi, en les voyant jeter, comme libations, de l'eau sur des charbons ardents, les suivantes Phaiaciennes de Médée ne purent plus retenir leur rire dans leur poitrine, car elles avaient toujours vu chez Alcinoos les sacrifices consister dans l'immolation de bœufs nombreux. Les héros ripostaient par de libres paroles de raillerie, et s'amusaient de leurs moqueries. Un agréable échange de plaisanteries, une lutte de mots piquants s'engageait entre elles et eux. C'est en souvenir de ce jeu des héros que les femmes de cette île font assaut de railleries avec les hommes, chaque fois qu'on institue des cérémonies sacrées en l'honneur d'Apollon Aiglétès, protecteur d'Anaphé.

V. 1731-1764.

Alors que, confiants dans la sérénité de l'air, ils avaient déjà détaché les amarres, Euphémos se souvint d'un songe qu'il avait eu pendant la nuit : il vénéra le fils illustre de Maia. Car il lui avait semblé qu'il tenait serrée dans ses bras, contre son sein, une divine motte de terre qui s'abreuvait de blanches gouttes de lait ; de cette motte de terre, quoiqu'elle fût fort petite, sortait une femme qui paraissait être une vierge ; il s'unit à elle dans les embrassements de l'amour, possédé par une irrésistible passion : et il déplorait de s'être uni avec une femme qu'il croyait vierge et qu'il avait nourrie de son propre lait, quand elle lui adressa ces paroles douces comme le miel : « Fille de Triton, ô mon ami, et nourrice de tes enfants, je ne suis pas une vierge mortelle, car Triton et Libyé sont mes parents. Mais confie-moi aux vierges, filles de Nérée, pour que j'habite la mer aux environs d'Anaphé ; et j'apparaîtrai plus tard à la lumière du soleil, prête à recevoir tes descendants. »

Son esprit se rappela ces choses : il les raconta à l'Aisonide. Celui-ci, après avoir médité dans son cœur les prédictions du dieu qui lance au loin les traits, les comprit et s'écria : « Ô mon ami, certes, une grande, une brillante gloire t'est réservée. Car, lorsque tu auras lancé dans la mer cette motte de terre, les dieux en feront naître une île où demeureront, jusqu'aux derniers, les fils de tes fils, puisque Triton t'a offert comme présent d'hospitalité cette motte de la terre Libyenne. Ce n'est pas un autre des immortels, c'est bien lui qui, s'étant présenté à nous, t'a fait ce don. »

Il parla ainsi, et la réponse de l'Aisonide ne resta pas vaine pour Euphémos, car, heureux de cette prédiction, il lança au milieu des flots la motte de terre, d'où s'éleva

l'île Callisté, nourrice sacrée des fils d'Euphémos. — Ceux-ci, après avoir habité d'abord pendant quelque temps la Sintéide Lemnos, chassés de Lemnos par les hommes Tyrrhéniens, vinrent à Sparte pour y établir leur foyer. Mais Théras, fils illustre d'Autésion, leur fit quitter Sparte et les conduisit dans l'île Callisté ; il lui fit changer de nom, et, de son propre nom de Théras, il la nomma Théra. — Mais ces événements arrivèrent bien après le temps d'Euphémos.

V. 1765-1772.

Partis de là sans retard, après avoir laissé derrière eux les vagues innombrables de la mer, les Argonautes abordèrent sur les côtes d'Aiginé. Aussitôt, descendus pour faire de l'eau, ils engagèrent une lutte sans aigreur à qui se procurerait de l'eau le premier et reviendrait au navire avant les autres : car ils avaient deux motifs pour se hâter : le besoin d'eau et la force du vent. — De là vient qu'aujourd'hui encore, portant sur leurs épaules des amphores pleines, les fils des Myrmidons se hâtent dans la carrière de toute la vitesse de leurs pieds légers et se disputent la victoire.

V. 1773-1782.

Soyez-moi propices, ô fils des héros bienheureux ; et que, d'année en année, ces chants semblent aux hommes plus doux à chanter. Car j'arrive déjà au terme glorieux de vos travaux. Vous n'avez plus eu aucune lutte à affronter depuis que vous avez pris le large, après avoir quitté Aiginé ; aucun ouragan ne s'est opposé à votre route : mais c'est au milieu du calme que vous avez arpenté la mer le long de la terre de Cécrops et devant Aulis, entre la côte du continent et l'Eubée, et qu'ayant

dépassé les villes Opountiennes des Locriens, vous avez abordé avec joie sur les rivages de Pagases.

FIN

— Table des matières —

AVERTISSEMENT.....3

PRÉFACE.....7

LES ARGONAUTIQUES.....31

CHANT PREMIER
SOMMAIRE.....33

CHANT PREMIER.....37

CHANT II
SOMMAIRE.....93

CHANT II.....95

CHANT III
SOMMAIRE.....145

CHANT III.....147

CHANT IV
SOMMAIRE.....201

CHANT IV.....205

Copyright © Carraud-Baudry, 2015.

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières, 37230 Fondettes, France